

LiRE magazine

NUMÉRO
SPÉCIAL

ANNIVERSAIRE

**PIERRE
DE RONSARD**
Le roi des poètes

RENTRÉE LITTÉRAIRE NOS 55 LIVRES PRÉFÉRÉS

Michael Cunningham, Kamel Daoud, Marie Vingtras,
Jérôme Ferrari, Gaël Faye, Viola Ardone, Emma Becker,
Abel Quentin, Aurélien Bellanger, Maylis de Kerangal...

ENQUÊTE

SEXE ET LITTÉRATURE

La revanche des femmes

EXTRAITS

James Ellroy, Nicolas Barral,
Michel Winock

N° 533/SEPTEMBRE 2024/WWW.LIRE.FR

L 19817 - 533 S - F: 8,90 € - RD





20-21-22
SEPT. 2024

GRAND BESANÇON - CHAMARS
livresdanslaboucle.fr

LIVRES
DANS LA
BOUCLE

SOMMAIRE



6
LE GRAND
ENTRETIEN
MICHAEL
CUNNINGHAM



38
L'UNIVERS
D'UN ÉCRIVAIN
PIERRE ADRIAN



42
LE DOSSIER
PIERRE
DE RONSARD



54
LE PORTRAIT
MARIE
VINGTRAS

4	L'ÉDITO Baptiste Liger
6	LE GRAND ENTRETIEN Michael Cunningham
13	L'ACTUALITÉ
38	L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN Pierre Adrian
42	LE DOSSIER Pierre de Ronsard, le premier poète moderne
54	LE PORTRAIT Marie Vingtras
58	L'ENQUÊTE Elles reprennent la main sur le désir féminin
65	LE CAHIER CRITIQUE Spécial rentrée littéraire
66	• L'événement: Kamel Daoud
68	• Littérature française
84	• Littérature étrangère
91	• Science-fiction/Romance
92	• Polars
93	• Bande dessinée
98	• Manga/Jeunesse
100	• Classiques/Études littéraires/Poésie
106	• Essais/Documents
114	LA LANGUE FRANÇAISE
130	LES LIVRES DE MA VIE Daniel Auteuil
	LES EXTRAITS
80	<i>Les Enchanteurs</i> de James Ellroy
94	<i>L'intranquille Monsieur Pessoa</i> de Nicolas Barral
102	<i>Pompes funèbres</i> de Michel Winock
	LES CHRONIQUES
41	Gérard Oberlé Livres méconnus ou oubliés
64	Patricia Reznikov Dans les piles
79	Daniel Picouly Droit au but
113	Pascal Ory Mot de tête
121	Éric-Emmanuel Schmitt L'atelier d'écriture



ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR
OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR
TOUTES NOS OFFRES !

CRÉDIT COUVERTURE: JULIE GUILLEM

Ce numéro comporte un encart *Lire Magazine* présent sur l'ensemble des abonnés France.

Société éditrice

EMC2 SAS au capital de 499 400 euros

Siège social

43, avenue du 11-Novembre,
94210 Saint-Maur-des-Fossés.

Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil

Président/Directeur de la publication

Jean-Jacques Augier

Directeur général

Stéphane Chabenat

Adjointe

Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction

Baptiste Liger

Rédacteur en chef

Alexis Brocas

Direction artistique/Maquette

Isabelle Gelbwachs

Secrétariat de rédaction

Meriem Djebli, avec Sébastien Cordin

Iconographie

Janick Blanchard

Chroniqueurs

Gérard Oberlé, Pascal Ory, Patricia Reznikov,
Daniel Picouly, Éric-Emmanuel Schmitt.

Ont collaboré à ce numéro

Fabrice d'Almeida, Frédérique Anne, Hubert Artus,
Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Eugénie Bourlet,
Olivier Cariguel, Mathieu Charrier, Louis Chevallier,
Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières,
Bruno Dewaele, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne
d'Orves, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry,
Hélène Gestern, Aude Giger, Eve Guerra, Emmanuel Hecht,
Jean Hurlin, Marie Jouvin, Robert Kopp,
Louis-Henri de La Rochefoucauld, Xavier Le Clerc, Éric Libot,
Marilyn Maeso, Gladys Marivat, Gabrielle Martin,
Jean Montenot, Margaux Morasso, Jean-François Paillard,
Jacques Perry-Salkov, Dominique Poncet,
Hubert Prolongeau, Bernard Quiriny, Christophe Rioux,
Juliette Savard, Serge Sanchez.

Publicité littéraire, partenariats et développement

Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23

Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77

publicite@lire.fr

Photogravure/Impression

Maury Imprimeur S.A. Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.

Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94210 Saint-Maur-des-Fossés.

N° Commission paritaire : 0625 K 85621.

Dépôt légal : mois en cours.

ISSN n° 2728-6762.

Second Class Postage Paid

At Long Island City N.Y.

Régie publicitaire

Mediaobs : 01 44 88 97 79

Directrice générale : Corinne Rougé

Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41

Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS

Service Abonnements Lire Magazine

20, rue Rouget-de-Lisle,

92130 Issy-les-Moulineaux.

Boutique abonnements

https://abonnements.lire.fr

Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86

Tarif d'abonnement

1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER



La rentrée littéraire sera, qu'on le veuille ou non, sous le signe de Pierre de Ronsard. C'est une question d'anniversaire symbolique et de commémoration, puisque ce monstre sacré de la poésie française est né en septembre 1524. Mais difficile de ne pas songer, même de manière un peu détournée, à quelques-uns des plus célèbres poèmes de celui auquel nous consacrons un dossier. L'un des romans français les plus importants du moment, *Les Derniers Jours du Parti socialiste* d'Aurélien Bellanger, ne repose-t-il pas sur la démarche « *Mignonne, allons voir si la rose* » ? Comment ne pas recommander aux primo-romanciers de ce cru de profiter de ces instants et de méditer sur ces mots, « *La jeunesse s'enfuit sans jamais revenir* » ? Et les vieux routiers des parutions automnales ne se disent-ils pas « *Celui qui se connaît et seul maître de soi* » ? Parmi ces centaines de livres, *Lire Magazine* a ainsi choisi de mettre en avant une (première) salve de titres – volontairement très variés – ayant touché, ému, intéressé nos collaborateurs. De Kamel Daoud à Marie Vingtras, en passant par Colm Tóibín, Emma Becker, James Ellroy, Gaël Faye ou Perrine Tripiet, la cuvée 2024 proposera un riche panorama aux lecteurs – qui partageront (ou pas) nos enthousiasmes. En attendant, bien sûr, les choix (et le verdict) des différents jurys – oui, c'est ça aussi, la rentrée... Vivez alors pleinement cette saison car, comme l'écrivait Ronsard, « *Amour et les fleurs ne durent qu'un printemps* » – en l'espèce, un automne... ■



La rentrée littéraire des Deux Magots

→ Que serait l'esprit littéraire de Saint-Germain-des-Près sans les événements proposés par différents établissements du quartier, au-delà des maisons d'édition ? Il en va ainsi des Deux Magots qui, chaque mois, organise ses Lundis des écrivains. En attendant leur retour courant octobre, cette véritable institution du 6^e arrondissement décernera

son prix des Deux-Magots, créé en 1933. Parmi ses lauréats, on pourrait entre autres citer Raymond Queneau, Pauline Réage, François Weyergans, Geneviève Dormann ou nos collaborateurs Gérard Oberlé et Louis-Henri de La Rochefoucauld. C'est le 2 septembre prochain que le jury – présidé par Étienne de Montety – révélera sa première sélection. Qui succèdera à Guy Boley et à son roman *À ma sœur et unique* au palmarès ? Réponse le 7 octobre.

B.L.

deuxmagots.fr

Lire Magazine sur iPad !

Nouvelle liseuse pour lire

votre magazine en ligne :

lire.fr/pages/liseuse.

L'application Lire Magazine est disponible sur l'App Store et sur Play Store.

Notre boutique en ligne :

lire.fr

Où adresser votre courrier ?

• Par voie postale :

15, rue de la Fontaine-au-Roi, 75011 Paris

• Par courrier électronique : redaction@lire.fr

• Sur la page Facebook du magazine :

www.facebook.com/

Lire.Magazine.Litteraire

Instagram @lire.magazine.litteraire

Twitter @lire_ML



LA SAISON
DE LA
LITUANIE

12 SEPT.
12 DÉC.

EN
FRANCE

Se voir en l'autre

2024

+ 200 événements : spectacles expositions
concerts conférences festivals gastronomie



saisonlituanie.com

Organisateurs



Partenaires



Les
Inrockuptibles

TRANSFUCE



« Toutes les narrations sont vissées au temps et ne parlent que de ça »

C'est une petite famille utopique américaine, à la fois pas très riche, pas très heureuse et au bord de la chute. Voici Daniel, dit Dan, ex-apollo adolescent mué en un mari ventripotent qui, à 37 ans, rêve de ressusciter une carrière de rocker qui n'a jamais existé. Voici son épouse, Isabel, qui travaille dans la presse écrite new-yorkaise mourante dont les chefs prennent encore leurs désirs hors budget pour des réalités, et qui retrouve son couple en voie d'épuisement à la fin de chaque journée. Voici leurs enfants, Violet et Nathan. Et voici Robbie, le frère gay d'Isabel, qui aurait pu devenir médecin mais a préféré faire vœu de « *pauvreté professorale* », et vit au grenier – une solution temporaire qui dure depuis des années. Tous les cinq s'entassent dans un appartement de Brooklyn qui prend l'eau, à cause de défauts d'isolation... et parce que c'est parfois dans les vieilles métaphores que l'on cuisine les images les plus éloquentes. Pendant que les enfants tâchent de grandir, les adultes se demandent ce qu'il est advenu de leurs rêves de jeunesse. Un an plus tard, le covid leur tombe dessus...

En trois parties, relatant trois fois « *un jour d'avril* », en 2019, 2020 et 2021, Michael Cunningham nous raconte le désarroi contemporain de ceux qui ont cru aux promesses que le monde leur faisait et qui se retrouvent bloqués dans une sorte de purgatoire de leur propre invention. Mais, comme on le sait depuis *Les Heures*, Cunningham ne raconte pas comme tout le monde : sa structure ternaire lui permet, à coups d'ellipses, de se concentrer sur l'essentiel. Son empathie pour ses personnages n'obère pas sa capacité à rejouer lucidement la cruauté de la vie – ce qui compte, quand on doit aborder, en deuxième

partie, la crise du covid. Et son écriture subtile, riche en tonalités, jamais difficile, nous permet de connaître ses personnages mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes. Comme Robbie, qui « *aime peut-être mieux Dan et Isabel qu'ils ne s'aiment l'un l'autre* ». Comme Garth, le frère de Dan, qui tente de convaincre Chess, son amie lesbienne, mère de son enfant, qu'il est finalement très épris d'elle : « *Garth, comme la plupart des hommes, ne peut faire autre*

chose que déposer ses besoins aux pieds de Chess, que déclarer son amour [...], que dire : Voilà mon désir, voilà ma solitude, que comptes-tu faire à ce sujet ? » Les nouvelles formes de relations

débouchent parfois sur de vieilles formes de déceptions, mais *Un jour d'avril* n'est pas un livre pessimiste, au contraire : à sa façon, il célèbre l'amour et l'amitié, mais refuse aussi d'y voir ces sentiments parfaits et durables que décrivent les contes

de fées, dont il fait par ailleurs un large usage... Tout cela méritait bien un entretien, fût-il en visioconférence. Surprise : celui-ci ne nous a pas emmenés à New York, mais dans un château provençal, où l'auteur passe ses vacances. ...

MICHAEL CUNNINGHAM

UN JOUR D'AVRIL CÉLÈBRE L'AMOUR ET L'AMITIÉ AU TEMPS DU COVID



★★★★☆
UN JOUR D'AVRIL (DAY)
MICHAEL CUNNINGHAM
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR DAVID FAUQUEMBERG,
320 P., SEUIL, 22,50 €

BIO- bibliographie



1952

■ Naissance à Cincinnati, Ohio, d'un père travaillant dans la publicité et d'une mère au foyer. Il grandit à La Cañada Flintridge, en Californie, 20 000 habitants. « Et moi, bien sûr, je rêvais de partir pour vivre dans un monde plus grand, plus dangereux et plus intéressant », dira-t-il à nos confrères britanniques du *Guardian*, en 2011. Ses premières ambitions le portent vers la peinture. Puis, à l'université Stanford, il se concentre sur l'écriture.

1998

■ Sortie des *Heures*, son quatrième roman, où s'entrecroisent les voix de trois femmes, dont celle de Virginia Woolf, à laquelle le texte rend un hommage appuyé. Le livre recevra le prix Pulitzer, le Pen/Faulkner Award et obtiendra un succès hors du commun, encore relancé par son adaptation au cinéma, en 2002, par Stephen Daldry. Le roman sera même porté à l'opéra, en 2022.

2010

■ Parution aux États-Unis de *By Nightfall*, qui sortira en 2021 chez nous sous le titre *Crépuscule*. L'histoire, crépusculaire en effet, de Peter et Rebecca, un couple new-yorkais évoluant dans le milieu des arts, confronté à l'usure de leur mariage, et à l'arrivée d'Ethan, le petit frère homosexuel de Rebecca, dont la troublante beauté rappelle à Peter sa femme, quand elle était plus jeune...

La réussite d'*Un jour d'avril*, très applaudi chez vous, aux États-Unis, doit ensoleiller vos journées – que vous passez en ce moment dans le sud de la France...

Michael Cunningham. Oui, grâce à mon agent, je sais qu'il a été bien reçu. Mais, comme beaucoup de mes confrères, je ne lis pas les critiques. Parce que les mauvaises sont au mieux très énervantes, et que les bonnes n'aident pas beaucoup. Au-delà du fait qu'elles soient bonnes ou mauvaises, c'est juste que je ne veux pas d'autres voix dans ma tête, même celles qui me disent : « Tu es génial » !

Vous montrez dans ce livre une famille composée du père, de la mère, des enfants et de l'oncle homosexuel. Cherchez-vous à décrire de nouvelles cellules familiales, modelées par la modernité ? Et ainsi faire pour les familles du *xx^e* siècle ce qu'Edith Wharton, citée dans le roman, a fait pour celles du début du *xx^e* siècle ?

M.C. Oui, cela vient en partie de ce que j'ai vécu en tant que gay dans les années 1980, alors que l'épidémie de sida culminait. La plupart des gens qui étaient infectés étaient des hommes gay, qui finissaient souvent par devoir appeler leurs parents pour leur dire : « Papa, maman, j'ai deux choses à vous annoncer. Je suis gay et j'ai le sida. » Beaucoup de familles ont accepté ce que cela représentait, mais beaucoup refusaient, et raccrochaient le téléphone. C'est pourquoi, par nécessité, nous avons formé de nouveaux groupes. Ce que nous faisons les uns pour les autres était des choses que seuls les membres d'une famille biologique feraient pour vous. Nettoyer le vomi, appeler le médecin, organiser des funérailles... Je ne veux pas les idéaliser, mais c'étaient bien de vraies familles. Certes différentes, puisqu'elles pouvaient se composer de trois hommes gay, d'une drag-queen... Je me suis aperçu plus tard que je voulais que ces familles soient représentées, qu'elles fassent partie de la grande histoire des relations humaines. Et j'y travaille toujours.

Votre famille repose sur un trio d'adultes, ce qui est étonnant, car le trio, en littérature, est le plus souvent une figure instable. Or, chez vous, c'est le contraire : Robbie, le frère d'Isabel, est paradoxalement le ciment qui maintient ensemble les membres de cette famille...

M.C. Oui, Robbie est la glu qui leur permet de rester collés. Lorsqu'on découvre les personnages, ils sont tous un peu coincés dans une situation qui s'entretient elle-même, mais qui n'est bonne pour aucun d'entre eux parce qu'elle fait persister un mariage malheureux, parce qu'elle empêche Robbie de trouver une maison et de trouver l'amour. Cette situation, qui les arrangeait tous au départ, a fini par devenir une sorte de piège.

C'est aussi parce que vos personnages sont confrontés aux rigueurs de leur temps : l'immobilier inabordable, la pandémie, la crise de la presse écrite. En France, nous avons reçu, dans les années 1990-2000, une déferlante de romans new-yorkais nous expliquant que c'était le lieu de tous les possibles, de toutes les réussites, du glamour absolu. À vous lire, on dirait que la fête est finie ?

M.C. [*Rires*] Mais oui ! Je pense que la grande fête new-yorkaise est finie. Il y en a des petites, mais tout a changé. Les fêtes new-yorkaises n'étaient pas aussi légères ou heureuses que nous aimons à le croire. Aujourd'hui, on ne peut pas nier que les clubs, la créativité sauvage se sont installés ailleurs.

« Je voulais que ces familles soient représentées, qu'elles fassent partie de la grande histoire des relations humaines »

Un jour d'avril est un roman réaliste et social, mais on y retrouve votre goût pour les contes de fées : c'est cette chouette incongrue qui fixe Isabel au début du roman, ce sont vos comparaisons qui convoquent des princes ou des poissons magiques. D'où vous vient cet usage du fantastique pour éclairer le monde contemporain ?

M.C. Comme beaucoup de gens, j'ai grandi en écoutant les contes de fées qu'on me lisait, mais je crois que j'étais un auditeur un peu particulier. J'étais très jeune, ma mère me lisait un conte, mais quand elle arrivait à la fin je lui disais : « Non, ce n'est pas fini. Ça ne peut pas se terminer maintenant ! Blanche-Neige vient tout juste de rencontrer le prince. Qu'est-ce qui se passe une fois qu'il l'a embrassée et emmenée sur son cheval ? Et si Blanche-Neige n'aime pas le château ? » Et encore aujourd'hui, je suis intéressé par ce qui se passe après... Pour moi, le roman commence quand Blanche-Neige emménage dans le château.

Parlons un peu de cette chouette, qui apparaît au début du roman et revient plus tard. Elle rappelle cette étrange lueur que l'un des personnages de votre roman *Snow Queen* voyait poindre au-dessus de Central Park. Faut-il y voir l'œil de Dieu, ou celui de l'écrivain regardant ses créatures ?

M.C. C'est essentiellement moi regardant mes personnages d'en haut. Dans *Snow Queen*, je m'intéresse à la façon dont quelqu'un qui n'est pas croyant, qui ne croit pas aux miracles, réagit à un événement qu'il ne peut pas expliquer. C'est toujours bien de mettre ses personnages dans une situation qui leur semble difficile et intéressante en même temps, et qui peut les emmener quelque part. D'ailleurs, c'est drôle, j'ai appris à cette occasion que, quelle que soit l'histoire que vous écrivez, elle correspondra à une histoire vécue par les lecteurs. J'ai reçu des mails de gens qui me semblaient absolument sains d'esprit qui me disaient : « Mais moi aussi, j'ai vu cette lumière. » Comme si on ne pouvait pas écrire une histoire sans qu'elle recoupe quelque chose vécu par quelqu'un. Je pense que ceux d'entre nous qui écrivent sont intuitivement en train d'essayer de trouver une nouvelle version d'une histoire que nous connaissons tous.

Trois parties pour raconter les 5 avril 2019, 2020 et 2021. Vous êtes devenu un spécialiste de ce type de structure depuis *Les Heures*. Quel avantage en retirez-vous pour ce roman ?

M.C. Pour *Un jour d'avril*, le plan m'est venu en premier, et ce n'est pas la façon dont je travaille d'habitude. En général, je commence par le récit puis j'en définis la meilleure structure. Mais ce livre était différent : je sentais que je devais raconter une histoire sur un lieu frappé par la pandémie, mais sans que celle-ci domine le propos. Pour la raconter, il me fallait un avant, un pendant et un après. Et c'est ainsi que j'ai commencé par le plan.

Cette structure a aussi des implications esthétiques.

La deuxième partie est marquée par les couleurs éclatantes que Robbie admire en Islande, la troisième, par ce grand lac noir près duquel se réunissent les personnages.

Avez-vous songé aux triptyques en peinture pour jouer ainsi sur les couleurs et les éclairages ?

M.C. Des choses comme les blancs, la verdure, les ténèbres sont mises là intentionnellement. Mais il faut savoir que, pour moi, dans les premiers brouillons, tout est mélangé. Au début, c'est toujours un gros désordre. Puis je reviens en arrière, je me demande, pour chaque section, ce qui en fait l'unité. Et je me débrouille de bien des façons pour affermir cette unité. J'ai découvert que si j'étais trop conscient de ce que l'histoire devait être, le roman ne prenait pas vie.

Après *Les Heures* et *Crépuscule*, *Un jour d'avril* : autant de titres qui se réfèrent au temps. Ses effets sur nous sont-ils votre grand sujet ?

M.C. Absolument. Il me semble d'ailleurs que toutes les narrations sont vissées au temps, et parlent au fond de cela. En fait, le caractère séquentiel d'une histoire – que vous n'avez pas dans la peinture – l'oblige à parler du temps. Certaines œuvres l'évoquent plus directement, et je suis en quelque sorte au bout du spectre :



Le quartier de Time Square, à New York, en avril 2020, pendant le confinement.

je ne me vois pas écrire un livre où le passage du temps et notre vieillissement ne seraient pas essentiels.

Pourquoi avez-vous choisi précisément cette date du 5 avril ?

M.C. Cela fait partie des aspects un peu patauds de la narration. Aux États-Unis, c'est en avril 2020 que nous avons commencé à comprendre à quel point la pandémie était grave. Puis le confinement a débuté. J'ai aussi parlé à quelqu'un qui avait fait des tas de recherches sur le 5 avril, et sur les événements qui s'étaient passés à cette date. J'ai trouvé ça fantastique, mais c'est juste que j'aime le chiffre 5. Ça aurait pu tout aussi bien marcher avec le 7 avril !

On note la présence de vos autres romans dans celui-ci.

Quand Robbie dit qu'il n'est pas le frère gay qui convoite le mari de sa sœur, on pense à *Crépuscule*. L'histoire du rocker qui tente un come-back apparaît aussi dans *Snow Queen*... Essayez-vous de récapituler vos livres ou s'agit-il de vos obsessions qui reviennent de manière inconsciente ? ...

M.C. Je n'ai jamais voulu que l'un de mes livres ressemble à un autre. Mais je comprends aujourd'hui qu'il y a certains sujets, certaines expériences qui me parlent plus – et je compte sur les autres auteurs pour parler d'autre chose ! Des écrivains comme Faulkner ou García Márquez avaient leurs obsessions, et c'est par elles que l'on sent leur présence dans leurs livres. Un auteur dont les livres seraient très différents les uns des autres me paraîtrait suspect. Là, en Provence, je pense forcément à Cézanne : l'une des nombreuses choses que j'aime chez ce peintre est qu'il y a une ligne qui traverse son œuvre du début à la fin, peu importe à quel point ses peintures changent. Et cette ligne, c'est la façon dont Cézanne voit le monde.

L'un des signes de votre présence dans *Un jour d'avril* est la façon dont vous jouez avec tout ce que l'homme peut inventer pour rendre la réalité moins dure, que ce soit la pensée magique pour les enfants, les doudous des bébés, ou Wolfe, ce faux profil d'homme parfait créé par Robbie sur Instagram.

M.C. Je ne suis pas un grand fan des réseaux sociaux, cela ne m'intéresse pas beaucoup, à une exception près : j'adore Instagram ! J'adore l'idée que l'on puisse obtenir des images de la vie d'innombrables inconnus venus de toute la planète. Et j'ai suivi pendant longtemps, comme ça, des gens que je ne connaissais pas, qui ne sont pas célèbres. J'essayais de faire les liens entre les images. Et je me demandais surtout quelle était la partie de

« Le but d'une histoire est de montrer aux lecteurs que vos personnages méritent qu'on écrive sur eux »

l'histoire qu'ils ne racontaient pas. Je suis sûr que des gens font comme Robbie, et s'inventent un avatar.

Beaucoup auteurs sont cités dans ce livre : Edith Wharton, Shakespeare, et par-dessus tout George Eliot, que lit Robbie durant son séjour en Islande. Zadie Smith nous a dit récemment qu'Eliot était le paragon d'une littérature qui plaçait les personnages avant tout le reste. N'est-ce pas votre famille littéraire ?

M.C. Oui, absolument, les personnages d'abord. D'ailleurs, j'ai cru comprendre qu'en France George Eliot n'est pas la figure séminale qu'elle est chez nous. Certains grands écrivains parlent davantage à leur propre culture, et c'est sans doute le cas d'Eliot.

Revenons à *Un jour d'avril*. D'un côté, vous êtes très lucide, vous montrez des personnages imparfaits, pris dans des amours sans avenir, se débattant avec leur époque. De l'autre, on a l'impression que vous les aimez beaucoup. Est-ce vrai ?

M.C. Le but d'une histoire est de montrer aux lecteurs que vos personnages méritent qu'on écrive sur eux : c'est ce que j'enseigne à mes élèves en atelier d'écriture. J'essaie d'aider ces jeunes auteurs à trouver un chemin vers leurs personnages.

Vous évoquez aussi Edith Wharton et son « cœur de pierre » vis-à-vis de ses personnages. Et Flaubert est lui-même connu pour sa dureté vis-à-vis de ses créatures...

M.C. Oui, mais je pense que, si tous les écrivains cultivaient le même genre d'affection que moi pour leurs personnages, la littérature serait bien pauvre ! C'est une des choses que j'aime chez Madame Bovary. Elle est avide, et romantique, et égoïste, et mauvaise mère ; et Flaubert la regarde de très près et crée à partir d'elle une grande figure de littérature. La version kitsch serait qu'elle se repente à la fin. Et justement, ce qu'il y a de brillant, dans la création de Flaubert, c'est qu'elle ne se repent pas. La vie humaine est difficile, c'est une généralité qui ne me fait pas peur, et une histoire qui nie cela peut avoir du succès, mais elle mentira, et nous le saurons tous...

D'ailleurs, au nom de la dure réalité, vous tuez l'un de vos personnages ! Était-ce difficile ?

M.C. Ça l'était ! C'est amusant : j'étais si intime avec ce personnage que je me suis un peu senti comme lorsque mes parents sont morts : où est-il maintenant ? Bien sûr, je l'ai inventé, mais au bout d'un moment on finit par l'oublier, et je me retrouve à me poser sur lui des questions que je me poserais sur de vraies gens disparus.

Parlons un peu de votre écriture, célébrée par la critique depuis vos débuts : elle est très riche et en même temps très facile à lire, elle vous permet d'être drôle, triste et profond dans une même phrase, elle use de tous les ressorts de la ponctuation, de l'oralité, de la rhétorique classique. Cela vous est-il devenu naturel, ou cela provient-il d'un travail sur chaque phrase ?

M.C. C'est d'abord naturel, mais je travaille ensuite très, très dur pour que les lecteurs puissent traverser le livre sans que la langue fasse obstacle – et je coupe beaucoup. Quand j'étais étudiant, je travaillais avec un écrivain qui nous demandait d'écrire une histoire, puis de donner à toutes les phrases la note A ou B. Les meilleures phrases recevaient un A, celles simplement adéquates un B. Puis il nous a demandé de revenir en arrière, et de réécrire toutes les phrases que nous avions notées A. Celles qui ne parlent pas seulement de l'histoire, mais surtout de votre désir de remporter l'or aux Jeux olympiques ! Et je procède encore ainsi aujourd'hui : beaucoup d'auteurs tentent d'élever leur langue à partir de leur brouillon. Moi, je dois faire le contraire. Je me dis toujours que la moitié de ce livre pourrait être supprimée, que telle ou telle phrase doit être retirée...

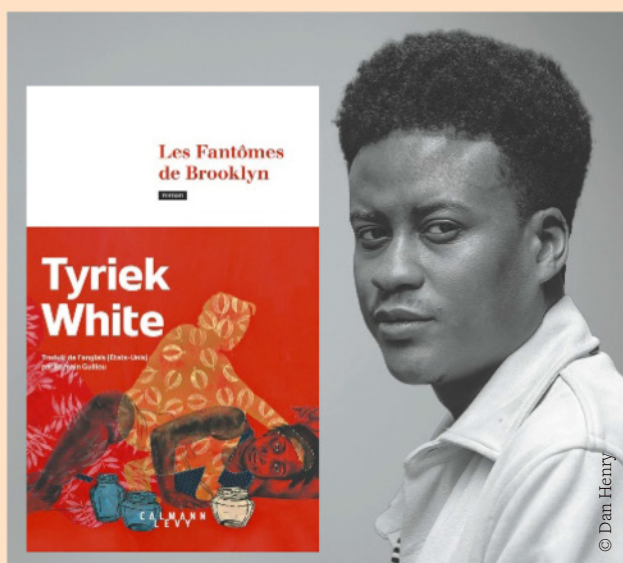
Et c'est ainsi que vous rendez chaque phrase publiée absolument cruciale...

M.C. Oui, je veux que tout soit crucial dans le livre. Et aussi, je ne veux pas écrire un livre qui serait raconté d'une manière si élaborée qu'il ressemblerait à un opéra où il n'y aurait que des arias. Vous voulez des hauts, des bas relatifs. Et vous orchestrez l'ensemble. En fait, je pense au langage autant en termes de musique qu'en termes de sens. Et j'arrive avec une langue légèrement différente pour chaque livre. Lorsque j'écrivais mon premier roman, *La Maison du bout du monde*, je voulais obtenir une sorte de rythme rock. Et puis il y a eu *Les Heures*, avec un rythme différent. De livre en livre, le son du langage change plus que ce qu'il se passe à l'intérieur.

Propos recueillis par Alexis Brocas

Photos : Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine*

RENTRÉE LITTÉRAIRE CALMANN-LÉVY





Scannez ce QR code
pour profiter de cette
offre exceptionnelle

Abonnez-vous à **LIRE** magazine

EN CADEAU

TENIR DEBOUT

Le nouveau livre de
MÉLISSA DA COSTA
La romancière numéro 1
en France.

1 AN
49€
SEULEMENT

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (10 numéros)
+ **Tenir debout** pour 49€ seulement
au lieu de 101,90€

Ci-joint mon règlement par :

- ☐ Chèque à l'ordre de EMC2
☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur
<https://abonnements.lire.fr/>

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal : [][][][][]

Ville :

E-mail :

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/12/24 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐ Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

0111533

L'ACTUALITÉ

14



GAËL FAYE,
L'APRÈS-PETIT PAYS

18



L'IRAN VU PAR
DELPHINE MINOUI

24



JÉRÔME FERRARI:
« LE TRAVAIL DE ROMANCIER,
C'EST FAIRE DES EFFORTS »



32

GÉRARD,
LE SDF DEVENU
VEDETTE
DES ONDES
MALGRÉ LUI

Gaël Faye de retour au pays de la littérature

Huit ans après *Petit pays*, qui rencontra un succès éblouissant dont il fut le premier surpris, le musicien et écrivain prodige affronte l'épreuve du deuxième roman avec *Jacaranda*, du nom de cet arbre à l'ombre duquel le Rwanda panse ses plaies.



Un album, quatre EP, un scénario pour le cinéma, un autre pour la bande dessinée, et même un livre-CD. Pendant les huit années qui se sont écoulées depuis la parution de *Petit pays*, Gaël Faye n'a pas chômé. On le soupçonnerait presque d'avoir voulu faire oublier qu'il était aussi un grand romancier. Peut-être lui fallait-il du temps pour digérer le succès écrasant de ce premier livre pas comme les autres, une histoire inspirée de sa propre vie, qui racontait à hauteur d'enfant le génocide rwandais. Sans doute avait-il également besoin de mettre à distance cette forme d'écriture qui coûte aux auteurs qui se racontent. Mais, peu importe l'absence, on n'efface pas si facilement des mémoires une telle déflagration

éditoriale. Pas moins de 1,5 million de lecteurs, trente traductions, dont une version rwandaise, une adaptation en film par Éric Barbier, puis en BD cette année, une inscription dans les programmes scolaires, une vague d'enthousiasme sans précédent chez les libraires... Gaël Faye a conquis le cœur des lecteurs français et n'a jamais cessé d'animer leurs conversations, avec souvent la même question : à quand un deuxième livre ? Comme un symbole, la nouvelle nous est parvenue au printemps dernier, alors que l'on commémorait les 30 ans du génocide rwandais : Gaël Faye fera son grand retour lors de la prochaine rentrée littéraire.

100 000 LECTEURS EN DEUX MOIS

La rentrée littéraire, un Far West éditorial qui ne fait pas peur à Gaël Faye. Et pour cause : c'est là que tout a commencé pour lui. En août 2016, il est encore inconnu du grand public. Rwandais par sa mère, français par son père, élevé au Burundi, réfugié en France, il a quitté un poste dans la finance à Londres pour se lancer dans la musique. Mais sa carrière a bien du mal à décoller. Avec son groupe Milk Coffee and Sugar, qu'il forme avec Edgar Sekloka, puis en solo avec son album *Pili Pili sur un croissant au beurre*, mêlant influences rap, slam et musiques du monde, il demeure un artiste confidentiel. C'est la littérature, paradoxalement, qui va lui servir de tremplin. Une trajectoire qui amuse aujourd'hui, à l'heure où l'on voit se multiplier les destinées inverses : des chanteurs ou artistes forts d'une grosse communauté qui s'essayent à la littérature, avec l'assurance d'une solide base de lecteurs.

Contre toute attente, *Petit pays* devient l'événement de la rentrée 2016. Gaël Faye est le premier surpris de ce succès éblouissant : « Je pensais que cette histoire ne pouvait parler qu'à des gens qui ont un tropisme pour l'Afrique », déclarait-il alors au journal *Les Échos*. Un bien mauvais pronostic. Plus de 100 000 lecteurs en deux mois, de différentes générations, de tous horizons : par son sens du récit, son lyrisme, mais aussi grâce à la plume virevoltante qui s'y déploie, le livre fait vibrer chez ceux qui s'en saisissent la même corde humaniste. Et très vite le succès public se double de nombreux éloges critiques. La presse est dithyrambique. Cerise sur le gâteau littéraire, *Petit pays* fait une véritable razzia dans la course aux récompenses. À son tableau de chasse : le prix du roman Fnac, le prix du premier roman



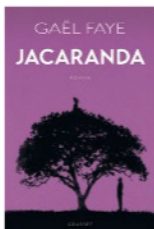
Djibril Vancoppenolle et Jean-Paul Rouve dans le film *Petit pays* d'Éric Barbier (2020), adapté du premier roman éponyme de Gaël Faye.

français, le prix du roman des étudiants France Culture-Télérama et l'un des graals de la saison, le prix Goncourt des lycéens. Surtout, il conquiert la clé de voûte du secteur : les libraires, qui continuent, aujourd'hui encore, à plébisciter le livre. Franchissez le seuil de votre librairie de quartier. Il y a de fortes chances que vous trouviez le poche posé quelque part en majesté. *Petit pays* est une aventure littéraire comme il s'en écrit peu, un voyage au long cours qui a marqué les esprits.

Réussir son second roman quand le premier a tout emporté sur son passage, voilà sans doute la tâche la plus ardue que peut rencontrer un jeune écrivain. C'est le défi qu'espère relever aujourd'hui Gaël Faye avec un nouveau voyage onirique au Rwanda, intitulé *Jacaranda**, comme l'autre nom du splendide arbre fougère qu'il a déjà chanté. À travers les yeux de Stella, une jeune fille qui n'a pas connu le génocide mais dont la famille a été décimée par le drame, il raconte cette fois la douloureuse reconstruction d'un pays qui s'essaie au dialogue et au pardon. Souhaitons à ce nouveau livre le même retentissement littéraire. ■

Léonard Desbrières

* Un extrait ainsi que notre présentation de *Jacaranda* est à découvrir dans le numéro d'été de *Lire Magazine*.



JACARANDA
GAËL FAYE
288 P., GRASSET,
20,90 €

FESTIVAL

AMERICA[©]

LITTÉRATURES & CULTURES D'AMÉRIQUE DU NORD

DU 26 AU 29 SEPTEMBRE 2024

VINCENNES / FRANCE

EUROPE & AMÉRIQUE
11^e
ÉDITION
ÉCRIVAINS



festival-america.com

Amérique/Europe, le monde en commun

80 invités d'Amérique du Nord et d'Europe pour 4 jours de rencontres, débats, dédicaces, projections et rendez-vous jeunesse avec :

ÉRIC CHACOUR ➡ HERNÁN DIAZ ➡ DAHLIA DE LA CERDA ➡
JAMES ELLROY ➡ LAUREN GROFF ➡ NATHAN HILL
DAVID JOY ➡ JUSTIN TORRES ➡ COLSON WHITEHEAD... ➡
RACHEL CUSK ➡ ERRI DE LUCA ➡ VICTOR DEL ÁRBOL
ANDREĬ KOURKOV ➡ HISHAM MATAR ➡ ELISA SHUA DUSAPIN
COLM TÓIBÍN ➡ ANTOINE WAUTERS... ➡

« L'animalisation des animaux a entraîné celle de certains humains »

Dans *Ainsi l'animal et nous*, l'écrivaine et sociologue **Kaoutar Harchi** remet vivement en question le statut inférieur que nous accordons aux animaux, matrice, selon elle, d'une appropriation, d'une chosification et d'une exploitation généralisées.

Au début de votre livre, vous déplorez que, dans notre « *espace occidental* », nous n'individualisons pas les animaux. Nous en faisons de simples représentants de leur espèce...

Kaoutar Harchi. Oui, en effet. Dans ce livre, je réfléchis particulièrement à notre souci de nous distinguer des animaux. Notre tradition philosophique est le berceau de cette distinction. Elle a tenu l'animalité pour un état de pleine négativité alors que l'humanité serait, elle, un état pleinement positif. Nous avons cru Descartes, qui disait que l'animal est une machine. Cette idée a prospéré. Elle se trouve désormais au centre du système capitaliste, qui transforme chaque corps en une machine à produire. Les animaux sont ces machines « autres » faites pour procurer du bien, en devenant elles-mêmes des biens d'*Homo sapiens*.

Ce que vous dénoncez, c'est la coupure que nos sociétés ont opérée entre les animaux et les humains ?

K.H. Plus que de coupure, je parlerais de domination de l'humanité sur l'animalité. Et qu'est-ce que l'animalité ? Une tradition occidentale de discours, permettant le maintien des animaux en situation de « tuabilité ». Cette animalisation est à l'origine non seulement du mal ordinaire fait aux animaux, de leur exploitation à l'échelle industrielle, mais aussi de la légitimation de ce mal : castrer à vif des porcelets, asphyxier des poissons et les piétiner sur le pont des bateaux, empoisonner des rats... C'est permis, ce n'est pas infamant, c'est même mettre en scène et faire valoir son humanité.

Et la violence, pour vous, ne s'arrête pas là...

K.H. Cette domination de l'humain sur le non-humain est ce qui anime la pensée capitaliste, raciale, sexiste, validiste. Dans l'histoire de l'euromodernité, l'animalité caractérise les animaux, mais elle a aussi constamment menacé les populations non bourgeoises, non blanches, non masculines, non valides. À de nombreuses reprises, ces populations ont été massacrées après qu'un pouvoir a décrété qu'elles n'appartenaient pas à la communauté morale. L'animalisation des animaux a entraîné celle de certains humains par d'autres humains. Autrement dit, être animal ou être humain, cela n'existe pas réellement. Ce qui existe, c'est être animalisé ou humanisé.

C'est ce que vous appelez l'« ordre zoosocial » de nos sociétés...

K.H. Par là, je désigne cet ordre du monde séparant les êtres faits animaux, traités en inégaux, malmenés, détruits, et les êtres faits humains, bien traités, les seuls



dont la vie compte et est protégée. C'est aussi ma manière de dire que la distinction entre l'humain et le non-humain n'est en aucun cas une opération naturelle, mais bien politique : l'ordre zoosocial révèle la liaison qui existe entre les concepts d'humanité, de masculinité et de blancheur.

Quelle serait l'alternative à cet ordre ?

K.H. Tout est loin d'être perdu. Une manière de faire exister un autre monde serait de révolutionner notre rapport aux animaux non humains. Pour cela, nous pourrions cesser de les élever, de les tuer et de nous en nourrir. Je ne peux m'empêcher de voir en la viande le foyer de la suprématie, de la violence. Cesser d'en produire affaiblirait la production de violence. Forger un monde d'égaux mérite que nous ne comptions pas nos efforts en ce sens. ■

Propos recueillis par Patrice Bollon



AINSI L'ANIMAL ET NOUS
KAOUTAR HARCHI
320 P., ACTES SUD,
22,50 €



La galanterie, amie ou ennemie?

Dans un essai percutant, Jennifer Tamas interroge cette tradition controversée.

« *Il était une fois un pays où on se conduisait poliment...* » Dans ce nouveau titre de la collection « Libelle », *Peut-on encore être galant ?*, qui rafraîchit des polémiques aux termes malmenés par le débat public et médiatique, Jennifer Tamas rectifie avec brio ceux de la galanterie. Aujourd'hui, certains (et certaines) s'y raccrochent pour défendre une manière de séduire typiquement française, joyau de notre culture, contre une tendance américaine à mettre sous contrat chaque étape des rapports de séduction. Les autres répondent en la dénigrant, au prétexte qu'elle ne servirait qu'à maquiller la brutalité de la domination masculine.

Comme le montre l'universitaire spécialiste de la réception de la culture classique, « *la complexité de la galanterie tient à sa porosité entre art de vivre et art d'aimer* » : manière de se comporter et de converser en général, elle donne aux femmes et aux hommes des clés d'action et de pensée, notamment avec Madeleine de Scudéry au début du XVII^e siècle. Née d'une réaction à une violence sexuelle extrême et d'une volonté de pacifier les relations après les guerres de Religion, elle vise réciproquement « *un idéal d'honnêteté et de respect* ». Et fait vite réagir : Rousseau la vilipende, Molière ridiculise la parole féminine qui l'accompagne, quand La Fontaine en fait l'éloge dans *Psyché*.

Attention, la galanterie ne se confond ni avec la passion romantique ni avec la conquête libertine à venir : « *Le refus de souffrir, la volonté de plaire et l'espoir de laisser l'autre parfaitement libre d'accepter l'échange [en] sont les moteurs.* » Et ses fins en font un véritable mode de vie à méditer pour nous, aujourd'hui : « *Ouverts aux mots d'esprit et favorisant les échanges joyeux, les rapports galants offrent l'espoir de relations qui soient à la fois légères et profondes, harmonieuses et complexes, plurielles mais aussi exclusives.* » ■

Eugénie Bourlet

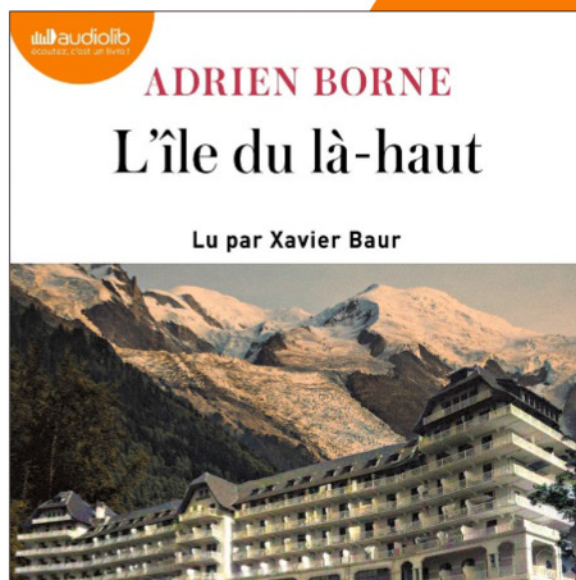
Peut-on encore être galant ?

Jennifer Tamas
Ce roman à la fois galant et subversif...
« *Peut-on encore être galant ?* » est un roman...
qui interroge la galanterie...
à travers une histoire d'amour...
et de séduction...
dans un Paris du XVIII^e siècle...
où la galanterie est à la fois...
un art de vivre et un art d'aimer...
et où elle est aussi...
un véritable mode de vie...
à méditer pour nous...
aujourd'hui.

PEUT-ON ENCORE ÊTRE GALANT ?

JENNIFER TAMAS
60 P., SEUIL/LIBELLE,
4,90 €, EN LIBRAIRIES
LE 6 SEPTEMBRE.

LA RENTRÉE LITTÉRAIRE S'ÉCOUTE AUSSI AVEC AUDIOLIB !



À DÉCOUVRIR EN LIVRE AUDIO
SUR WWW.AUDIOLIB.FR

audiolib
écoutez, c'est un livre !

Une voix à la jeunesse d'Iran

Dans *Badjens*, roman autour d'une jeune insoumise, la journaliste **Delphine Minoui** lève le voile sur cette génération iranienne qui défie le régime de Khamenei. Rencontre.

Alors que nous rencontrons à Paris Delphine Minoui, de retour de Turquie dont elle couvre l'actualité, ainsi que celle du Proche et du Moyen-Orient, le réformateur Massoud Pezeshkian vient de remporter l'élection présidentielle iranienne. « *C'est plus encourageant que d'habitude, mais les Iraniens savent que la décision finale revient au guide suprême, Ali Khamenei* », commente l'écrivaine et grand reporter, lauréate du prix Albert-Londres 2006 pour ses reportages en Iran. Quant à la jeune génération, « *audacieuse, effrontée* », elle se détourne des urnes, consciente que voter « *dans un contexte de mascarade démocratique* » serait vain. Cette génération qui refuse le port du voile et manifeste en scandant le slogan « *Femme, vie, liberté* » au péril de sa vie, c'est celle dont il est question dans *Badjens*, un roman aussi puissant que juste, où aucun mot n'est de trop.

« *Badjens* » (mot à mot, « mauvais genre » ; en persan courant, « espiègle et effrontée »), c'est le surnom donné à la narratrice, Zahra, par sa mère. Cette dernière appartient à la génération qui a grandi sous le diktat de la révolution islamique, tiraillée entre le désir d'ouverture et la peur. Soumise, elle n'en demeure pas moins « *complice silencieuse de [l']émancipation* » de sa fille. Celle-ci retire dès l'incipit son voile, debout sur une benne à ordures, devant une foule en effervescence, cette scène étant un clin d'œil appuyé à l'histoire de Mahsa Amini, la jeune Kurde iranienne assassinée en 2022 par le régime pour s'être elle-même « *réapproprié son statut de femme, ses cheveux* », se souvient, émue, Delphine Minoui. Cet événement fut d'ailleurs le déclic l'ayant poussée à écrire ce livre : « *Mahsa, ça aurait pu être moi, ma voisine, n'importe quelle Iranienne.* »

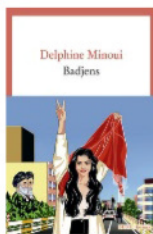
MENTIR POUR SURVIVRE

Ici, tous les personnages incarnent un pan de la société. « *Tous auraient pu exister en vrai. J'ai voulu faire vibrer l'Iran d'aujourd'hui à travers eux* », explique celle qui a établi un contact très régulier avec une dizaine d'adolescentes pour documenter cette génération. Il y a aussi le père, qui cherche à invisibiliser sa fille, même s'il s'adoucit quelque peu au fil des pages, ou la grand-mère, parlant comme l'ayatollah Khamenei, diabolisant les revendications de sa petite-fille, qu'elle aime véritablement par ailleurs. C'est qu'ici les personnages sont très nuancés, voire compartimentés pour certains : « *C'est un dédoublement que j'ai voulu faire sentir dès les premières pages. Ces jeunes femmes se créent des rôles en permanence, elles mentent pour survivre.* » De bien pieux mensonges, en comparaison avec ceux du régime, qui travestit ses récits de société, crée des fables sur ses soi-disant martyrs ou pour effacer les véritables martyrs du peuple iranien, assassinés d'une balle dans la nuque par les milices.

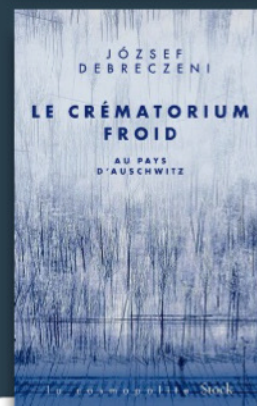
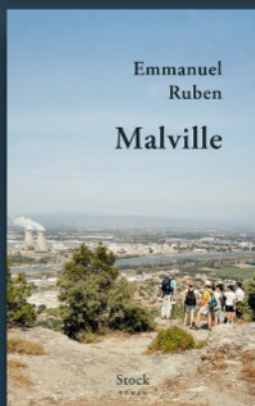


Comme dans *Les Passeurs de livres* de Daraya (que l'autrice coadapte en ce moment pour le grand écran), il est question du pouvoir émancipateur des livres, certains étant vendus clandestinement. Le lecteur est invité à (re)lire Orwell avec *Badjens*, aussi bien que le grand poète iranien Hafez. Delphine Minoui croit au pouvoir de la littérature pour réparer et combler les silences, ceux de l'Histoire comme les siens et ceux de sa famille : « *À la maison, l'Iran était un non-dit. Mon père, arrivé en France à l'âge de 10 ans, n'en parlait pas.* » On comprend combien il a été nécessaire pour l'autrice d'écrire ce roman de l'âme iranienne. Une nécessité qui caractérise chacune des pages de *Badjens*. ■

Simon Bentalila



BADJENS
DELPHINE MINOUI
160 P., SEUIL, 18 €



Stock

LA RENTRÉE LITTÉRAIRE 2024



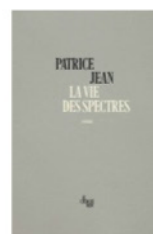
Le dernier des réacs

L'homme blanc de plus de 50 ans a perdu ses repères dans le monde d'aujourd'hui. Mais, grâce à la plume acerbe de Patrice Jean, il s'y sent moins seul.

Le fait que Patrice Jean ait de nouveau le privilège de cette rubrique ne surprendra personne : il en est citoyen d'honneur. On retrouve dans son nouveau roman son mauvais esprit coutumier, son goût du sarcasme et ses piques à la Philippe Muray contre le progressisme, l'écologisme urbain, le féminisme 2.0, la littérature engagée, les tics du langage politique et autres ridicules de notre temps. Il ne faut cependant pas s'arrêter à cet aspect, si savoureux soit-il : *La Vie des spectres* est

avant tout un grand roman crépusculaire sur le monde d'aujourd'hui, c'est-à-dire la disparition du monde d'hier tel que l'incarne le héros, Jean Dulac, journaliste à l'ancienne, ex-coco devenu réac, employé dans un magazine où il est spécialisé dans les portraits de personnalités locales. Chaque article qu'il écrit donne à Jean l'occasion de croquer un type social, du notable catholique à l'artiste engagé. La vie de Dulac bascule lors d'un fait divers a priori anodin, une histoire de sextape dans le lycée de son fils, où il se retrouve à jouer un rôle, par ailleurs assez noble. Las ! Sa femme et son fils, intoxiqués par le wokisme, prennent ombrage de son intervention, et se retournent contre lui : son foyer implose. Ne lui reste plus qu'à ruminer sa déconfiture. « *Je n'ai plus de parti politique. Mon fils m'a renié. Ma femme m'a trahi. Je campe dans mon*

bureau. Il y aura des jours meilleurs, ou pas de jours du tout. » Nombre de motifs chers à Jean se rencontrent dans ce roman profond et dense, les rapports familiaux, la digue entre le public et le privé, le désir, la mélancolie, le sentiment de ne plus appartenir à son époque, avec une touche de fiction spéculative inattendue qui l'ouvre à d'autres horizons. L'un des meilleurs romans de la rentrée, en plus de la palme du mauvais esprit. ■ Bernard Quiriny



LA VIE DES SPECTRES
PATRICE JEAN

464 P., LE CHERCHE MIDI, 22,50 €

• MAUVAIS GOÛT

C'est ton destin

Nathalie Lefèvre inscrit au vénérable catalogue Larousse un ouvrage intitulé *Irrésistible*. Un manuel de développement personnel, pour être précis. Oui, vous avez bien lu.



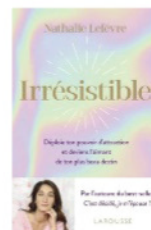
Dans un testament, on n'est jamais assez précis. Qui sait ce que les descendants feront d'une œuvre, ou d'un simple nom ? L'encyclopédiste Pierre Larousse n'a pas dû se poser ces questions. Son *Grand Dictionnaire universel* achevé, cet enfant de la Puisaye pouvait s'estimer heureux. Après un tel monument de 23 000 pages, la postérité avait toute chance de lui foutre la paix. Et si le Petit Larousse sert de prétexte à Fernandel pour voyager dans le temps et se faire lécher les orteils par un caprin

de la Renaissance, le clin d'œil est joli. Las, depuis sa mort, le 3 janvier 1875, ce bon vieux Pierre Athanase a parfois de curieux restes. L'eût-il cru, si quelque Madame Irma lui avait annoncé que son patronyme illustre et révérend serait accolé au bas d'un livre au ton moiré, lequel apostrophe son lecteur en le tutoyant : « *Déploie ton pouvoir d'attraction et deviens l'aimant de ton plus beau destin* » ? Eût-il validé ces chapitres au lexique cocasse : « L'art de s'en battre les ovaires », « Don't kill my vibe » ou « Pécho ton destin » ? Eût-il frappé en médaille cette sentence exemplaire : « *La peur de certaines parts de nous*

cache finalement la hâte impatiente de les laisser exister » ?

En un sens, par son accroche implacable, *Irrésistible* de Nathalie Lefèvre rend hommage à futur feu son éditeur, lequel eût fait sienne cette réclame imparable : « *Ce livre n'est pas un livre, c'est une invitation à séduire votre destinée et à créer la magie.* » Oui, mais tonton Larousse est mort un bon siècle avant l'invention du « filgoude » et la modernité l'a rattrapé. « *Une seule question subsiste, nous demande encore Nathalie Lefèvre : êtes-vous prêt ?* » Non. ■

Nicolas d'Estienne d'Orves

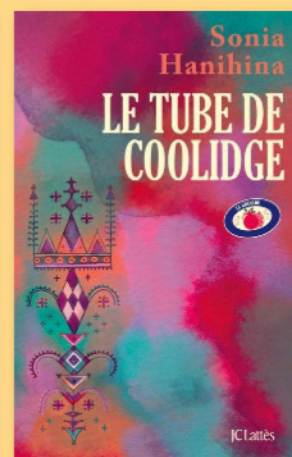
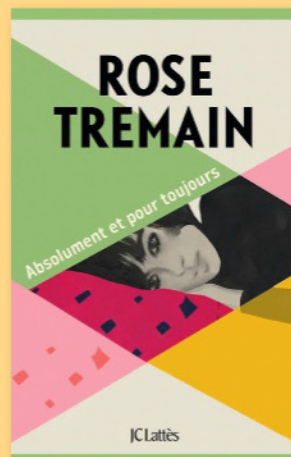
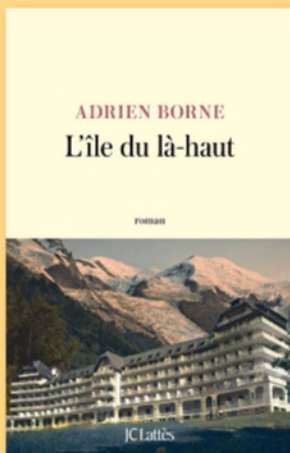


IRRÉSISTIBLE
NATHALIE LEFÈVRE

192 P., LAROUSSE, 19,95 €

Rentrée littéraire 2024

Des voix uniques qui interrogent nos instincts
et nos origines, nos fantômes et nos vestiges,
nos muses et nos mythes



Éditions
JCLattès

« Un séisme vient de se produire »

Les deux premiers groupes d'édition français, Hachette et Editis, ont récemment changé de propriétaire. Le monde du livre, caractérisé par son haut degré de concentration, connaît de très fortes évolutions. Pour s'y retrouver, nous avons interrogé Jean-Yves Mollier, auteur d'un essai éclairant sur le sujet.



À quand remontent les changements les plus profonds du paysage éditorial français ?

Jean-Yves Mollier L'apparition de la « pieuvre verte » [Hachette] autour de 1900 a marqué un tournant dans la concentration en France. Le phénomène s'est accentué après 1945 puis dans la décennie 1980-1990. Cette concentration prend une ampleur nouvelle en 2002, quand Jean-Luc Lagardère,

aux commandes de Hachette, reprend Vivendi. Deux ans plus tard, son fils Arnaud doit céder 60 % de cette acquisition, ce qui fait naître Editis. Jusqu'ici, les phénomènes de concentration relevaient de l'économie. Le but visé était d'améliorer la rentabilité du secteur. Le récent rachat de Hachette Livre par Vincent Bolloré s'inscrit dans une perspective davantage idéologique, d'où les craintes qu'il a suscitées. Défini comme un « oligopole à frange », c'est-à-dire un secteur où dominent deux géants qui détiennent aussi radios, télévisions et journaux, le monde du livre a été énormément bouleversé depuis 2000.

Quelles sont les conséquences de la concentration sur les politiques éditoriales ?

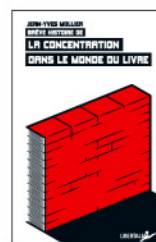
J.-Y. M. La concentration vise d'abord l'augmentation de la rentabilité des groupes, ce qui passe par la recherche de best-sellers et la moindre attention aux nouveautés, aux écritures hors norme. L'éviction de la PDG Isabelle Saporta, remplacée par Lise Boëlle, éditrice d'Éric Zemmour, pour diriger Fayard fait craindre un sort bien pire aux auteurs. Cette fois, il ne s'agit plus d'économies d'échelle et de la recherche du plus gros tirage possible, mais de publier des ouvrages qui serviront d'armes dans

la bataille idéologique que se livrent la droite et la gauche de l'échiquier politique.

Pourquoi le livre garde-t-il un pouvoir d'attraction ?

J.-Y. M. Même si la rentabilité du livre est faible dans les PME, elle dépasse 10 % par an dans les grands groupes, ce qui explique l'arrivée de Daniel Kretinsky à la tête d'Editis. À cela on peut ajouter le capital symbolique que représente un catalogue d'éditeur prestigieux tel que celui de Gallimard ou de Grasset, de Fayard ou de Calmann-Lévy. Avec Vincent Bolloré, qui a changé les règles de toutes les entreprises médiatiques qu'il possède, la lutte est engagée pour gagner la bataille des idées, quitte à y perdre beaucoup d'argent. C'est donc bien un séisme qui vient de se produire dans l'édition. ■

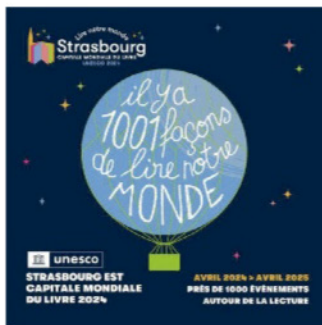
Propos recueillis par Olivier Cariguel



BRÈVE HISTOIRE DE LA CONCENTRATION DANS LE MONDE DU LIVRE
JEAN-YVES MOLLIER
176 P, LIBERTALIA, 10 €

STRASBOURG, VILLE DE MAISONS D'ÉDITION

L'édition française ne saurait se résumer à Paris et à ses alentours. La désignation de Strasbourg en tant que « Capitale mondiale du livre »* cette année nous rappelle toute la vitalité qui caractérise aussi la province dans ce domaine. La ville compte ainsi de nombreuses maisons d'édition singulières, proposant des titres de qualité. Parmi celles-ci, L'Atelier contemporain, reconnu dans le domaine des beaux-arts, ou les Presses universitaires de Strasbourg (PUS), ouvertes à toutes les disciplines scientifiques, tant sous



forme d'ouvrages que de revues. La jeunesse et la bande dessinée ne sont pas en reste grâce aux éditions Callicéphale ou aux Éditions 2024. Sans oublier La Nuée bleue, établissement généraliste (même s'il met souvent à l'honneur la région) créé en 1920, appartenant aujourd'hui aux *Dernières Nouvelles d'Alsace*, et qui fait figure d'institution locale dans le domaine du livre. À vous de découvrir tous ces catalogues lors de votre prochaine visite dans la plus littéraire des villes alsaciennes ! ■ **Baptiste Liger**

*Toute la programmation sur lirenotremonde.strasbourg.eu

Extension d'une librairie de rentrée

Septembre oblige, visite d'une enseigne parisienne consacrée aux domaines pédagogiques et parascolaires : La Lib'!

Mi-juillet, la capitale ne pensait qu'aux Jeux olympiques et à leur cérémonie d'ouverture, pour laquelle les alentours de la Seine commençaient à être bouclés. Non loin du fleuve, à Saint-Germain-des-Prés, un lieu venait de changer de visage. Rue du Four, on connaissait les couleurs vertes de la librairie Canopé. Désormais, place au violet vif de La Lib' – Librairie de l'éducation. Une « *identité visuelle rajeunie* » qui enthousiasme la directrice du lieu, Odile Mandalian.

Enseigne spécialisée en éducation et en pédagogie, La Lib' reste l'un des 101 lieux du Réseau Canopé, lui-même opérateur du ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse, présent dans toutes les académies. Sa mission : la formation et le développement professionnel des enseignants, l'accompagnement dans l'appropriation des outils et environnement numériques.

RAZZIA SUR LES LIVRES DE MATHS

Ouvert en 1986, le magasin parisien a toujours été « *la librairie nationale et la vitrine de tout le réseau* », renseigne celle qui la dirige depuis 2003. Au rez-de-chaussée, au sous-sol (en travaux) et sur une partie de l'étage : une librairie, donc. Au premier, on trouve aussi des salles. Elles accueillent les « Ateliers », mais aussi les « Instants Canopé » : des rencontres filmées (pour la chaîne YouTube) avec des acteurs de la vie éducative et culturelle (tels Étienne Klein, Ariane Mnouchkine ou Yann Arthus-Bertrand). La superficie totale est de 375 mètres carrés pour une équipe de quatre personnes gérant 7000 références. La clientèle ? « *Enseignants, parents d'élèves, voire des élèves eux-mêmes.* » « *On ne vend pas de littérature générale, mais on a un rayon jeunesse jusqu'à la tranche d'âge 10-12 ans, informe la directrice. On vend des jeux éducatifs, car c'est une*



grande tendance actuellement. On a un rayon FLE [français langue étrangère], très prisé des touristes. » Côté parascolaire, les rayons doivent s'adapter systématiquement aux programmes. Dès le début des vacances d'été, Odile Mandalian a vu un coin de son magasin « *dévalisé* » : celui consacré aux classes du primaire, et spécialement les ouvrages de mathématiques. « *Dès septembre, la méthode d'apprentissage dite "de Singapour" entre dans les programmes officiels et, comme le niveau en maths est*

très bas chez les élèves français, les familles ont voulu prendre de l'avance... et les enseignants se mettre à la page! » En 2024, comme chaque année, le stock pour les ouvrages de la rentrée a été fait en juin et en juillet. « *Mais on est en flux tendu toute l'année* », souligne la dirigeante. Avec enthousiasme. Celui, aussi, des nouvelles couleurs de son antre. ■

Hubert Artus

→ La Lib', 13 rue du Four, Paris 6°.

Du mardi au samedi de 11 heures à 18 heures.
reseau-canope.fr



ENTRÉE GRATUITE

Parmi les 300 invité.e.s : Erik Orsenna Isild Le Besco Magyd Cherfi Charline Vanhoenacker Ian Manook Douglas Kennedy Sonja Delzongle Nancy Huston Isabelle Autissier Marie Modiano Mathieu Vidard Alexis Jenni Franck Bouysse Marie-Monique Robin Laure Manel Marcus Malte Jean-Baptiste Andrea Delphine Minoui Lilian Thuram David Foenkinos Bernard Werber Boris Cyrulnik Catherine Bardon Etienne Klein Philippe Meirieu Michel Wieviorka Thomas Schlessler Gilles Kepel Guillaume Bianco Emilie Frèche Pierre Bertrand Pascal Blanchard Lili La Baleine Zineb Mekouar Eléonore Thuillier Philippe Besson Giulia Foïs Yaël Hassan Amos Gitai Valentin Musso Marc Lizano Benjamin Stora...



« Écrire un scénario, c'est aller à l'encontre de ce que je sais faire »

Au moment où son livre *À son image* est adapté au cinéma par Thierry de Peretti, **Jérôme Ferrari** revient en librairies avec *Nord sentinelle*, un roman situé en Corse, qui traite de l'altérité à l'heure du tourisme de masse. Une double actualité bienvenue.

À son image de Thierry de Peretti est l'adaptation de votre roman. Quel regard portez-vous sur le cinéma ?

Jérôme Ferrari. Je n'ai joué aucun rôle dans cette adaptation, et ça ne m'intéresse pas du tout de le faire. J'ai donc suivi ça de loin. Ce qui ne m'a pas empêché de voir le film deux fois, car j'étais très curieux. Thierry de Peretti est un ami. Ça m'émeut bêtement d'entendre le texte et de voir le personnage à l'écran.

Avez-vous réussi à vous détacher suffisamment pour apprécier le film ?

J.F. Je n'avais pas d'attente particulière. Je n'étais même pas angoissé. Le film, c'est l'affaire de Thierry. Je lui fais confiance. J'ai découvert avec plaisir la façon dont il a interprété le texte et ce qu'il a fait des personnages, qui sont un peu décalés par rapport au roman.

L'exercice scénaristique vous intéresse-t-il ?

J.F. Certaines caractéristiques qui sont des qualités pour l'écriture littéraire sont des handicaps pour le scénario. Écrire un scénario, c'est aller à l'encontre de ce que je sais faire. Par exemple, le film suit l'ordre strictement chronologique, ce que ne fait pas le roman. Il est plus clair et plus facile de jouer avec la chronologie dans un texte.

Votre style se construit en de longues phrases. Un peu comme un plan-séquence au cinéma, non ?

J.F. Je ne crois pas qu'on choisisse véritablement son style. Il se construit au fur et à mesure de l'écriture. J'ai découvert Claude Simon assez tard, et notamment *La Route des Flandres*. J'ai eu l'impression de rencontrer ce qui avait toujours été mon idéal esthétique en matière de roman, avec des passages complètement fous dans la même phrase, passant d'une période à une autre, sans indication chronologique. Le fait qu'on s'y retrouve est vraiment étonnant. C'est un chef-d'œuvre. Le travail que je fais sur mes textes est de la lecture orale. La ponctuation est commandée par des considérations purement rythmiques. Cela induit des vitesses, des tons, des rythmes différents.

D'ailleurs, votre nouveau roman, *Nord sentinelle*, est labellisé « conte », soit une forme d'oralité de l'écrit.

D'où vient cette idée ?

J.F. Dans les contes, il y a des espèces de formules magiques qui changent la nature du texte. Comme Shéhérazade dans *Les Mille et Une Nuits*. Ça donne une sorte de poésie à ce qu'on raconte. Je trouve aussi amusant d'utiliser cette formule de conte pour raconter des choses absolument tri-

viales ou injecter un aspect fantastique dans des événements qui n'en ont pas du tout.

Vous dites d'ailleurs que *Nord sentinelle* est un triptyque sur l'altérité...

J.F. C'est bien un triptyque, pas une trilogie. L'une des figures centrales de ce qui devrait être le deuxième volet de l'exploration sera Richard Burton, qui apparaît au début de *Nord sentinelle*.

**DVD**

CIVIL WAR
ALEX GARLAND
METROPOLITAN

À quoi ressemblerait une guerre civile aux États-Unis, devenus dictature ? Et quel en serait le traitement médiatique ? C'est là le point de départ, glaçant, de l'écrivain devenu cinéaste Alex Garland (souvenez-vous de son roman *La Plage* !) dans cette grosse production qui mêle habilement réflexion et grand spectacle. **B.L.**



BARFLY
BARBET SCHROEDER
ESC

Spécialisée dans les gros films d'action, la fameuse compagnie Cannon a toutefois, dans les années 1980, développé quelques projets « d'auteur ». Parmi ceux-ci, on trouve cette évocation d'un pan de la vie de Charles Bukowski (avec la complicité de l'auteur, au scénario), qui vaut en premier lieu pour son magnifique couple à la dérive incarné par Mickey Rourke et Faye Dunaway. **B.L.**

**LIVRE**

LE CINÉMA EN PARTAGE. ENTRETIENS AVEC N.T. BINH
MICHEL CIMENT
RIVAGES POCHÉ

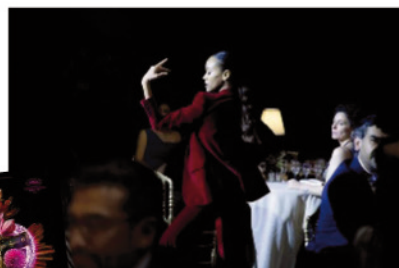
On peut discuter des goûts et des couleurs de Michel Ciment, historien et journaliste décédé en novembre 2023. Mais il faut reconnaître à cet homme, qui a œuvré pour faire percevoir en France Joseph Losey, John Boorman ou Stanley Kubrick à leur juste valeur, une importance considérable dans le domaine de la critique cinéma. La sortie en poche d'un très (très) long entretien avec N.T. Binh, de la revue *Positif*, convaincra même les moins enthousiastes. Michel Ciment, qui oscille constamment entre l'extrême pertinence et le « moi je », déroule sa carrière et donne son avis sur tout ce qui touche au cinéma : ses rencontres avec les réalisateurs, la critique, la cinéphilie, les festivals, l'enseignement, etc. Éclairant, agaçant, passionnant. **E.L.**

Eh bien, dansez maintenant !

Avec Emilia Pérez, récompensé par deux prix au Festival de Cannes, Jacques Audiard retrouve les sommets.

Sur le papier, le nouveau projet de Jacques Audiard avait de quoi surprendre, et peut-être inquiéter : mêler transsexualité, comédie musicale et polar. À l'écran, *Emilia Pérez* est l'un des plus grands films de l'année, et de son auteur. Film audacieux, surprenant, émouvant, autour d'un personnage qu'Audiard a découvert dans *Écoute* de Boris Razon, un narcotrafiquant désirant changer de sexe, et qu'il a développé pour lui offrir un avenir, pris en tenaille entre une ex-femme qui retrouve son amoureux et ses enfants, auxquels il ne peut dévoiler sa nouvelle identité. Clément Ducol et Camille se sont chargés de la musique et des paroles d'un film qui joue à merveille de ces trois genres : émotion (comédie musicale), tension (film noir), intimité (transsexualité).

Bien qu'il ne se soit jamais frotté aux scènes chorégraphiées dans sa carrière,



Jacques Audiard déploie là tout son talent, aidé par quatre comédiennes magnifiques, Selena Gomez, Karla Sofía Gascón, Zoe Saldana et Adriana Paz, qui ont reçu un prix collégial au dernier Festival de Cannes. Quant au réalisateur, il est reparti avec le prix du Jury, lui qui s'est toujours obligé à se renouveler, à l'heure d'un cinéma français parfois trop timide ou trop souvent formaté. ■ **Éric Libiot**
En salles.

Visite surprise

Il y a des films dont on sait les faiblesses mais qui tiennent debout grâce à ses comédiens, ici ses comédiennes : Isabelle Huppert et Hafsa Herzi. La première joue une bourgeoise bordelaise, la seconde, une jeune mère de milieu modeste. Leurs maris sont derrière les barreaux et c'est à l'occasion d'une visite en prison qu'elles se rencontrent et que va naître entre elles, si opposées, une relation amicale. Une façon pour chacune de s'ouvrir au monde. Le scénario de cette

Prisonnière de Bordeaux, écrit à trois, par François Bégaudeau, Pierre Courrège et la réalisatrice Patricia Mazuy, s'enferme parfois dans une fausse tension surdialoguée, mais parvient toujours à reprendre le droit chemin grâce à ces deux actrices, si différentes, si complémentaires, si magnifiques. ■ **E.L.**
En salles le 28 août.



Corbeau pour être vrai

Inspiré d'un comics signé James O'Barr, *The Crow* a connu une première renommée dans les années 1990 en raison de l'esthétique clip de son adaptation d'alors et de son funeste tournage ayant coûté la vie à Brandon Lee. Trente ans plus tard, voici une nouvelle version de cette histoire

mêlant esprit geek et romantisme adolescent, violence décomplexée à la *John Wick* et nunucherie. Certes, la première heure oscille entre clichés et ennui mortel, mais Bill Skarsgård (le clown de *Ça*) s'en tire en amoureux furieux, et une certaine inventivité visuelle doit être mise au crédit du cinéaste Rupert Sanders. Bref, pas de quoi lui voler dans les plumes. ■ **Baptiste Liger**
En salles.



En 2013, un épisode de la série *Platane* imaginait un film où Éric Judor jouait le rôle de Bernardo, et Jean Dujardin celui de Zorro. Dix ans plus tard, ce qui n'était à l'origine qu'une blague devient une réalité avec *Zorro*, adaptation très libre des aventures du héros imaginé par Johnston McCulley. On y retrouve un Don Diego de la Vega (Jean Dujardin, donc) coulant des jours paisibles dans son hacienda, vingt ans après avoir raccroché le masque et le fouet. En mal de sensations fortes, il va reprendre ponctuellement du service dans la peau du justicier, sans se

Zorro pointé

La relecture décalée des aventures du justicier masqué, interprété par **Jean Dujardin**, ne convainc que très partiellement.

douter des répercussions que cette décision aura sur son couple. Plus vaudeville que récit romanesque, cette nouvelle version de *Zorro* fascine par sa propension à ne jamais vraiment se mesurer à l'aura mythique de son héros tout en ne cessant de le convoquer au travers d'interminables dialogues. Visiblement inspiré par l'approche de Michel Hazanavicius dans les *OSS 117*, sans toutefois en retrouver la malice et l'intelligence, le duo Noé Debré/Benjamin Charbit nous offre ici un succédané du célèbre espion, qui aurait troqué le smoking pour la cape et le chapeau. Avec chez le personnage principal ce même égocentrisme et ce même décalage avec son environnement. Et, si Jean Dujardin reste toujours aussi convaincant en imbécile

heureux, on retiendra davantage les prestations de Grégory Gadebois et d'Éric Elmosnino. Le premier se révèle très touchant en sergent Garcia ayant trouvé la paix intérieure, et le second est délectable en fripouille esclavagiste. À trop chercher sa tonalité, *Zorro* peine à raconter une véritable histoire et ne convainc que partiellement, aussi bien dans le registre de la parodie décalée que dans celui du récit d'aventures. Il lui manque cet amour profond du genre que le duo Hazanavicius/Halin dissimulait astucieusement sous le vernis de la parodie. Restent une très belle direction artistique et quelques allusions politiques et sociales intéressantes. ■

Ilan Ferry

Sur Paramount+ à partir du 6 septembre.



• THÉÂTRE

Demandez le programme !

Entre créations de la rentrée et reprises en tout genre, plongez dans l'hilarante boucle infinie imaginée par Robin Goupil.

Théâtrophiles, à vos marques ! Pourquoi attendre les premières créations de cette saison, annoncées pour la mi-septembre dans les grandes salles parisiennes avec des « stars » en tête d'affiche (François-Xavier Demaison à Édouard-VII, dans *La Famille*, la nouvelle pièce de Samuel Benchetrit ; Clovis Cornillac à la Madeleine, avec *Dans les yeux de Monet* de Cyril Gely ; Bernard Campan à Antoine, dans *Check Up*, la nouvelle comédie de Sébastien Thiéry...), alors que la majorité des cent trente salles de la capitale ont rouvert, offrant, en veux-tu en voilà, des spectacles en tout genre, dont, pour les retardataires, de nombreuses reprises de succès, parmi lesquels, au La Bruyère, le très émouvant *Oublie-moi*, avec Marie-Julie Baup et Thierry Lopez (quatre Molières) ; au Palais-Royal l'insupportable *Edmond* d'Alexis Michalik ou encore, au

théâtre Rive Gauche, *Kessel, la liberté à tout prix*, un monologue sur la vie de l'écrivain offert par l'époustouflant Franck Desmedt ?

Parmi les nouveautés, pleins feux sur *The Loop*, de Robin Goupil, au Théâtre des Béliers parisiens, créée cet été à Avignon. Une comédie policière inénarrable qui met en scène l'interrogatoire d'un fils de maire (corrompu), accusé de meurtre, par un duo de flics incorruptibles, en présence d'une avocate véreuse au dernier degré !

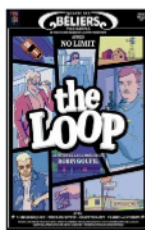
Depuis son précédent opus, *No Limit*, un petit ovni théâtral d'une loufoquerie langagière dévastatrice, on avait remarqué le talent de Robin Goupil pour déconstruire et détourner des récits au départ pourtant bien orchestrés. Avec *The Loop*, le jeune dramaturge a élevé ce talent au



rang de grand art. Sa trouvaille ? Il a écrit plusieurs fois, comme en « boucle » (*loop*, en anglais), sa scène d'interrogatoire, mais de manière différente, à chaque fois un peu plus virtuose et déjantée. Démultipliées par une mise en scène au cordeau, une interprétation impeccable et des effets sonores et visuels étonnants, les surprises narratives de ce texte délirant font pleurer le public de rire. Il est prudent de réserver. ■

Dominique Poncet

→ **The Loop**, création et mise en scène de Robin Goupil. Théâtre des Béliers parisiens (Paris 18^e).



Petit assassin deviendra grand

La célèbre saga de **Robin Hobb** reprend vie dans un formidable comics.

Pierre angulaire de l'heroic fantasy, *L'Assassin royal* de Robin Hobb a su, tout au long de ses 19 tomes écrits sur près de vingt ans, fédérer une communauté d'aficionados comparable à celles de *Game of Thrones* ou du *Seigneur des anneaux*. En attendant une potentielle adaptation télé et/ou cinématographique – véritables arlésiennes –, la saga littéraire aux 4 millions d'exemplaires vendus en France se fraie un chemin de traverse par le biais du comics avec ce premier tome signé Jody Houser, Ryan



Kelly... et, bien entendu, Robin Hobb.

Lorsque le fils illégitime du prince Chivalry est abandonné par un fermier au frère dudit prince, la vie du jeune garçon change à jamais. Rebaptisé « Fitz » par ses nouveaux gardiens, il se retrouve plongé dans les intrigues complexes des cours des Six Duchés. Mais un pouvoir d'un genre nouveau s'éveille chez lui, quelque chose qu'il va lui falloir apprendre à contrôler, au risque de provoquer la chute du royaume... Adaptation fidèle de *L'Apprenti assassin*, ce premier

opus est une formidable porte d'entrée pour quiconque n'a pas encore été happé par l'univers captivant de Robin Hobb. Récit initiatique, *L'Assassin royal* fascine par son intrigue à tiroirs et les multiples personnages qui nous sont présentés au fil des pages. Jody Houser digère parfaitement la densité des aventures de Fitz, tandis que le dessin de Ryan Kelly lui donne un côté âpre qui lui sied à merveille. Vivement la suite – ou plutôt les suites ! ■ **Ilan Ferry**



L'ASSASSIN ROYAL (T. 1). (ASSASSIN'S APPRENTICE)

JODY HOUSER, RYAN KELLY, ROBIN HOBB

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MATHIEU AUVERDIN, 136 P., URBAN BLAST, 15 €. EN LIBRAIRIES LE 20 SEPTEMBRE.

• LES CLASSIQUES DE BOLL LA BELLE AU BOIS D'ORHANT

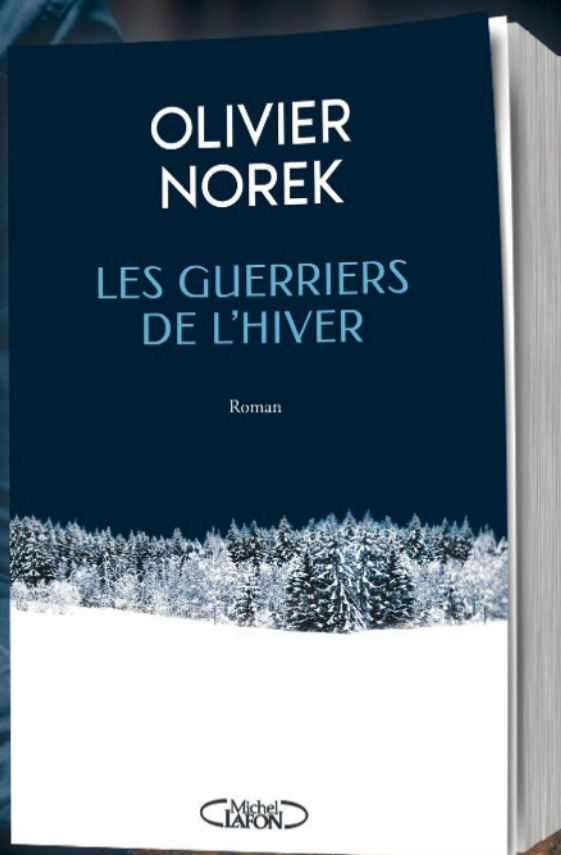


LE NOUVEAU ROMAN ÉVÉNEMENT DE OLIVIER NOREK

Au cœur du plus mordant des hivers,
un peuple se dresse contre l'ennemi.

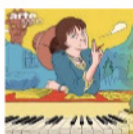
Et parmi ces soldats
naît une légende.

La légende de Simo, la Mort Blanche.



Michel
LAFON

En librairie dès le 29 août



LE PODCAST

Bookmakers,
avec Nancy Huston
→ Le podcast littéraire
de Richard Gaitet pour
Arte Radio poursuit son

chemin avec un sublime numéro estival. Cet entretien au long cours avec la Canadienne Nancy Huston offre une plongée fascinante dans la fabrique de l'écrivaine aux plus de 70 livres.



LE DOCUMENTAIRE

Orange mécanique,
les rouages
de la violence

→ Arte.tv continue son
incroyable série de
documentaires littéraires
en se penchant sur une

œuvre polémique, le roman choc d'Anthony Burgess, adapté au cinéma par Stanley Kubrick. Et si ce récit d'anticipation, longtemps accusé d'être une insupportable ode à la violence, était en fait la vision d'un monde en train d'advenir ?



LE COMPTE YOUTUBE

Milène Tournier
→ Elle est la pionnière
d'un nouveau médium :
le vidéo-poème. Sur sa
chaîne, Milène Tournier
partage des clips tournés

avec son téléphone portable. Elle filme ce qu'elle voit quand elle marche dans la ville puis compose un montage sur lequel elle colle des vers qu'elle a écrits. Une poésie du quotidien originale et amusante. L.D.

Jardin artificiel

**La nouvelle facétie
d'Alexandre Jardin : une
plateforme en ligne basée
sur l'intelligence artificielle
qui mettrait la technologie
au service des auteurs.**

En plus de son œuvre romanesque foisonnante, qui prête parfois le flanc à la polémique pour son rapport à la vérité et à la fiction, Alexandre Jardin est connu pour son indécrottable optimisme. Dernière manifestation de ce syndrome qui se fait de plus en plus rare, l'écrivain a lancé, juste avant l'été, une plateforme Web inspirée par ChatGPT, l'outil conversationnel de l'entreprise américaine OpenAI, qui promet de mettre l'intelligence artificielle au service des auteurs. Présentée par l'écrivain dans une vidéo réalisée dans la cour d'honneur du Palais-Royal, au milieu des colonnes de Buren, Yourscrib.ai adresse aux écrivains ce credo : « *Nous vous aidons à écrire votre propre livre en partant de vous et en dessinant vos intimes racines littéraires.* »

Influencé par sa relation avec l'éditrice de ses débuts, Françoise Verny, qui n'a jamais été intéressée que par une chose, qu'il aille « *au bout de sa folie* », Alexandre Jardin a développé son projet avec une intuition : l'intelligence artificielle est la



plus à même de dévoiler nos désirs et nos moteurs d'écriture les plus profonds. Yourscrib.ai se présente donc comme une IA conversationnelle qui vous accompagne pas à pas dans la rédaction de vos histoires et, surtout, dans une forme d'introspection pour faire jaillir les forces qui vous animent, et comprendre les fils que vous voulez tirer dans votre récit. Développée en collaboration avec Hadj Khelil, PDG de BIGmama Technology et ami de l'écrivain, la plateforme n'est pas gratuite : elle coûte pour l'instant à ses utilisateurs 0,15 euro pour 750 mots. Après Alexandre Jardin homme politique, aspirant candidat à l'élection présidentielle de 2017, voici donc Alexandre Jardin gourou de l'intelligence artificielle. ■ Léonard Desbrières

• À ÉCOUTER



**LA CHUTE
DE LAPINVILLE**
BENJAMIN ABITAN,
WLADIMIR ANSELME
ET LAURA FREDDUCCI
(ARTE RADIO)

■ Première fiction quotidienne en podcast d'Arte Radio, *La Chute de Lapinville* aura rencontré d'emblée un succès plus que mérité. Chaque jour de la semaine, en cinq minutes chrono, ce feuilleton sonore honore la promesse d'épisodes aussi hilarants que féroces, dans un monde où la mafia finance l'industrie du podcast et sur lequel plane la menace d'une apocalypse.



**VIPÈRE AU POING
D'HERVÉ BAZIN**
LU PAR THIBAUT
DE MONTELEMBERT
(AUDIOLIB)

■ Lauréat du grand prix du Livre audio 2024 dans la catégorie « classique », le premier roman, largement autobiographique, d'Hervé Bazin met en scène le combat entre le jeune Brasse-Bouillon, ses frères et une mère cruelle, Folcoche. À ce récit d'une violence familiale éprouvante, la lecture du comédien Thibault de Montalembert confère une dimension encore plus implacable.



**RACONTE-MOI
LA VILLE DE PARIS**
D'ÉRIC SENABRE
LU PAR CÉLINE MELLOUL,
CÉCILE GATTO,
PHILIPPE CATOIRE
ET BENJAMIN PASCAL
(LUNII)

■ La capitale française, qui aura été magnifiée cette année par les JO de Paris, est aussi la nouvelle destination choisie par une collection de livres audio pour enfants racontant des histoires de villes. Au gré des quartiers parisiens, des comédiens sélectionnés par le studio Lylo font vivre une vingtaine de personnages truculents.

Christophe Rioux

Destins intoxiqués

Invoquant l'icône pop Britney Spears, Louise Chennivière livre un récit fébrile sur les ravages de la sexualisation des jeunes filles.

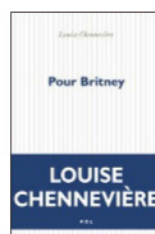
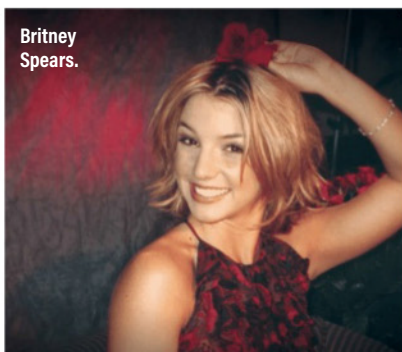
Morte à 36 ans par suicide, l'écrivaine québécoise Nelly Arcan (1973-2009) a développé son œuvre très sombre autour de sujets inspirés de sa propre vie: la prostitution, les stéréotypes, les apparences... Icône de la pop culture, internée par son père et mise sous tutelle pendant treize ans, la chanteuse américaine

Britney Spears a traversé des controverses incessantes depuis ses débuts, avec des tenues de scène qui ont choqué l'Amérique et une vie privée dont les médias se sont tristement délectés.

L'écrivaine et chanteuse Louise Chennivière tisse un lien entre ces deux destins de femmes brisées dans un récit, *Pour Britney*, fondé sur sa propre enfance, celle d'une petite fille ayant grandi dans le modèle de la chanteuse de *Baby One More Time* et *Toxic*, avant de s'affranchir d'une image qu'elle considère avec mépris et distance – « une sorte de misogynie intégrée », confesse-t-elle au micro de France Inter. Mais le texte qui se déroule dans ces quelques pages est d'abord une tentative d'histoire collective de la sexualisation de la femme dès son plus jeune âge dans un monde patriarcal. L'autrice développe son propos avec des phrases d'une longueur exceptionnelle, des ruptures dans la

punctuation et aucun chapitrage, comme le récit d'une bonne amie qui aurait besoin de vider son sac, la nuit, au téléphone. On retient son souffle sans toujours comprendre la direction du propos, on ne raccroche surtout pas, dans l'attente du point culminant... et l'on regrette que le registre émotionnel préside dans toute la narration, au détriment d'une construction qui apporterait de la clarté aux idées. On comprend que l'histoire de Britney est un « symptôme » de ce que les femmes, sexualisées très jeunes, vivent aujourd'hui. Elle nous semble aussi être celui d'une société en souffrance après une libération tous azimuts, très bien dénoncée aujourd'hui par de nombreux mouvements féministes et dont on paie tragiquement les conséquences. ■

Aude Giger



POUR BRITNEY
LOUISE CHENNIÈRE
144 p., P.O.L., 15 €

DR

JOSÉ-LUIS MUNUERA PETER PAN DE KENSINGTON

Tout le monde connaît Peter Pan, Wendy et l'île des Enfants perdus, rendus célèbres par **Walt Disney**. Mais on connaît moins l'autre Peter Pan, celui qui apparaît pour la première fois dans **Le Petit Oiseau blanc, une autre nouvelle de James Matthew Barrie**.

Dans ce récit, notre héros se méfie déjà des adultes et vagabonde dans les jardins de Kensington à Londres où, une nuit, il rencontre Maimie, une fillette égarée. Celle-ci devra résoudre une curieuse énigme pour retrouver son chemin...

« Une adaptation onirique, poétique et magique du conte original de 1902. »

LE PARISIEN

AU RAYON BANDE DESSINÉE

DARGAUD





Gérard de Suresnes.

« Je voudrais te dire je t'aime, mais je n'ose pas/Je voudrais te dire je t'aime, mais je ne sais pas comment te le dire/Je voudrais te dire je t'aime avec des fleurs. » Cette nuit de décembre 1995, l'antenne de Fun Radio laisse ainsi la parole à un auditeur pas comme les autres: un sans-abri des Hauts-de-Seine qui appelle d'une cabine téléphonique pour lire des poèmes. Une aubaine, pour l'émission *Star System* de Max, que ce futur invité récurrent: Gérard de Suresnes. Un héros malgré lui auquel le journaliste Thibault Raisse rend hommage dans *Le Con de minuit*. Né en 1961, Gérard

Mais qui était « le con de minuit » ?

Le journaliste **Thibault Raisse** revient sur la vie et le parcours de Gérard de Suresnes, SDF et poète devenu vedette des ondes dans les années 1990. Bien malgré lui...

Cousin (son vrai nom) connu une enfance difficile, placé de famille en famille, et enchaîna les petits boulots. Un temps chauffeur routier, ce père divorcé fut un jour victime d'un accident le laissant handicapé. Vivotant au jour le jour, ce marginal en proie à l'alcoolisme devint alors une petite vedette de la radio, multipliant les passages, jusqu'à avoir une émission bien à lui en 1996: *Les Débats de Gérard*. Soit un improbable talk-show, sur tout et n'importe quoi, permettant aux intervenants (ou co-animateurs) de ricaner aux dépens du débatteur au verbe fleuri et aux hurlements faciles – notamment si l'on évoquait son ex-femme ou sa prétendue homosexualité refoulée... Soit « un authentique dîner de cons ». Sa notoriété paradoxale lui vaudra d'assister à l'avant-première de *Godzilla* à New York. Mais l'aventure, propice à tous les dérapages, s'arrêtera en octobre 2002 avec un « Heil [ou aïe ?] Hitler ! » prononcé

en direct. Quittant l'Île-de-France pour Montluçon, Gérard décédera d'un cancer du poumon en 2005 et sera enterré au carré des indigents, avant que des fans ne se cotisent afin de lui offrir une sépulture. Au-delà du parcours de cet antihéros médiatique, c'est tout un monde en proie au cynisme, au ricanement, à l'exploitation des excès que l'auteur décrit. Et dont tous, au fond, sont complices. De quoi méditer sur ces mots de Gérard, pas si anodins: « Avec un con comme moi, on s'amuse. » ■

Baptiste Liger



LE CON DE MINUIT
THIBAUT RAISSE

272 P., DENOËL, 20 €. EN LIBRAIRIES LE 4 SEPTEMBRE.

De quoi l'inflation est-elle le nom ?



En économie, il faut se méfier des explications évidentes. Ainsi de cette inflation qui rogne depuis trois ans le pouvoir d'achat des salariés. Beaucoup la rattachent à la hausse du prix de l'énergie. Or la vague a démarré un an avant la guerre en Ukraine... Serait-elle due au déséquilibre entre l'offre et la demande qu'a généré la pandémie de covid ? En ce cas, elle aurait dû cesser dès la reprise de la production.

Pour les économistes **Éric Berr, Sylvain Billot et Jonathan Marie**, l'inflation résulte essentiellement du conflit politique entre les classes sociales pour le partage de la richesse nationale.

Quid, alors, de l'afflux de monnaie mis sur le marché par le « quoi qu'il en coûte » ?

Dans *Inflation. Qui perd ? Qui gagne ? Pourquoi ? Que faire ?*, les auteurs confirment qu'aucune de ces pistes ne rend compte du phénomène, lequel a des conséquences contrastées, positives ou négatives, sur les classes sociales. Au passage, ils réfutent la théorie dominante liant l'inflation à une trop grande quantité de monnaie et à la politique de hausse des taux d'intérêt pratiquée par les banques centrales. Elle profite, selon eux, aux épargnants. Considérant la baisse de la part des salaires dans le PIB et la hausse de celle des profits des entreprises et des rentes issues du capital immobilier et des actions, ils en infèrent que l'inflation reflète l'état de la lutte pour accaparer la richesse créée. Et ils y ajoutent

la quasi-disparition des gains de productivité. Selon eux, avec les investissements massifs exigés par la transition écologique, nous entrons en des temps de plus forte inflation, ce qui rend nécessaire un nouveau contrat social et politique plus équilibré entre les classes sociales. Et n'était-ce pas là le message des dernières législatures ? ■

Patrice Bollon



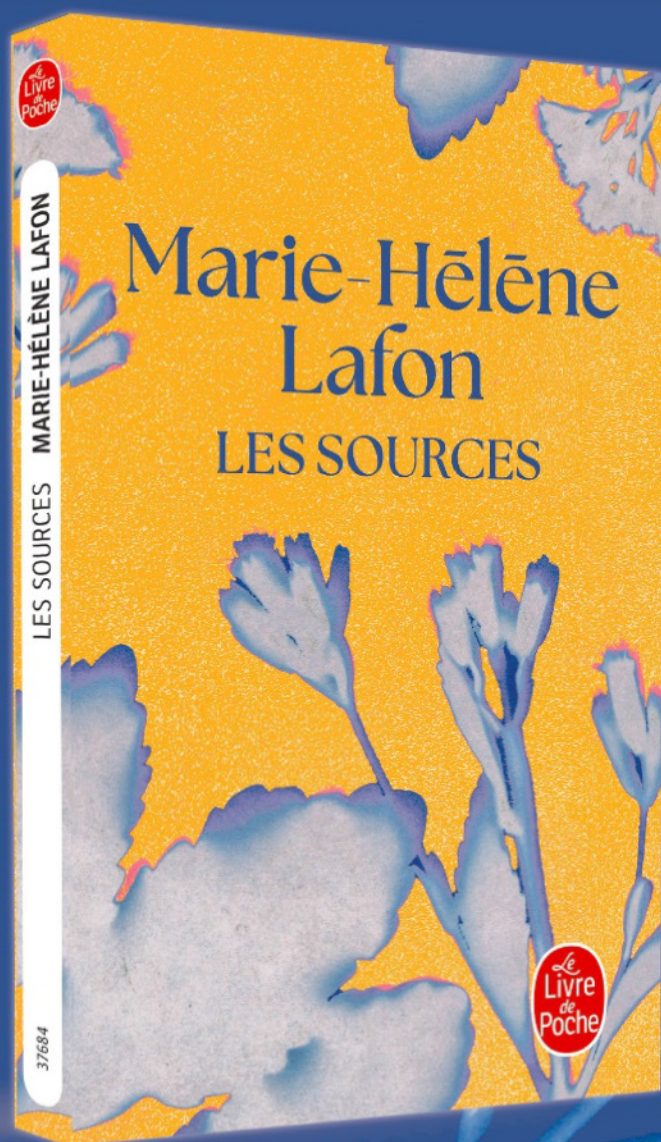
INFLATION. QUI PERD ? QUI GAGNE ? POURQUOI ? QUE FAIRE ?

ÉRIC BERR, SYLVAIN BILLOT, JONATHAN MARIE
176 P., SEUIL, 15 €. EN LIBRAIRIES LE 13 SEPTEMBRE.

Marie-Hélène Lafon



LES LIVRES
QUI NOUS FONT
AIMER LA VIE



UNE FEMME
QUI SE DÉFAIT,
UN MONDE QUI
DISPARAÎT.

Katharina Grosse, l'art de l'éphémère

La spécialiste de la peinture pulvérisée a conçu une œuvre monumentale et immersive au Centre Pompidou-Metz.

Le Centre Pompidou-Metz, imaginé par les architectes Shigeru Ban et Jean de Gastines, démontre encore son audace en conviant l'une des figures de proue de l'art contemporain allemand, Katharina Grosse, 62 ans, à investir la Grande Nef pour une installation monumentale au titre très poétique, *Déplacer les étoiles*. Elle s'approprie le lieu, qui bénéficie d'une hauteur sous plafond de 20 mètres, pour ériger une sublime œuvre éphémère, élaborée avec 8250 mètres carrés de tissu polyester couvert de peinture acrylique pulvérisée avec un aérographe et suspendu à différents endroits au-dessus de nos têtes, pour tomber au sol en cascade et composer ainsi un gigantesque drapé au sein duquel le visiteur est invité à déambuler. Une expérience immersive totale, puisque ce dernier participe au processus créatif en imprimant à chaque passage sur la toile géante des circonvolutions harmonieuses. Les couleurs chatoyantes contaminent le reste de l'espace: les murs, les sols, les grilles d'aération, le



Bedroom, installation de Katharina Grosse à la galerie Max Hetzler, à Paris (2023).

parvis devant le bâtiment. Ainsi, l'intérieur fusionne avec l'extérieur. Le montage a nécessité deux ans de préparation et l'intervention de techniciens équipés d'une machinerie en raison du poids (3746 kilos), et même de cordistes professionnels. La plasticienne s'est inspirée des peintures rupestres, des fresques de la Renaissance italienne et du cycle des *Nymphéas* de Monet pour ces grands formats enveloppants, dont le style *all-over* évoque celui des expressionnistes abstraits américains Jackson Pollock ou Joan Mitchell. L'occasion est unique, alors il faut vraiment faire le déplacement pour voir de ses propres yeux ce miracle, qui a donné lieu à la publication d'un livre passionnant racontant ses interventions passées aujourd'hui disparues. ■ **Gabrielle Martin**



→ **Katharina Grosse. Déplacer les étoiles.** Jusqu'au 24 février 2025 au Centre Pompidou-Metz. Catalogue de l'exposition édité par le Centre Pompidou-Metz, 40 €. centrepompidou-metz.fr



UNE RENTRÉE REMARQUABLE À VILLENEUVE-SUR-LOT

La 4^e édition de Villeneuve se livre investira le cœur de la commune les 28 et 29 septembre, avec un thème engageant : « Rêver demain ».

L'événement, qui avait accueilli plus de 4000 visiteurs en 2023, promet cette année encore un week-end chargé, rythmé par de nombreuses animations, débats et rencontres avec près de 70 auteurs représentant tous les genres littéraires. Parmi eux, Yasmina Khadra, invité d'honneur de

l'édition, présentera *Cœur-d'amande*. Le parrain et la marraine de l'événement, Hervé Le Tellier (lauréat du prix Goncourt en 2020) et Corinne Royer (*Ceux du lac*), seront présents lors de la soirée d'inauguration, prévue le vendredi 27 septembre au théâtre municipal Georges-Leygues. À cette occasion, le prix du roman Villeneuve se livre sera décerné à l'un des six titres présélectionnés : *Horn venait la nuit* de Lola Gruber (Christian Bourgois),

La Géométrie des possibles d'Édouard Joussetin (Rivages), *Le Gardien sans sommeil* de Guillaume Huon (Calmann-Lévy), *Le Ciel en sa fureur* d'Adeline Fleury (L'Observatoire), *Le ciel t'attend* de Grégor Péan (Robert Laffont) et *Eden. L'affaire Rockwell* de Christophe Penalan (Viviane Hamy). Le lauréat succédera à Thomas Oussin, récompensé l'an dernier pour *À double tour* (Viviane Hamy). C'est également lors de cette soirée que le comédien Antoine Duléry présentera son nouveau spectacle, *Ceci n'est pas une lecture*, qui amènera les spectateurs à repenser leurs souvenirs de lecture pour les projeter dans un nouveau rapport au livre. Une carte blanche en écho au thème de cette édition, « Rêver demain », qui invite à penser la littérature comme un espace de réflexion et de liberté absolue.

Margaux Morasso

facebook.com/villeneuve.se.livre

Que la fête commence !

Ne manquez pas l'un des festivals les plus attendus de la rentrée littéraire. Du 20 au 22 septembre, toutes les littératures feront vibrer le Grand Besançon, avec plus de 200 auteurs invités et des milliers de visiteurs, qui célébreront ensemble la magie des mots.



Du 20 au 22 septembre, Livres dans la Boucle revient pour une nouvelle édition et confirme son statut d'incontournable de la rentrée littéraire. Au cœur d'une ville amoureuse des livres, qui a vu naître Victor Hugo, ce sont plus de 200 auteurs qui célébreront, le temps d'un week-end à Besançon, la magie des mots. Parmi les romanciers ayant annoncé leur participation, outre le président d'honneur de cette 9^e édition, Bernard Minier, on compte Kamel Daoud, Gaël Faye, Marie Vingtras, DOA, Yann Queffelec ou

Alice Zeniter. Un plateau de haut vol qui offrira des rencontres passionnantes.

Cette année encore, le festival donne une place de choix à la jeunesse et à l'imaginaire avec la présence d'auteurs comme Jacky Schwartzmann, Lily-Belle de Chollet et Sébastien Gendron, mais aussi grâce à des initiatives inédites, comme ce concert dessiné imaginé par l'illustratrice Peggy Nille accompagnée de la musicienne Amejia Saad Wu. Ou cette grande masterclass de l'imaginaire dirigée de main de maître par Erik L'Homme, auteur du *Grand Voyage*. Car, fidèle à sa volonté d'ouvrir les horizons de la littérature, Livres dans la Boucle fait la part belle aux performances artistiques. Une mise en scène théâtrale des *Confidences tunisiennes* de Marie Nimier par la comédienne Naidra Ayadi, une lecture musicale du nouveau livre de Pierre Ducrozet, *Autoportrait sans moi*, par l'auteur et le musicien Jean René, un spectacle hommage à Charles Bukowski avec le romancier Philippe Jaenada, le pianiste Emmanuel Savoye et le peintre Patrick Pleutin : des propositions originales qui promettent des moments littéraires hors du temps. ■

Léonard Desbrières

livresdanslaboucle.fr



3 QUESTIONS À...

BERNARD MINIER

PRÉSIDENT DE LIVRES DANS LA BOUCLE 2024

Comment avez-vous réagi à cette nomination ?

Ce sera un week-end de grandes premières pour moi. D'abord une première à Besançon. Je ne connais la région que grâce à ce que j'ai lu dans *Le Rouge et le Noir* de Stendhal. Mais aussi une première en tant que président de festival ! C'est un privilège. Je reviens de loin, j'ai publié mon premier livre à 50 ans, j'ai eu une première vie de douanier avant ça. Me voir confier la présidence d'un des rendez-vous de la rentrée littéraire, c'est un aboutissement.

Comment concevez-vous ce titre honorifique ?

Dans « festival », il y a « fête ». J'y tiens. Donc je mets la joie et la célébration avant toute chose, avant même de penser à une quelconque responsabilité. Il faut prendre cela avec légèreté. Les temps sont assez pesants comme ça. C'est la fête du verbe, la fête de l'esprit, et c'est surtout la fête des lectrices et des lecteurs.

Que réservez-vous au public et aux auteurs en tant que président d'honneur ?

Faire un beau discours, répondre aux sollicitations et surtout mettre en lumière le travail des autrices et des auteurs. Je vais me prêter au jeu avec plaisir ! Au moment d'écrire mon édito sur le site du festival, j'étais en train de lire Zola, et notamment une attaque adressée aux fâcheux qui considèrent que la littérature est morte. Elle est au contraire infiniment vivante, elle se réinvente, et des festivals comme Livres dans la Boucle en sont la preuve éclairante. ■

Propos recueillis par L.D.

→ Dernier roman paru : *Les Effacées* (XO)

HOMMAGE À FRANÇOISE SAGAN

Livres dans la Boucle a mis les petits plats dans les grands pour célébrer comme il se doit l'année Sagan. Le festival rendra hommage au « charmant petit monstre » à l'occasion des 20 ans de sa mort (le 24 septembre 2004) et des 70 ans de la publication de son premier roman devenu culte, *Bonjour tristesse* (en mars 1954). Au programme, deux soirées littéraires exceptionnelles. D'abord un spectacle mis en scène par Alex Lutz dans lequel la comédienne Caroline Loeb donnera voix à *Je ne renie rien*, un recueil d'interviews de la romancière. Ensuite une



performance mêlant littérature, musique et scène dans laquelle la comédienne et romancière Viktor Lazlo, avec la collaboration de l'Orchestre Victor Hugo, donnera une lecture de textes choisis de l'œuvre de Françoise Sagan. ■

L.D.

Rentrée littéraire 2024



**Le retour du conteur
Érik Orsenna dans un roman
vénitien qui mêle imagination,
musique et virtuosité.**

À Venise, le temps s'est arrêté.
Les éléments sont déchaînés.
Et Vivaldi a ressuscité...



Robert Laffont

© Bernard Matysiak / Opale Photo

L'ACTUALITÉ • SUCCÈS/PALMARÈS



L'AVIS DES LECTEURS

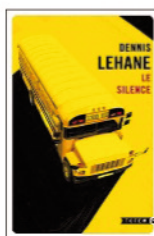
Chaque mois, dans *Lire Magazine*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.



1★ Le Barman du Ritz

Philippe Collin
(Albin Michel)

« Philippe Collin prend à bras-le-corps la vie de Frank Meier pour nous la proposer à sa lumière. Et cette vie, exceptionnelle, devient savoureuse, tant l'historien journaliste aime recréer, en sept parties, l'ambiance de l'entre-deux-guerres jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Le bar élégant du Ritz évolue sous nos yeux, avec ses privilégiés, artistes, banquiers ou autres, qui côtoient les officiers nazis. [...] Frank Meier est juif, émigré de l'Empire austro-hongrois, ayant vécu à New York, où il a appris son métier de barman. [...] Oubliant la classe sociale d'où il vient, [il] est connu et reconnu dans le Tout-Paris, même si c'est, comme aime à le rappeler l'historien, dans un rôle de subalterne! [...] Le lecteur plonge au cœur des bassesses et des compromissions, mais aussi des résistances de l'ombre. Par exemple, Göring était morphinomane, cocaïnomane et vidait des ballons d'eau chaude en journée en prenant des bains pour réduire les effets des drogues. [L'auteur] revient sur le rôle de Coco Chanel, mais aussi suit le parcours de Sacha Guitry, Arletty, assez peu Cocteau, Ernst Jünger, et évidemment tous les dignitaires nazis qui fréquentent l'hôtel de luxe et qui feront l'histoire de Paris sous l'Occupation. [...] À travers le personnage principal choisi par Philippe Collin, le récit est certes romanesque, mais avec une incursion réussie dans l'Histoire! » ■ #Matatoune



4★ Le Silence

Dennis Lehane
(Gallmeister/Totem)

« Nous sommes en 1974, à Boston, [...] où une population principalement d'origine irlandaise affronte le changement du monde autour d'elle, en se cramponnant à ses racines, sa culture, sa "différence" par rapport aux autres "races". Mary Pat, femme forte à tous points de vue, deux fois divorcée, a perdu son fils, emporté par la drogue, et voit maintenant sa fille Jules disparaître, au moment même où les dirigeants de la ville imposent un mélange des populations noires et blanches dans les écoles, à des fins d'intégration des différentes communautés. Or, le jour où Jules ne rentre pas chez elle, un jeune Noir est retrouvé mort à une station de métro du quartier. [...] Sans jamais prêcher, sans jamais simplifier des situations dont les solutions sont tout sauf évidentes, *Le Silence* est un constat glaçant, que le style élégant et épuré de Lehane rend particulièrement passionnant et émouvant. [...] Un véritable cri d'alerte face à la haine qui monte dans nos sociétés, qu'il faut absolument lire et faire lire autour de soi. » ■

#EricDebarnot

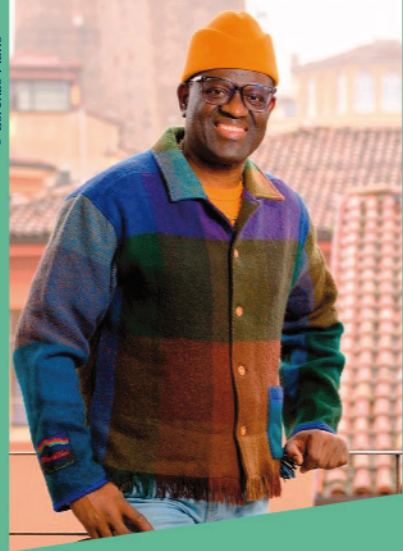
LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc - Association pour le développement de la librairie de création -, du 1^{er} au 9 août 2024, à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

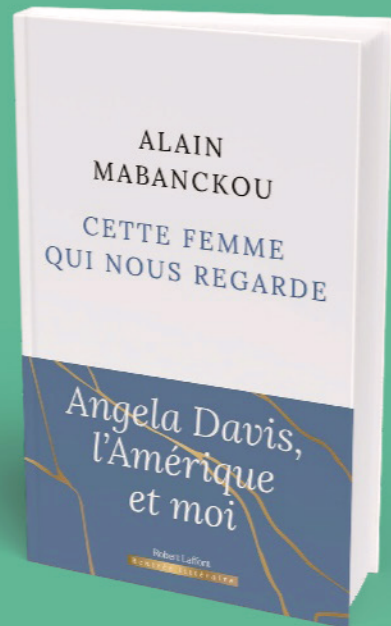
Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1 Philippe Collin	Le Barman du Ritz	Albin Michel	Littérature
2 Thomas Schlessier	Les Yeux de Mona	Albin Michel	Littérature
3 Joël Dicker	Un animal sauvage	Rosie & Wolfe	Polars
4 Jean-Baptiste Andrea	Veiller sur elle	L'Iconoclaste	Littérature
5 Mr Tan, Diane Le Feyer	Mortelle Adèle (t. 2)	Mr Tan and Co	BD
6 Éric Chacour	Ce que je sais de toi	Philippe Rey	Littérature
7 Alain Damaslo	Vallée du silicium	Seuil	Polars
8 Erri De Luca	Les Règles du Mikado	Gallimard	Littérature
9 Manu Larcenet	La Route	Dargaud	BD
10 Camille de Peretti	L'Inconnue du portrait	Calmann-Lévy	Littérature
11 Riad Sattouf	Les Cahiers d'Esther (t. 9)	Allary	BD
12 Tracy Chevalier	La Fileuse de verre	La Table ronde	Littérature
13 Camilla Lackberg	Le Nid du coucou	Actes Sud	Polars
14 Hervé Le Tellier	Le Nom sur le mur	Gallimard	Littérature
15 Laurent Gaudé	Terrasses ou Notre long baiser si longtemps retardé	Actes Sud	Littérature
16 Virginie Grimaldi	Plus grand que le ciel	Flammarion	Littérature
17 Édouard Louis	Monique s'évade	Seuil	Littérature
18 Franck Thilliez	Norferville	Fleuve	Polars
19 Ovidie, Sophie-Marie Larrouy	La Fabrique du prince charmant	Seuil	BD
20 Morgane Moncomble	Seasons (t. 1)	Hugo Roman	Littérature
21 Michael McDowell	Katie	Monsieur Toussaint Louverture	Littérature
22 Phoebe Hadjimarkos Clarke	Aliène	Sous-sol	Littérature
23 Neige Sinno	Triste tigre	P.O.L	Littérature
24 Cédric Sapin-Defour	Son odeur après la pluie	Stock	Littérature
25 Guillaume Musso	Quelqu'un d'autre	Calmann-Lévy	Littérature
26 Vincent Lemire, Christophe Gaultier	Histoire de Jérusalem	Les Arènes	BD
27 David Foenkinos	La Vie heureuse	Gallimard	Littérature
28 Morgane Moncomble	Seasons (t. 4)	Hugo Roman	Littérature
29 Clara Arnaud	Et vous passerez comme des vents fous	Actes Sud	Littérature
30 Paul Auster	Baumgartner	Actes Sud	Littérature
31 Valérie Paturaud	La Cuisinière des Kennedy	Les Escales	Littérature
32 Olivier Adam	Il ne se passe jamais rien ici	Flammarion	Littérature
33 Éric Fottorino	Penser avec <i>Le Seigneur des anneaux</i>	Le 1	Essais
34 Aki Shimazaki	Urushi	Actes Sud	Littérature
35 Éric Fottorino	Penser avec <i>Harry Potter</i>	Le 1	Littérature
36 Hélène Gestern	Cézembre	Grasset	Littérature
37 Jean-Christophe Rufin	D'or et de jungle	Calmann-Lévy	Littérature
38 Gabriel García Márquez	Nous nous verrons en août	Grasset	Littérature
39 Marion Fayolle	Du même bois	Gallimard	Littérature
40 Éric-Emmanuel Schmitt	La Traversée des temps (t. 4)	Albin Michel	Littérature

LES MEILLEURES VENTES DE POCHE

Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1 Freida McFadden	La Femme de ménage	J'ai Lu	Polars
2 Anna Stuart	La Sage-femme d'Auschwitz	J'ai Lu	Littérature
3 Fred Vargas	Sur la dalle	J'ai Lu	Polars
4 Dennis Lehane	Le Silence	Totem	Polars
5 Mélissa Da Costa	Les Femmes du bout du monde	Le Livre de Poche	Littérature
6 Alexandre Dumas	Le Comte de Monte-Cristo (t. 1)	Folio	Littérature
7 Virginie Grimaldi	Une belle vie	Le Livre de Poche	Littérature
8 Pierre Lemaître	Le Silence et la Colère	Le Livre de Poche	Littérature
9 Giuliano da Empoli	Le Mage du Kremlin	Folio	Littérature
10 Toshikazu Kawaguchi	Tant que le café est encore chaud	Le Livre de Poche	Littérature



Rentrée littéraire 2024



Alain Mabanckou rencontre la militante américaine Angela Davis.

Un récit vibrant qui raconte, par cette femme aux combats politiques admirables, les États-Unis d'hier à aujourd'hui.

Robert Laffont



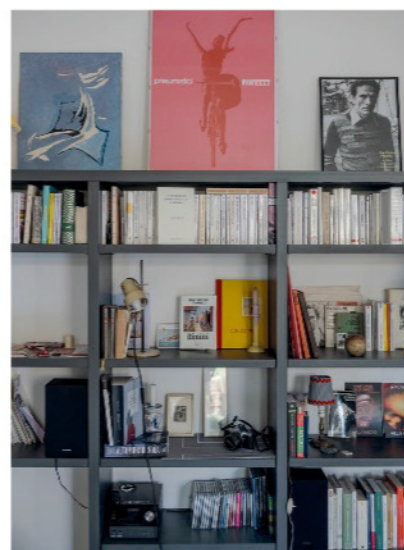
Pierre Adrian

LE GRIMPEUR DES SEPT COLLINES

Écrivain sensible et passionné de vélo, le trentenaire publie *Hotel Roma*, hommage à Cesare Pavese. Nous avons rencontré le plus italien des jeunes auteurs français à la Villa Médicis, au moment où il y achevait son année de résidence.

Rome, début juillet. Arrivant de Paris, on a gagné 15 degrés en deux heures de vol. Le taxi nous fait traverser un décor de carte postale assommé par la canicule, ordinaire ici, malgré l'ombre des pins parasols. À 100 mètres de la Trinité-des-Monts se dresse la Villa Médicis, où Pierre Adrian a été admis pour un an, en septembre dernier, en compagnie de deux autres écrivains, Laure Limongi et Céline Curriel. Il nous accueille à l'entrée de ce « *phalanstère français* ». Nous frappe d'emblée la silhouette affûtée de ce trentenaire qui est un peu le Thibaut Pinot des lettres. Comme le coureur cycliste, vainqueur du Tour de Lombardie en 2018, Adrian est habité par un romantisme purement italien – nous aurons l'occasion d'y revenir.

Avant de parler vélo, on traverse le palais, et notamment l'exposition de fin de résidence des différents pensionnaires qui vivent et travaillent ici. Le bureau d'Adrian a été reconstitué, entouré de grandes photos de Carrare prises par Julie Hascoët – l'écrivain prépare un roman sur « *la face noire de la pierre blanche* ». C'est pour ce projet-là qu'il avait été retenu par la Villa Médicis. Avant de s'y atteler, il avait commencé par finir le livre qu'il publie actuellement, *Hotel Roma*, évocation poétique de Cesare Pavese. Adrian renoue avec *La Piste Pasolini*, récit buissonnier qui l'avait révélé en 2015. Était-ce un rêve pour lui de poser ses valises ici ? « *Pas vraiment, car ça me paraissait inaccessible. Je voyais la Villa Médicis comme un sanctuaire d'artistes... J'ai été assez surpris, quand ma candidature a été acceptée. L'écriture est un travail hypersolitaire, mais ici ce n'est pas du tout monastique. Beaucoup de monde passe, et on est très exposé, il y a énormément d'événements et d'échanges, on est invité à partager ses projets en cours. J'ai ainsi pu faire des lectures musicales de mon livre précédent, Que reviennent ceux qui sont loin, un exercice nouveau pour moi.* » On demande à Adrian s'il connaît de bons livres écrits à la Villa Médicis. Comprenant ce que l'on a en tête (le cliché de pensionnaires snobs et dépressifs qui se tournent les pouces dans une ambiance lénifiante), il sourit : « *De l'extérieur, on s'imaginerait des mecs logés et payés, et on a l'impression qu'ils ne foutent rien... Il y a en effet des gens qui deviennent des artistes fonctionnaires, qui vont de résidence en résidence, et à qui ça semble normal de se plaindre de tout, tout en étant entretenus par l'État. C'est plus compliqué que ça ! Le temps se dilate, à la Villa Médicis*



Ci-contre : sur le bureau de Pierre Adrian à la Villa Médicis, l'édition italienne de *Que reviennent ceux qui sont loin*. Ci-dessus : en majesté au sommet de la bibliothèque, le cyclisme et Pasolini, deux passions de l'écrivain. Ci-dessous : une sélection d'ouvrages consacrés à Cesare Pavese, au cœur d'*Hotel Roma*.

comme à Rome. Il peut se passer des choses qui seront fécondes des années plus tard. Pour ma part, je sais que je me suis beaucoup nourri, et que ça m'a fait progresser. Et, pour répondre, je conseille un excellent livre écrit ici : Vaincre à Rome, de Sylvain Coher, sur Abebe Bikila, l'athlète éthiopien qui avait gagné le marathon des Jeux olympiques de 1960 en courant pieds nus. »

« LA VIE EST GRAVE, IL FAUT GRAVIR ! »

Pierre Adrian s'est installé à Rome en 2021. Il voit donc son séjour à la Villa Médicis comme une « parenthèse » dans sa vie romaine – il y était avant, il y restera après. On traverse ensemble les jardins, jusqu'au mur d'Aurélien, avec, derrière, la via Veneto. Les cigales chantent. Notre photographe fait remarquer que l'on se croirait dans un Club Med. Réponse d'Adrian : « Il manque juste la piscine ! » À l'intérieur de la maisonnette épurée qui a été mise à sa disposition, on remarque une cheminée dont il se sert peu, des carnets, un portrait de son ancienne idole, Pasolini. Comment travaille-t-il ici ? « Le matin, je me lève, je me fais un café et ce que j'appelle mes ablutions littéraires, c'est-à-dire que je lis, souvent de la poésie – en ce moment, Marie Noël, Francis Jammes, Paul-Jean Toulet, Supervielle, Xavier Grall... Puis je me mets à ma table. J'écris peu, maximum deux heures – je n'ai pas une grande concentration. L'après-midi, je sors, je vais acheter les journaux, je fais du vélo... »

Sur les étagères, on note de petits cyclistes, et, sur la cheminée, une belle photo de Fausto Coppi et Gino Bartali (alias Gino le Pieux). Sur ce sujet, Adrian part en roue libre : « J'ai une pratique très solitaire du vélo : c'est un espace d'intimité et de liberté. J'aime aller seul face au vent. Le vélo, c'est la recherche de la fuite, de l'échappée. C'est une métaphore de la vie en société : on est au cœur du peloton, on donne un coup de main, on se fait aider, puis on se barre... Je vois aussi dans le cyclisme un idéal de

hauteur, d'assèchement, d'ascétisme. La vie est grave, il faut gravir ! Je n'aime rien tant que la montagne. Ici, j'escalade le Monte Mario et je vais rouler dans un parc naturel au nord de la ville, le Veio, sorte de vallée de Chevreuse locale, avec plus de dénivelé. En mars dernier, j'ai participé à la version pour amateurs des Strade Bianche, avec l'arrivée magique à Sienne par la montée de Santa Caterina... Pendant les vacances, j'irai grimper des cols dans les Alpes. Mais ce que je préfère, ça reste ●●●





Lauréat du prix Premio Salerno Libro d'Europa en juin, Pierre Adrian a exposé son chèque sur un radiateur...

les cols pyrénéens : l'Aubisque, la Pierre Saint-Martin, la Hourquette d'Ancizan et bien sûr le Tourmalet, extraordinaire... »

Sur le bureau d'Adrian repose *Forcenés* de Philippe Bordas, à ses yeux le meilleur livre jamais publié sur le vélo. Il ne raf-fole pas de la façon dont on écrit de nos jours sur son sport préféré. Il y a quelques années, lui-même avait refait pour *L'Équipe* « l'étape assassine » du Tour de France 1910 entre Bagnères-de-Luchon et Bayonne, surnommée ainsi par Octave Lapize. Et il a tenu un moment dans *Vélo Magazine* la chronique « On a roulé avec... », qui lui a permis de rencontrer Romain Bardet, Dan Martin et d'autres. En 2020, il devait aller à Monaco voir Tadej Pogacar, qui n'était pas encore le champion qu'il est devenu. Hélas, il y avait eu un hic : « *Je suis en vacances en Bretagne, je fais la fête et... je me casse la jambe. Trois jours avant mon reportage ! Je n'ai pas pu faire mon article sur Pogacar – dans la foulée, il a gagné son premier Tour de France. Mais je ne suis pas fan de Pogacar, il est trop dans la communication. Jonas Vingegaard, c'est pire : je le hais. Il est horrible à voir rouler, c'est un algorithme, un avatar, un Macron du vélo !* »

LA POSSIBILITÉ D'UN DIEU

Puisqu'il n'y a pas que le vélo dans la vie, Adrian nous montre ses écharpes de l'AS Roma, son club de foot de cœur – s'étant abonné, il va voir tous les matchs au Stade olympique de Rome. Connaissant

« L'Italie, c'est ma part latine. J'ai grandi en lisant Camus »

le livre que son père, l'écrivain pèlerin Luc Adrian, a consacré à saint François d'Assise, on demande à Pierre quel est son rapport à la foi : « *Je vis avec la possibilité d'un dieu, mais je ne pratique pas, ou peu. Je suis un "chrétien de la Semaine sainte" : il y a des moments dans l'année où je me sens particulièrement croyant. De par mon éducation, c'est ancré en moi. Je suis ému dès que j'entre dans une petite église de campagne dans son plus simple appareil. D'ailleurs, je ne vivrais pas en Italie si je n'avais pas ce sentiment-là. Mais l'Église comme institution me fait peur, surtout ici, où elle est très politique. En vieillissant, je m'aperçois que tout ce que je fais a quelque chose de sacré. Le sport a un côté liturgique, on va au match comme à la messe, c'est un rituel. Pareil avec l'écriture. Rien n'est laissé au hasard : tout dans ma vie prend un côté religieux, même si ça flirte avec le paganisme...* »

On se souvient que, dans *Que reviennent ceux qui sont loin*, il peignait merveilleusement la Bretagne. Qu'est-ce qui attire

tant Adrian en Italie, pays d'élection déjà évoqué dans *La Piste Pasolini* et *Les Bons Garçons* ? « *Je n'ai aucune origine italienne. J'ai grandi à Saint-Cloud, en banlieue parisienne, donc en périphérie de quelque part, sans trop d'identité, de parents qui venaient d'endroits différents. J'ai toujours eu du mal à définir mon origine. Paradoxalement, j'ai toujours été à la recherche d'un coin à moi. Je l'ai trouvé dans le Finistère, à l'Aber-Wrac'h, le seul endroit où je vais depuis que je suis tout petit. C'est mon paradis perdu, le lieu de l'été, de l'enfance et de la joie. Quant à l'Italie, c'est ma part latine. J'ai grandi en lisant Camus. J'aime cette vie chaleureuse, où rien n'est un problème, où l'on reporte tout au lendemain, où l'on ne travaille pas beaucoup. Je retrouve dans ce pays beaucoup de mes états d'âme. À Rome, le temps ne compte pas, on ne se prend pas pour quelqu'un d'autre ; vivant au milieu des ruines, on connaît le poids du passé. Je suis assez fataliste et, à Rome, rien n'est grave. À Paris, tout le monde veut réussir à tout prix ; à Rome, non. Ça déprime d'ailleurs les pensionnaires les plus vaniteux de la Villa !* »

Adrian l'écrit dans *Hotel Roma* : il a « *besoin de réveiller de vieux fossiles* ». Après avoir écrit sur Pasolini, il s'attaque avec érudition et finesse à Pavese, l'écrivain neurasthénique suicidé en 1950, à 41 ans. Faut-il y chercher une cohérence ? « *Ils sont très différents. L'un est un écrivain engagé, un poète civil, comme disait Moravia ; l'autre est totalement désengagé, en retrait. L'un fut l'écrivain de mes 20 ans, l'autre est celui de l'acceptation du monde, de mes 30 ans.* » À ce rythme, on se demande quel sera l'écrivain de ses 40 ans ! Adrian ne tire pas de plans sur la comète. Il s'essaye en cette rentrée à un nouvel exercice (une chronique hebdomadaire dans *La Croix*), a d'autres envies. Des Pyrénées à son œuvre littéraire en construction, en passant par Rome, il lui reste bien plus de sept collines à grimper. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

Photos : Jochem Schoneveld pour Lire Magazine



★★★★★
HOTEL ROMA
PIERRE ADRIAN
192 P., GALLIMARD, 19,50 €

GÉRARD OBERLÉ



Les amours frénétiques

En 1831, quand paraissaient *Notre-Dame de Paris*, *Le Rouge et le Noir* et d'autres pépites du filon romantique, Hippolyte Souverain, un éditeur en herbe, publiait, sans nom d'auteur, *La Prima Donna et le Garçon boucher*, un roman qui ne fit guère de bruit. Complètement oubliée aujourd'hui, voilà pourtant une curiosité littéraire qui mériterait exhumation comme un des premiers échantillons du courant « frénétique » qui va prospérer sous le règne du « roi bourgeois », avec Petrus Borel, Xavier Forneret, Lassailly, Aloysius Bertrand... *La Revue de Paris* voyait « dans cette façon de titre apprêté en contraste toute une école littéraire. L'Âne mort et la Femme guillotinée, Louisa ou les Douleurs d'une fille de joie. Ce sont [...] de la terreur croisée de peintures voluptueuses, du drame pris, laissé, repris, suspendu et aboutissant enfin à une sanglante catastrophe ».

La Prima Donna et le Garçon boucher met en scène Florine Saint-Pol, une diva de 16 printemps qui se produit à Marseille dans *Le Freischütz*. Dans le public, un jeune homme paraissant appartenir « à cette classe du peuple destinée à des travaux manuels » la dévore des yeux. Florine est soumise à l'autorité de sa mère, une cantatrice périmée qui « joint à l'avarice d'une duègne la perversité d'une matrone ». Moyennant rente, la maquerelle fourgue sa fille à Adolphe Durville, un soupirant cousu d'or. « Quel écueil pour la vertu que la misère ! » Adolphe est tué en duel par un mélomane qui avait sifflé la soprane. Florine s'en veut d'avoir été la cause du duel. Elle apaise son tourment avec *L'imitation de Jésus* de sa communion. Un remède efficace, peut-être un apaisement placebo, car Florine n'aimait pas son adorateur. Depuis toujours son cœur est à Léon, un garçon qu'elle avait connu à Bordeaux avant de devenir comédienne. Et voilà que Léon arrive à propos. Mais la Florine de Marseille n'est plus la jeune fille de Bordeaux. La honte, l'infamie de la comédienne vendue par sa mère ne lui permettent plus d'aimer Léon. Les retrouvailles donnent lieu à une scène théâtrale poussée au paroxysme. Léon est le secrétaire

d'un baron allemand. Florine épouse le baron. « *Si tout eût fini là ! Si le destin eût pu l'oublier, tranquille, ignorée !* » Mais non ! Le théâtre la conduit en Italie, deux ans d'ennui, Durville, le sang versé, Léon retrouvé et perdu, le divorce enfin. À Florence, elle cherche Léon, en vain et se suicide en se jetant dans l'Arno. Elle est sauvée par un abbé qui l'avait suivie.

Que ne ferait une femme pour celui qui l'a tirée à demi-morte de la Seine ou de l'Arno ? On oublie Léon et on se jette au cou du céladon tonsuré. L'abbé Bambini est heureux, Florine itou, du moins jusqu'au moment où elle découvre, maquillé en missel,

le journal où Bambini relate ses débauches. Désespérée, elle le quitte. Sa mère déboule à Florence, vieille, pauvre, agonisante. Elle meurt en accusant sa fille d'ingratitude. Prise de culpabilité, Florine délire dans un hôpital. Elle quitte Florence pour Livourne, Turin, Nice puis Paris, où elle retrouve enfin son Léon, et, avec lui, l'assurance d'un bonheur sans nuages. Le mystérieux admirateur de Marseille a assisté, sous divers déguisements, à toutes les péripéties de son parcours, sans qu'elle le remarque. Lorsqu'il la rattrape à

Paris, il se dévoile enfin et exige au moins une nuit, une heure... d'amour. Florine le repousse, il la poignarde et se poignarde. « *Et les deux ruisseaux de sang se mêlèrent, et Léon en rentrant les trouva morts tous les deux.* » La postface indique que l'assassin était garçon boucher à Marseille.

Alexandre Dumas se serait inspiré de cette histoire pour son drame *Antony*, dont la dernière réplique est demeurée célèbre. « *Elle me résistait, je l'ai assassinée !* » Pouchkine a lu le roman. Dans une lettre à la princesse Khitrovo, il écrit : « *Merci beaucoup pour Le Garçon boucher. Il a un vrai talent !* » On ne sait presque rien de l'auteur, un certain de Edmond Burat de Gurgy, né dans le Piémont en 1809, mort de tuberculose à Paris en 1840. Sous la monarchie de Juillet, il était surtout connu pour ses vaudevilles, souvent écrits avec des collaborateurs. Son buste, sculpté par Jean-Pierre Dantan, se trouve au musée Carnavalet. ■

**FLORINE
LE REPOUSSE, IL
LA POIGNARDE
ET SE POIGNARDE**

Pierre de Ronsard

Le premier poète moderne

Chacun se souvient de sa plus célèbre ode qui nous parle de rose qui fane et de jeunesse à cueillir. Mais Pierre de Ronsard a été bien davantage que l'auteur de *memento mori* intéressés à l'attention des jeunes filles ! « Poètes des princes » (il officia comme aumônier auprès du roi Charles IX), et reconnu par ses pairs comme « prince des poètes », il fut aussi un ardent promoteur de ces formes modernes qu'étaient le sonnet et l'alexandrin, et surtout le chef de file de la Pléiade, ce groupe de lettrés qui cherchait à imposer le règne du français littéraire, en lieu et place du latin, par l'imitation des antiques. Cinq siècles de littérature découlent de leur combat... Plonger dans la vie et l'œuvre de Ronsard, c'est rencontrer tous les paradoxes de la Renaissance, où l'on pouvait porter la tonsure, comme Ronsard, et écrire des *Folastries* très

peu chastes (elles finirent brûlées sur ordre du Parlement). Où l'on pouvait également faire fortune par la religion (Ronsard devint riche en se voyant confier, entre autres, le prieuré Saint-Cosme, où il mourut). Mais c'est rencontrer aussi un homme hors du commun, qui définit le poète comme voyant trois siècles avant Baudelaire. Qui ne fut pas seulement auteur, mais diplomate. Et qui se confie beaucoup au détour de ses vers. Le lecteur découvrant Ronsard saura très vite son goût des femmes, les maux de sa vieillesse, mais aussi son attachement à la nature, qui, lorsqu'il vitupère les bûcherons de la forêt de Gastines, nous le fait apparaître comme un écologiste avant l'heure. C'est pourtant des auteurs latins que lui vient sa vision du monde. Mais les membres de la Pléiade savaient lire les Anciens assez attentivement pour en tirer du nouveau. ■

Alexis Brocas

SOMMAIRE

- 44 Cour, guerres et gloire** La vie inspirée du roi des sonnets
- 46 Avec Dorat, Baïf, Du Bellay...** Aux sources de la Pléiade
- 47 Une « plume de fer »** Face à la Réforme
- 48 De l'art en *Abrégé*** L'antiquité du style, la modernité de la langue
- 49 Allons voir chez Ronsard**
- 50 Étude de poème** L'éloge d'un pionnier de l'écologie
- 52 Vu d'aujourd'hui** « Ronsard est inégalé »

MONS^{RS} DE RONSARD.



Cour, guerres et gloire

LA VIE INSPIRÉE

DU ROI DES SONNETS

On connaît ses vers, beaucoup moins bien son parcours. Pierre de Ronsard fut page, diplomate, ecclésiaste, membre éminent de la Pléiade et poète officiel des rois. Grande figure de la Renaissance, il prit part aux guerres de Religion et contribua à faire de la poésie un art majeur.

« *Je suis troublé de fureur, / Le corps me frémit d'horreur, / [...] / Une Deité m'emmène : / Fuyez peuple, qu'on me laisse ! / Voicy venir la Déesse / Fuyez, peuple ; je la vois !* » Pour Pierre de Ronsard, le poète est un voyant, un prophète, le *vates* des Anciens. Possédé par la fureur poétique, il parle une langue divine. Il est l'inspiré des Muses, filles de Zeus et de Mnémosyne, créant un lien entre les dieux et les hommes. Le poète est un prêtre. Il conseille les princes, il guide les hommes. Il faudra attendre Victor Hugo pour retrouver une conception aussi haute de la poésie. À cette différence près – et elle est capitale – que les poètes romantiques nous parlent d'eux sur le ton de la confession, alors que les poètes de la Renaissance parlent à travers le double écran de la mythologie et de la rhétorique.

À MOITIÉ SOURD, MAIS PLEIN D'AMBITION

Pierre de Ronsard est né le 2 septembre 1524, au manoir de la Possonnière, maison forte qui venait d'être reconstruite dans le style de la Renaissance italienne. Situé en Vendômois, près de Couture-sur-Loir, il peut toujours se visiter. Il garde son ancienne tour octogonale et ses sentences inscrites sur les façades. Sont visibles aussi les vestiges d'une demeure plus ancienne, en partie creusée sous la colline, évoqués par le poète : « *Je n'avais pas douze ans, qu'au profond des vallées / Dans les hautes forêts des hommes reculées, / Dans les antres secrets de frayeur tout-couverts, / Sans avoir soin de rien je composais des vers*². »

Le père de Ronsard, Loys, avait participé à toutes les guerres d'Italie. En 1507, il s'était battu aux côtés de Bayard à Gênes ; en 1515, à Marignan, il avait contribué à la capture



À gauche : portrait de Ronsard par Benjamin Foulon (v. 1580-1585). À droite : Pierre de Ronsard (debout) lors d'une réunion du cercle littéraire La Pléiade, dont il fut le chef incontesté.

de Ludovic Sforza. Aussi a-t-il mis son dernier fils, tout jeune encore, comme page au service des dauphins et des princesses royales, l'envoyant jusqu'en Écosse avec Madeleine de France. Mais, à 18 ans, Pierre de Ronsard est frappé de surdité partielle ; il ne peut plus aspirer à une carrière militaire ou diplomatique. En mars 1543, il accepte la petite tonsure, ce qui lui permet d'accéder à des bénéfices ecclésiastiques... et lui laisse toute liberté de s'adonner aux lettres.

En 1544, son père meurt. Selon la coutume, l'aîné des frères se voit réserver deux tiers des biens et devient seigneur du lieu, les puînés se partageant le dernier tiers. Mais Pierre est accueilli par Lazare de Baïf, ancien ambassadeur de François I^{er} à Venise et traducteur de Plutarque et de Sophocle, dans sa maison des Fossés-Saint-Victor (aujourd'hui rue du Cardinal-Lemoine, à

Paris). Il devient le mentor de son fils naturel, Jean-Antoine de Baïf (1532-1589). Tous deux suivent les cours du grand helléniste Jean Dorat (1508-1588), au collège de Coqueret, que fréquentent également Joachim Du Bellay et Rémy Belleau. Se forme ainsi un groupe de jeunes poètes, la Brigade, qui deviendra bientôt la Pléiade, en référence à un groupe de sept poètes d'Alexandrie du III^e siècle av. J.-C. Leur ambition : faire du français une grande langue de poésie, à l'égal du latin, qui dominait encore partout. Et à l'égal de l'italien, qui avait commencé son émancipation quelques générations plus tôt, avec Dante, Pétrarque et Boccace.

En 1549, Du Bellay donne aux membres de la Pléiade sa charte *Défense et illustration de la langue française*. L'année suivante, Ronsard la met en œuvre dans *Les Quatre Premiers Livres des Odes*. À l'exemple de



Ci-contre : le prieuré Saint-Cosme, demeure de Ronsard en Indre-et-Loire, que l'on peut visiter.
Ci-dessous : édition « augmentée » des *Amours* parues en 1553.

En bas : *Hyante et Climène à leur toilette*, illustration de *La Franciade*, inspiré par l'*Énéide*.

Pindare, qui chantait les vainqueurs des Jeux olympiques, il se livre à des éloges dithyrambiques de la France, du roi et des grands, de la poésie et des poètes... et de lui-même. « Heureux l'honneur que j'embrasse, / Heureux qui peut se vanter / De voir la Thébaine grâce / Qui sa vertu veut chanter³. »

DU CHANT D'AMOUR AU CHAMP DE BATAILLE

Si les érudits admirent le « Pindare français », les poètes de la cour, malmenés dans la préface, lui reprochent de ne savoir ciseler un sonnet. Relevant le gant, Ronsard écrit *Les Amours de Cassandre* (1552), inspiré de Pétrarque, puis une *Continuation des Amours* (1555) et une *Nouvelle Continuation des Amours* (1556), mêlant aux sonnets des chansons et des chansonnettes.

Chef incontesté de la Pléiade, sacré « prince des poètes », Ronsard voit ses recueils constamment réédités. En 1560, il les réunit en une édition collective de quatre volumes in-quarto : *Les Amours*, *Les Odes*, *Les Poèmes*, *Les Hymnes*. C'est la gloire, mais aussi la fortune : dès 1553, Henri II, son ami d'enfance, lui avait attribué le bénéfice de quelques cures, et en 1558, à la mort du poète officiel, Mellin de Saint-Gelais, il fait de lui son successeur comme conseiller et aumônier ordinaire du roi.

Ronsard est ainsi amené à prendre parti dans les luttes religieuses qui ravagent la France. Bien que tenté un moment par les idées de la Réforme et comptant des amis dans les deux camps, il reste fidèle à la religion catholique. Il assiste, désolé d'abord, puis indigné, aux horreurs de la guerre civile. Aux appels à la réconciliation, dans le *Discours des misères de ce temps* (1562), suc-

cèdent les invectives (*Continuation du discours des misères de ce temps*, 1562), voire les anathèmes (*Remontrance au peuple de France*, 1563) : « Périssent mille fois cette tourbe mutine / Qui folle court après la nouvelle doctrine, / Et par opinion se laisse sottement / Sous ombre de piété gagner l'entendement⁴. »

Et, quand les catholiques l'emportent à Jarnac et à Moncontour, en 1569, il célèbre leur victoire dans des hymnes d'une sauvagerie déconcertante (« L'Hydre défait », « Prière à Dieu pour la victoire »). Accusé par les calvinistes d'être un courtisan épris de plaisirs, un incroyant, voire un athée, il proteste : la « Réponse de P. de Ronsard aux injures et calomnies de je ne sais quels prédicants et ministres de Genève » évoque les journées d'un chapelain studieux, aimant la nature, conciliant les plaisirs de la vie avec la foi. Foncièrement pacifique, il se range finalement du côté de Michel de L'Hospital,



condamnant les excès des ligueurs comme ceux des protestants.

Le premier des genres antiques que la Pléiade avait voulu ressusciter était l'épopée. Dès 1550, Ronsard fait part à Henri II de son ambition de reprendre l'*Énéide*. Ce sera *La Franciade*, racontant comment Francus, fils d'Hector, échappe à la mort lors de la prise de Troie, échoue, après un long périple en mer, en Provence, où le roi du pays, Dicée, lui donne une de ses filles, avec qui il fonde la dynastie des rois francs.

Au bout de vingt ans, Ronsard n'en est qu'à Charles Martel et à la bataille de Poitiers. La publication des *Quatre Premiers Livres de la Franciade*, en 1572, est un échec. Le projet restera à l'état de fragment, comme tous les projets d'épopées françaises.

Après la mort de Charles IX, en 1574, Ronsard se voit supplanté auprès d'Henri III par le jeune Desportes, de vingt ans son cadet. Le « prince des poètes », riche et malade, se retire dans ses prieurés. Travaillant sans relâche, il publie une cinquième et une sixième édition de ses *Œuvres*, auxquelles il ajoute les mélancoliques *Sonnets sur la mort de Marie* et les poignants *Sonnets pour Hélène*, que lui a commandés Catherine de Médicis pour qu'il console sa fille d'honneur, Hélène de Fonsèque, de la perte de son amant à la guerre. Expression touchante d'un amour platonique non partagé. Le 28 décembre 1585, le poète s'éteint dans son prieuré Saint-Cosme. Relégués dans l'oubli par Malherbe et Boileau pour deux siècles, ses textes seront redécouverts par les romantiques, qui saluent en Ronsard un frère. ■

Robert Kopp

1. Pierre de Ronsard, « À la Reine sa femme », troisième pièce du *Premier Livre des Odes*, adressée à Catherine de Médicis, dans *Œuvres complètes*, tome I, Bibliothèque de la Pléiade, 1993.

2. « Discours à P. L'Escot, seigneur de Clancy », *Le Second Livre des Poèmes*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., t. II.

3. « À Lui-Même », c'est-à-dire à Henri II, *Le Premier Livre des Odes*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., t. I.

4. « Remontrance au peuple de France », *Discours des misères de ce temps*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., t. II.

Avec Dorat, Baïf, Du Bellay... AUX SOURCES DE LA PLÉIADE

L'avant-garde révolutionnaire de ce qui deviendra l'un des cercles les plus importants de la littérature française est apparue à Paris, en 1556. Genèse.



Tout commence en 1549, à Paris, quand une bande d'étudiants du collège de Coqueret, situé sur la montagne Sainte-Geneviève à Paris, se constitue en « Brigade ».

Leur point commun ? Ils ont suivi les leçons du principal de l'établissement, le célèbre humaniste Jean Dorat (1508-1588). Né à Limoges de parents pauvres et doté d'une mémoire prodigieuse, cet helléniste fut d'abord le précepteur de Jean-Antoine de Baïf (1532-1589) et de Pierre de Ronsard, avant de devenir leur enseignant au collège de Coqueret, où il est nommé en 1547. Deux ans plus tard, Joachim Du Bellay (1522-1560) les rejoint. Le trio de Coqueret est né.

À ses fervents disciples Jean Dorat enseigne le latin à partir du grec, dans la tradition des humanistes du siècle précédent. Ce faisant, il leur donne la révélation de la poésie, et de quelque chose qui lui échappe. Témoin des doctes débats de la joyeuse troupe, il assiste à la rédaction de *La Défense et illustration de la langue française* (1549), de Du Bellay, texte de théorie littéraire souvent considéré comme le manifeste de ceux qui ne sont pas encore

les poètes de la Pléiade. Ce texte est écrit dix ans après l'ordonnance de Villers-Cotterêts, imposant le français comme langue du droit et de l'administration française.

ÉMANCIPER LE FRANÇAIS DU GREC ET DU LATIN

S'inspirant de l'Italie, où le dramaturge Sperone Speroni (1500-1588) confronte la langue toscane au grec et au latin, Du Bellay souhaite faire de la langue française, tenue pour barbare et vulgaire, une langue belle et digne. Rappelons que l'essentiel de la poésie, de la littérature et du savoir au XVI^e siècle s'écrit en latin. Une langue maîtrisée par l'élite, tandis que le peuple parle en langues et dialectes locaux.

Le travail du trio de Coqueret sera d'émanciper le français du latin et du grec, de le rendre plus illustre que ces langues érudites que

Ronsard, Du Bellay et Baïf connaissent parfaitement. Pour cela, il faudra enrichir, voire inventer, la langue française, et créer pour elle de nouveaux genres.

Bientôt, ils sont rejoints par quatre nouveaux membres : deux étudiants du collège de Boncourt, voisin de Coqueret, Étienne Jodelle (1532-1573) et Jean Bastier de La Péruse (1529-1554), ainsi que deux poètes lyonnais, Guillaume Des Autels (1529-1581) et Pontus de Tyard (1521-1605). Ronsard est aux commandes, et cherche à constituer la compagnie idéale pour mener à bien cette évolution. En 1554, à la mort de La Péruse, Rémy Belleau (1528-1577) prend sa place. Viendront ensuite Jacques Peletier du Mans (1517-1582), traducteur de l'*Art poétique* d'Horace en vers français, et Dorat, par fidélité au maître.

En 1556, Ronsard, prétendument hanté par le chiffre 7, baptise la Brigade la Pléiade, plaçant ainsi son groupe sous le double signe de la noblesse et de l'immortalité. En effet, ce nom évoque autant sept poètes d'Alexandrie au III^e siècle av. J.-C. que les filles d'Atlas transformées en sept étoiles de la constellation du Taureau. Si les spécialistes s'accordent sur le fait que Ronsard en était le chef de file, la plupart refusent de décrire la Pléiade comme une école suivant un programme commun autour de l'auteur des *Odes*. Reste que ces électrons libres,

unis par leur mépris pour les genres médiévaux, façonnés par la lecture des Anciens et désireux de créer une poésie moderne en langue française, ont définitivement transformé l'art poétique français. ■ Gladys Marivat



En haut : les poètes Du Bellay, Jean-Antoine de Baïf, Jean Dorat, Rémy Belleau, Ronsard et Étienne Jodelle.
Ci-contre : Jean Dorat, le « père spirituel » de la Pléiade.

Une « plume de fer » FACE À LA RÉFORME

Poète de cour, humaniste mais opposé au protestantisme, Ronsard engagea sa plume dans les débats politiques et religieux de son époque, sous la forme de *Discours* composant un versant méconnu de son œuvre poétique.



Massacre des protestants de Wassy par les troupes de François de Lorraine, duc de Guise, en 1562.

« **P**renant le papier et l'encre de colère, / De ce temps malheureux j'écrivis la misère. » Du « prince des poètes » la postérité a souvent loué la poésie lyrique, les *Odes*, les *Amours* et les *Sonnets*, oubliant parfois son statut de « poète des princes », auteur des *Discours des misères de ce temps* (1562), d'une *Remontrance au peuple de France* (1563) et d'une *Réponse aux injures et calomnies* (1563). Poète et aumônier du roi Charles IX dès l'accession au trône de ce dernier, en 1560, Ronsard confère à ses écrits une dimension politique et entreprend d'en redéfinir la nature et le rôle. Ses *Discours* témoignent d'une poésie engagée, d'une « plume de fer sur un papier d'acier »

qui s'illustre notamment lorsque la première guerre de religion éclate en 1562.

De 1562 à 1598, huit guerres de Religion ensanglantent la France, commencées le 1^{er} mars 1562 avec le massacre des protestants de Wassy par les troupes du duc de Guise. Rédigé en mai de la même année, le *Discours des misères de ce temps* exhorte Catherine de Médicis (qui assure la régence jusqu'à la majorité de Charles IX) à maintenir une unité nationale et religieuse face au péril que représente « le discord », nom donné à la foi protestante en laquelle Ronsard voit une « fantaisie » propre à diviser la France. « De là vient le discord sous lequel nous vivons / De là vient que le fils fait la guerre à son père /

La femme à son mari, et le frère à son frère. » Mettant sa plume au service de la cause catholique, Ronsard accuse le protestantisme d'être à l'origine des malheurs de son temps : « *Il veut tantôt la paix, tantôt ne la veut pas / Il songe, il fantastique, il n'a point de compas. »*

TEL UN CHEVALIER AU FRONT

Si Ronsard ne plaide pas en faveur d'une répression, il incite Catherine de Médicis, jugée complaisante envers les huguenots, à prendre plus explicitement parti pour la foi catholique afin que le pays ne sombre pas dans le chaos. Ce n'est pas aux Français, jugés « *aveugles en pleine nue* », les yeux fermés « *d'un sommeil paresseux* », que Ronsard s'adresse, mais à la reine, garante d'un ordre ancien que la Réforme viendrait dissoudre. Prompt à adhérer à l'opinion, qu'il confond avec « *la voisine raison* », le peuple n'est pas en mesure, pour Ronsard, de distinguer le vrai du vraisemblable. En résulte une confusion des valeurs favorisant un glissement de la raison vers la folie, dont la violence des massacres est l'illustration contemporaine. Fin observateur et grand lecteur de poésie latine, où elle est omniprésente, Ronsard loue l'harmonie de la nature et ses lois immuables, qu'il rêve de voir appliquées à la société des hommes. Sa permanence rassure face aux aléas de l'Histoire et au chaos induit par la Réforme. Au lieu de « *ménager et garder la maison* », les femmes en viennent, pour Ronsard, à interpréter les Écritures, et le peuple « *laisse son étai, sa boutique, sa charrue* » pour assister aux sermons, rompant ainsi l'immuable labeur nécessaire pour garantir paix et prospérité. Polémiques et comprenant de violentes diatribes, les *Discours* et *Réponses* s'assimilent à une attaque à main armée exposant le poète tel un chevalier au front. La riposte prend la forme de libelles et de pamphlets présentant Ronsard comme un débauché âpre au gain pour les plus vils, et reflétant des enjeux tant politiques que poétiques, religieux et sociétaux, pour ceux volant un peu plus haut. Pourtant, Ronsard ne fera pas partie de ceux qui approuveront le massacre de la Saint-Barthélemy en 1572. Au crépuscule de ses jours (il meurt en 1585, l'année de la signature du traité de Nemours interdisant le culte protestant), le poète ralliera même les « politiques », partisans d'un dialogue avec les huguenots, pour que cessent des persécutions dont il ne verra pas, hélas, la fin de son vivant. ■

Laëtitia Favro

De l'art en Abrégé

L'ANTIQUITÉ DU STYLE, LA MODERNITÉ DE LA LANGUE

Après Horace et Du Bellay, Ronsard a exposé les fondements de son art poétique : rejet des formes médiévales, goût des odes et du sonnet, imprégnation de l'Antiquité et volonté d'atteindre la beauté en français moderne d'alors.

L'année 1565, lorsque paraît son *Abrégé de l'art poétique français*, Ronsard est un poète glorieux, révérend par ses pairs et même adoubé par la cour : en novembre, il reçoit en effet la visite de Charles IX et de Catherine de Médicis au prieuré Saint-Cosme, près de Tours, où il vient de s'installer. C'est alors, entre savants et littérateurs, une période d'intenses discussions, de polémiques, de joutes passionnées au sujet de la langue française, des formes poétiques, des figures de style, des mots permis ou interdits. Certes, l'ordonnance de Villers-Cotterêts, signée par François I^{er} en 1539, avait imposé le français comme langue officielle du pays. Mais, justement, qu'était-ce alors que le français ?

Si la recherche d'une normalisation grammaticale en accord avec les mœurs, les conceptions scientifiques et politiques du temps se poursuivait, elle n'était pas encore achevée, loin de là. Chacun y allait de son art poétique. Ceux-ci faisaient l'objet d'une mode qui peut nous sembler surannée, voire incompréhensible aujourd'hui, mais dont l'enjeu s'avéra crucial. Ainsi ne peut-on véritablement comprendre l'*Abrégé*

de Ronsard qu'en le situant à la place qu'il occupait parmi les exercices du même genre.

Nul n'ignore l'importance de la redécouverte de l'Antiquité à la Renaissance. Pour le sujet qui nous occupe, l'*Ars poetica* d'Horace, rédigé vers 19 av. J.-C., aussi connu sous le titre de *L'Épître aux Pisons*, constituait un modèle incontournable au temps de Ronsard. Il s'agit en fait d'une lettre adressée à deux frères qui désiraient s'essayer

à la tragédie. Ce caractère épistolaire offrait une grande liberté de rédaction. En écrivant ce texte, Horace avait en tête la *Poétique* d'Aristote. S'il ne niait pas l'inspiration sacrée octroyée par les Muses, il pensait que le poète devait aussi connaître les règles de son métier et leur obéir.

LA SUPÉRIORITÉ DU SONNET ET DE L'ODE

Idolâtrant Sophocle, il plaidait pour la mesure, la vraisemblance, ce qui n'altérerait pas, selon lui, la liberté du créateur. La poésie doit respecter et refléter avec mesure l'organisation du monde réel.

En 1545, Jacques Peletier du Mans, homme très docte, à la fois médecin, mathématicien, juriconsulte, qui fit en outre imprimer les premiers essais lyriques de Ronsard, donna une traduction déterminante de l'*Ars poetica* d'Horace.

Sa préface est d'ailleurs une défense de la langue française qui inspira celle de Du Bellay. Plutôt que d'une traduction dans le sens habituel du terme, Peletier annexa le texte d'Horace à l'usage du français. Il remplaça les frères Pisons par des jeunes gens du milieu du xvi^e siècle. Plaute et Virgile disparurent au profit d'auteurs plus actuels, comme de Jean de Meung, Marot, Mellin de Saint-Gelais. Braconnant dans le domaine jusqu'alors réservé de latinisants obscurs, jaloux et pédants, Peletier invitait Horace à régénérer la langue française. En 1548

paraissait *L'Art poétique français* de Thomas Sébillet. Celui-ci défendait les principes qui avaient fait le



Ci-contre : couverture de l'*Abrégé de l'art poétique français*, édition de 1565.
À droite : Joachim Du Bellay, auteur de *La Défense et illustration de la langue française* en 1549.



Jean Vauquelin
de La Fresnaye.

succès de Ronsard et de ses amis de la Pléiade. Il préconisait la lecture et l'imitation des Anciens, prônait la supériorité du sonnet et de l'ode sur les petites pièces à la mode chez les poètes des siècles antérieurs, adeptes d'une virtuosité jugée gratuite. Il plaïdait enfin pour l'alternance des rimes masculines et féminines et précisait la règle de la césure. Bien qu'il provoquât malgré tout l'indignation des poètes de la Pléiade, qui lui reprochaient son attachement à Marot, Sébillet ouvrait avec Horace et Peletier la voie à la célèbre *Défense et illustration de la langue française* de Du Bellay.

ACCUEILLIR LES MOTS DES OUVRIERS

En 1549, peu après le livre de Sébillet, parut en effet ce texte décisif, véritable bréviaire des poètes groupés autour de Ronsard. Comme l'œuvre d'Horace, il s'agit d'une épître. Du Bellay voulait faire de la langue française une langue comparable au grec et au latin. À cet égard, il prenait modèle sur Pétrarque et Sperone Speroni, qui rédigeaient leurs œuvres en italien moderne au détriment des langues anciennes. Comme Horace, Du Bellay indiquait les formes poétiques à privilégier ou à proscrire, les préférences en matière de syntaxe et même de sonorités. Rejetant les formes médiévales, ballade, rondeau, virelai, il engageait le poète à communiquer ses émotions dans des pièces richement ornées, érudites et musicales. Il déclarait nobles la tragédie, l'ode et l'épopée; il acceptait l'épigramme, l'épigramme et l'épigramme. Il préconisait enfin d'agréger au français des mots nouveaux, parfois issus du terroir, et d'en créer d'autres à partir de racines grecques, latines, françaises...

L'*Abrégé* de Ronsard parut une quinzaine d'années après le manifeste de Du Bellay. Ce petit livre, qui ne lui aurait coûté, dit-on, que le temps de l'écrire, est pourtant digne d'un grand intérêt. Tout d'abord, contrairement à ses prédécesseurs, Ronsard n'est pas un théoricien, mais un poète surdoué. Cette qualité lui confère une autorité incontestable. Avec clarté et simplicité, il énonce des règles qui ont quitté avec lui le domaine de la spéculation ou de la plaidoirie pour faire leurs preuves. Emboitant le pas à Du Bellay, il conseille d'accueillir des mots nouveaux, choisis parmi ceux qu'emploient les artisans, les ouvriers. Même s'il reconnaît que l'époque antérieure a compté d'habiles rimailleurs, de merveilleux esprits, ceux-ci n'ont jamais atteint selon lui l'excellence des temps anciens. Pour sortir de la barbarie, il convient de lire et relire les poètes de l'Antiquité, de s'imprégner de leur musique jusqu'à pouvoir retranscrire en français la perfection de leur style. À ce

prix, les poètes peuvent offrir à la France une langue en accord avec sa grandeur et surpasser en notoriété leurs concurrents italiens et espagnols.

À travers la rédaction et la mise en œuvre de son art poétique, Ronsard reste l'un des plus brillants fondateurs de la langue française. Une vingtaine d'années après sa mort, en 1605, paraissait l'*Art poétique* de Vauquelin de La Fresnaye. S'il rendait encore hommage à la Pléiade, maîtresse incontestable de la poésie nationale, ce dernier prenait un peu plus de distance avec l'Antiquité. Tout en respectant la poésie des Anciens, il se proposait d'instituer de nouvelles règles. Il est vrai que la société s'était transformée et réclamait une syntaxe mieux adaptée à ses besoins. Toujours est-il que Vauquelin annonçait le célèbre *Art poétique* de Boileau, les œuvres de Malherbe, Racine, et la suite, ces temps modernes qui ne sont encore, parions-le, qu'une étape dans l'évolution de notre langue. ■ Serge Sanchez

ALLONS VOIR CHEZ RONSARD

Depuis environ trente ans, l'écrivain Franck Maubert vit près des bords du Loir, dans une demeure du ^{XIX}^e siècle. « *Je baigne dans le vert de Ronsard et ses vers se mélangent à ma vie* », écrit-il dans le premier des onze textes qui composent son livre *Avec Pierre de Ronsard*.

Lauréat du prix Renaudot essai en 2012 pour un ouvrage sur Alberto Giacometti et son ultime muse (*Le Dernier Modèle*), l'auteur avait publié il y a deux ans *Histoires naturelles*, florilège de textes sur son intimité avec la nature. Cet ouvrage en est une continuité :

« *Ici, rien de grandiose, de la finesse, de la discrétion : un paysage humble que cette étroite vallée, domaine des saules, des trembles, des peupliers, des aulnes, modestement ensevelie entre les deux bandes crayeuses des coteaux.* » Il y déambule, en compagnonnage avec « Petit Pierre ». De cette proximité avec le « poète qui fut un homme multiple », Maubert égrène des chapitres connus (Ronsard, jeune page à la cour du roi) ou méconnus (meurtre dans la famille, le 14 mai 1573), jusqu'à pister les origines des fameuses Muses. Dans les vallons, les forêts ou dans les versificateurs de l'Antiquité. Sur ces territoires, c'est la contemporanéité de la langue ronsardienne qu'étudie Maubert. Une balade érudite et ouverte aux profanes.

Hubert Artus



AVEC PIERRE DE RONSARD

FRANCK MAUBERT

128 p., MERCURE DE FRANCE, 15 €



Étude de poème

L'ÉLÉGIE D'UN PIONNIER DE L'ÉCOLOGIE

Dans le poème ci-contre, Ronsard défend les arbres contre ceux qui les abattent, dressant le tableau d'un Éden perdu et réglant au passage ses comptes avec Henri IV.

« *Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie* », écrira Boileau dans son *Art poétique*. Ronsard, lui, fait feu de tout bois : hauteur mythologique, rusticité bucolique, colère ou sensualité... Ainsi, sa célèbre élégie contre la déforestation est aussi un texte politique contre le futur Henri IV. L'ambition du poète est cosmique : tout est matière à son chant.

Déjà, dans les *Odes*, couché sous ses ombrages verts, Ronsard avait honoré la forêt de Gastines : « *Toi, qui sous l'abri de tes bois/ Ravi d'esprit m'amuses;/Toi, qui fais qu'à toutes les fois,/Me répondent les Muses.* » La forêt dépendait du duché de Vendôme, la terre natale de Ronsard. C'était aussi le domaine des ancêtres de Henri de Bourbon, futur Henri IV, élevé dans le protestantisme. Quand celui-ci devient roi de Navarre, en 1572, le conseil de Vendôme lui suggère de vendre ces bois pour payer ses nombreuses dettes. Plus de mille hectares sont proposés aux acheteurs. De quoi ajouter à la vindicte de Ronsard, chantre de la Contre-Réforme. En 1584, il fait paraître cette élégie à laquelle la postérité donnera pour titre apocryphe « Contre les bûcherons de la forêt de Gastines ».

LES LIENS SACRÉS ENTRE NATURE ET HUMANITÉ

Elle est écrite en alexandrins, le vers héroïque de notre langue qui nécessite « *des mots élus, graves et résonnants* » (Abrégé de l'art poétique). Les rimes sont plates, avec presque toujours alternance des rimes masculines et féminines. Le début rappelle celui d'une



Bûcherons dans la forêt, fresque du XV^e siècle.

ode célèbre d'Horace : « *Quicumque primum et sacrilega manum* » (« *le premier, quel qu'il soit, et d'une main sacrilège* »)... Le poète latin y maudissait l'homme qui avait planté l'arbre dont la chute avait failli le tuer. La reprise est ironique : c'est le bûcheron que Ronsard maudit ici, en le menaçant de la faim d'Érysichthon. Là encore, la référence est transparente pour le lectorat de l'époque. Ovide a raconté dans les *Métamorphoses* le châtimement de celui qui avait profané à la hache un chêne sacré : une faim insatiable qui le conduisit à dévorer ses propres membres. En quelques images saisissantes,

Ronsard s'empare du mythe agraire pour faire le portrait d'un homme perdu par son avidité. La malédiction emprunte au lexique comptable (« *rente* », « *emprunts* », « *intérêts* », « *usurier* »).

Mais ce sont les strophes suivantes que reproduisent les anthologies. « *Écoute, Bûcheron, arrête un peu le bras* », apostrophe Ronsard, et la nature prend vie. Comme chez Ovide, du sang s'échappe de l'arbre. Bientôt, au futur, dans une série de négations, le poète dresse le tableau d'un Éden perdu, où animaux et bergers vivaient en harmonie. Les règnes se mélangent : la forêt a une verte crinière, le labour lacère une terre sensible. Ronsard tutoie la forêt et multiplie les adieux. Au seuil de la mort, il songe à sa jeunesse et à son amour de la poésie, né dans ces lieux (Calliope est la Muse de la poésie épique, Euterpe, celle de la musique). Il enchaîne les références à l'Antiquité pour rappeler les liens sacrés entre la nature et l'humanité. Ainsi, l'on récompensait d'une couronne de chêne ceux qui avaient sauvé des citoyens dans

la Rome antique ; sous les chênes de Dodone parlaient les oracles de Jupiter.

La dernière strophe élargit la perspective à une inconstance cosmique. Ronsard semble abandonner les formes idéales et éternelles des platoniciens. La philosophie qu'il évoque est celle d'Épicure et du Lucrèce qui considéraient l'univers mortel. On peut s'étonner de le voir chanter ainsi les changements de la matière, mais c'est un des privilèges de la vieillesse de savoir intimement que le monde évolue. Ronsard meurt en 1585, son œuvre prête à toutes les reprises et métamorphoses. ■

Louis Chevaillier



Contre les bûcherons de la forêt de Gastines

Quiconque aura premier la main embesognée
À te couper, forêt, d'une dure cognée,
Qu'il puisse s'enferrer de son propre bâton,
Et sente en l'estomac la faim d'Érisichthon,
Qui coupa de Cérès le chêne vénérable,
Et qui, gourmand de tout, de tout insatiable,
Les bœufs et les moutons de sa mère égorgea,
Puis, pressé de la faim, soi-même se mangea:
Ainsi puisse engloutir ses rentes et sa terre,
Et se dévore après par les dents de la guerre.

Qu'il puisse, pour venger le sang de nos forêts,
Toujours nouveaux emprunts sur nouveaux intérêts
Devoir à l'usurier, et qu'enfin il consomme
Tout son bien à payer la principale somme.

Que toujours sans repos ne fasse en son cerveau
Que tramer pour néant quelque dessein nouveau,
Porté d'impatience et de fureur diverse,
Et de mauvais conseil qui les hommes renverse.

Écoute, bûcheron, arrête un peu le bras:
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas;
Ne vois-tu pas le sang lequel dégoutte à force
Des Nymphes qui vivaient dessous la dure écorce?

Sacrilège meurtrier, si on pend un voleur
Pour piller un butin de bien peu de valeur,
Combien de feux, de fers, de morts et de détresses
Mérites-tu, méchant, pour tuer nos déesses?

Forêt, haute maison des oiseaux bocagers,
Plus le cerf solitaire et les chevreuils légers
Ne paîtront sous ton ombre, et ta verte crinière
Plus du soleil d'été ne rompra la lumière.

Plus l'amoureux pasteur sur un tronc adossé,
Enfant son flageolet à quatre trous percé,
Son matin à ses pieds, à son flanc la houlette,
Ne dira plus l'ardeur de sa belle Jeannette:

Tout deviendra muet, Écho sera sans voix;
Tu deviendras campagne, et en lieu de tes bois,
Dont l'ombrage incertain lentement se remue,
Tu sentiras le soc, le coutre, et la charrue:
Tu perdras ton silence, et Satyres et Pans,
Et plus le cerf chez toi ne cachera ses fans.

Adieu, vieille forêt, le jouet de Zéphyre,
Où premier j'accordai les langues de ma lyre,
Où premier j'entendis les flèches résonner
D'Apollon, qui me vint tout le cœur étonner:
Où premier, admirant la belle Calliope,
Je devins amoureux de sa neuvine trope,
Quand sa main sur le front cent roses me jeta,
Et de son propre lait Euterpe m'allaita.

Adieu, vieille forêt, adieu têtes sacrées,
De tableaux et de fleurs en tout temps révérees,
Maintenant le dédain des passants altérés,
Qui brûlés en l'été des rayons éthérés,
Sans plus trouver le frais de tes douces verdure,
Accusent tes meurtriers, et leur disent injures.

Adieu, chênes, couronne aux vaillants citoyens,
Arbres de Jupiter, germes Dodonéens,
Qui premiers aux humains donnâtes à repaître,
Peuples, vraiment ingrats, qui n'ont su reconnaître
Les biens reçus de vous, peuples vraiment grossiers,
De massacrer ainsi leurs pères nourriciers.

Que l'homme est malheureux qui au monde se fie!
Ô Dieux, que véritable est la philosophie
Qui dit que toute chose à la fin périra,
Et qu'en changeant de forme une autre vêtira!

De Tempé la vallée un jour sera montagne,
Et la cime d'Athos une large campagne:
Neptune quelquefois de blé sera couvert:
La matière demeure et la forme se perd.

Vu d'aujourd'hui

« RONSARD EST INÉGALÉ »

Pour ses sonnets, ses grivoiseries, sa clarté ou sa philosophie: cinq auteurs se confient sur leurs raisons d'aimer « ce vieux voisin depuis toujours hanté par les fleurs fanées ».



IRÈNE FRAIN « La philosophie du *carpe diem* »

« J'aime Ronsard en voisine. Je m'explique: depuis des années, je passe mes étés dans une maison située à quelques kilomètres

du manoir où il a grandi. Il n'y retournait, disait-il, que tous les vingt ou trente mois, chaque fois plus convaincu de la fugacité des choses et de l'impérieuse nécessité de jouir de l'instant. À mon tour, en ce Vendômois où je reviens bien plus souvent que lui, j'essaie de faire mienne cette leçon en partant sur ses traces, ce qui n'est pas si difficile: toutes les images de ses poèmes ont surgi ici ou dans le souvenir d'ici. Je ne remercierai jamais assez ce vieux voisin hanté depuis toujours par les fleurs fanées et les eaux fugitives de m'avoir enseigné la philosophie du *carpe diem*; et, dans la façon dont il fait du plaisir un diamant miraculeusement arraché aux griffes de la mort, je trouve quelque chose qui rappelle les sagesses asiatiques. Cet art de s'abandonner à la simple évidence du moment présent dans un grand pré vert, par exemple, où l'on s'allonge pour le seul bonheur de regarder courir les nuages. Ronsard, moine zen, pourquoi pas ? » ■

Dernier livre paru: *Écrire est un roman* (Seuil)



VICTOR DUMIOTT « Un retour au pays de la chair »

« J'aime sentir le feu délicieux de ses vers courir dans ma tête. L'idée que des mots assemblés, dans un format si exigeant, si

discipliné, si corseté qu'est le sonnet, puissent en même temps être le véhicule pirate d'images fortes, vénéreuses et précieuses, comme cette « *merveille fente* » devant laquelle le poète s'extasie, l'enthousiasme fervent qu'il exprime pour la géométrie cachée des chairs, l'excitation paysagère des choses humaines qui provoque dans l'œil cette bouche qui a faim. L'engagement profond de sa langue dans les vers atteint parfois le point critique, avec ses *Folastries* par exemple, et opère un retour au corps, un retour au pays de la chair, avec goût de salive, avec goût de sueur sans perdre pour autant cet élan courtois, souvent amoureux. Lisons: « *Tous vers galans devraient, pour t'honorer/À beaux genoux te venir adorer/Tenant au poing leurs flambantes chandelles!* » Je crois que seule la poésie est capable d'élever de « *beaux tétins* » au rang de dieux. Surtout, cet érotisme n'est jamais conquérant, mais toujours implorant, il est célébrant. » ■

Dernier livre paru: *Acide* (Bouquins)



JÉRÔME ATTAL « De l'egotrip avant l'heure »

« J'ai relu toutes *Les Odes*, qui sont des sonnets: leur forme consiste en deux quatrains et un sizain, une structure très musi-

cale; c'est un peu le pont entre le blues, la poésie et la chanson. Pas mal de chanteurs utilisent le quatrain, comme Alain Souchon ou Francis Cabrel. « *Petite Marie* » ressemble beaucoup au sonnet « *Nature ornant la dame* ». Ronsard est le premier des *songwriters*. D'ailleurs, avec *Les Amours de Cassandre*, il ajoute un supplément musical, demandant aux compositeurs d'écrire une mélodie pour chanter les quatrains. Il y a aussi un côté très rap dans la façon dont il se met en scène dans ses poèmes. C'est de l'egotrip avant l'heure. Quant à Gainsbourg, auteur de « *Ronsard 58* », il adopte plutôt l'attitude du « *Sonnet pour Hélène* », quelque peu misogyne. » ■

Dernier livre paru: *Neuf rencontres et un amour* (Fayard)



LAURINE ROUX « Son appétit pour le lexique »

« Le Ronsard dont j'ai envie de parler, c'est le Ronsard lecteur de Rabelais. L'épithaphe qu'il lui consacre est stupéfiante, ode plus

bachique que funèbre. Nourri de l'observation de la nature – triviale comprise, Ronsard chérissait la variété. Son appétit pour le lexique ingurgite tout: le nouveau, l'ancien, les dialectes. Lui et ses camarades de la Pléiade ont ensemencé le français. Poète de la vie, Ronsard n'en était pas moins talonné par la fuite du temps, la mort, et cette tension entre le débordement et le creux. Le pouvoir et la simplicité fertilisent furieusement son œuvre. » ■

Dernier livre paru: *Le Souffle du puma* (L'École des loisirs)

DOMINIQUE BONA

« La vérité des sentiments qu'il exprime »

« Ronsard est inégalé! Sa clarté, la simplicité de ses mots, la vérité des sentiments qu'il exprime, la musique cristalline de ses poèmes, j'aime tout chez lui. Un petit Ronsard de mon adolescence, cent fois lu et relu, est toujours à portée de ma main. Quand tout va, ou quand rien ne va, il est le meilleur des amis. Il comprend, partage, console. Mes



poèmes préférés? Ceux qui parlent d'amour, bien sûr, c'est-à-dire presque tous: amour de l'amie, de la Muse, des paysages doux, de la lumière de la lune, des livres, et même de la France! Mais ceux auxquels je reviens le plus souvent sont les derniers, écrits en regardant la mort: « *Il faut laisser maisons et vergers et jardins* »... » ■

Dernier livre paru: *Les Partisans* (Gallimard).

Propos recueillis par Simon Bentolila

MAISON DE TANTE LÉONIE
MM
P
MUSÉE
MARCEL
PROUST

MUSÉE

Marcel

MAISON DE TANTE LÉONIE

Place Lemoine - Illiers-Combray

Renseignements sur eurelien.fr

amisdeproust.fr

Proust



Révlée avec un *Blizzard* porté par l'enthousiasme des libraires, la romancière revient avec l'un des livres les plus attendus de la rentrée, *Les Âmes féroces*. Rencontre avec une avocate spécialisée dans le droit du travail, qui est aussi, et avant tout, uneoureuse de la littérature américaine.

Lorsqu'on cite le nom de Vingtras, c'est notre Jules Vallès national qui, pour l'amoureux de littérature française, pointe le bout de son nez. Souvenez-vous de la trilogie « Jacques Vingtras », emblème de la littérature III^e République – *L'Enfant*, *Le Bachelier* et *L'Insurgé*. Mais on sait moins qu'une grande figure féministe, la journaliste Séverine (1855-1929), qui fut un temps à la tête du fameux journal *Le Cri du peuple*, utilisa, entre autres noms de plume, celui d'« Arthur Vingtras ». Un pseudo-nyme en entraînant un autre, c'est en hommage à cette « femme assez originale, dreyfusarde, pas vraiment suffragette », qu'une romancière contemporaine a choisi de s'appeler... Marie Vingtras. L'histoire est ainsi. Vous n'avez d'ailleurs pas pu échapper à son premier roman, *Blizzard*, paru en 2021, qui a créé un engouement sidérant, grâce au bouche-à-oreille et à de nombreuses distinctions, dont le fameux Prix des libraires – nous y reviendrons.

Aveu : alors que l'on commençait à enchaîner les lectures de la rentrée, plusieurs libraires nous ont fait savoir leur enthousiasme pour le second roman de celle qu'ils avaient déjà portée aux nues, et qui risque fort de toucher de nouveaux lecteurs avec ses *Âmes féroces* [lire critique page 56]. Lorsqu'on discute avec elle, fin juin, dans les locaux des Éditions de l'Olivier, à Paris, Marie Vingtras ne crie pas victoire pour autant. On verra bien. Elle apprécie déjà d'être là, pour celle qui a une autre vie, un autre patronyme aussi (mais toujours avec Marie pour prénom).

« ÉCRIREZ À LA MAIN »

C'est à Rennes qu'elle a vu le jour, en 1972, grandissant d'une ville à l'autre, selon les mutations de son père, professeur de droit et haut fonctionnaire. Faut-il s'étonner qu'en raison de cet environnement juridique elle soit devenue avocate ? « Je voulais faire des études d'histoire, mais mes parents m'ont superbement envoyée vers le droit.

Aujourd'hui, je fais du droit du travail, c'est une matière que je trouve intéressante. Je travaille avec un ami qui est avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation. Ce sont des procédures complètement écrites, donc je ne plaide pas. Je suis une avocate silencieuse. » Pour autant, la littérature et l'écriture la titillaient depuis son plus jeune âge. « Mes parents avaient une maison de campagne, en Bretagne, où il n'y avait rien. Je m'y suis ennuyée dans des

Marie Vingtras AUTANT EN EMPORTE LE VENT

proportions phénoménales, donc la lecture était vraiment l'échappatoire. » Grâce à un ami de la famille, libraire à Nancy, la jeune Marie dévore livre sur livre, notamment ce qu'elle assimilait alors à « de la littérature pour garçons » : des histoires de pirates, *Ben-Hur*... « La Bibliothèque rose, ce n'était pas mon truc. Il me fallait de l'aventure. Mon goût de l'histoire vient peut-être de là. » Elle s'évade ainsi et découvre aussi bien l'Histoire de France au XVI^e siècle que celle de Rome, de la Mongolie ou de l'Islande. De manière libre ou sur les bancs de l'école, elle découvre Hugo, Zola, Camus ou Maupassant. « Des hommes morts », et des figures écrasantes pour celle qui griffonna ses premiers textes dès l'âge de 8 ans. Marie Vingtras continuera à l'adolescence, avec divers projets marqués par la découverte de l'existentialisme. Les années passant, la pulsion d'écriture se manifeste à travers des genres et des styles différents. « Je me souviens notamment d'un début de

roman d'anticipation, une histoire de virus qui terrassait l'humanité. Donc, évidemment, hors de question de reprendre celui-là ! J'en avais un autre, plutôt humoristique. Certains textes devaient faire dans les 25 ou 30 pages, et d'autres dans les 200, 250 pages, mais impossible de les terminer ! » Après une longue période blanche, un conseil de sa psy provoque un déclic : « Prenez un carnet et un stylo, et écrivez à la main. » Sur le coup, l'apprentie romancière ne croit pas trop en

cette recommandation « d'une autre époque ». Mais bien vite tous ses repères sont brouillés. « L'ordinateur n'avait pas du tout cet effet inspirant. En fait, j'ai presque un mécanisme d'écriture automatique, à la main. Je ne sais pas nécessairement ce que je vais écrire, mais deux heures après je referme le cahier. » Au bout de sept ans – pour neuf mois d'écriture en vérité, son rythme de travail ayant été chaotique –, Marie Vingtras vient à bout, enfin, de son premier manuscrit abouti, *Blizzard*. « Ce processus un peu

désordonné explique sans doute la petite taille des chapitres, le changement des personnages, etc. Mais, voilà, du haut de mes 48 ans, j'étais comme une ado : j'étais contente, j'avais enfin fini un texte ! »

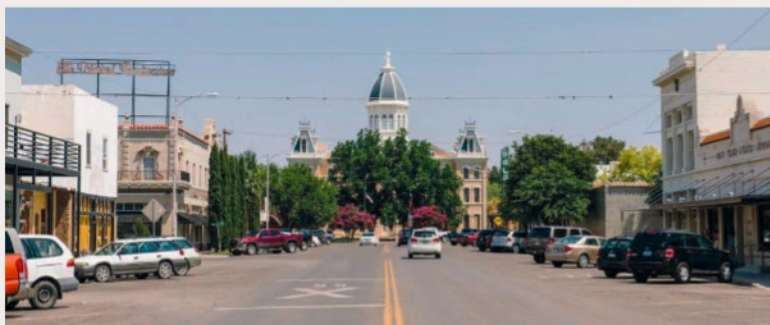
« SOUS UN PSEUDO MASCULIN »

Le 31 janvier 2020, elle le poste à cinq maisons d'édition, choisies en regardant les ouvrages dans sa bibliothèque, et, pour garder la main, commence dans la foulée un nouveau roman, qui deviendra *Les Âmes féroces*. Elle ne croit guère en sa bonne étoile, et s'aperçoit que son texte ne correspond pas, a priori, au catalogue de la plupart des éditeurs sélectionnés. Mais quelle n'est pas sa surprise lorsque les Éditions de l'Olivier la contactent – « les autres ne se sont pas battues ! » dit-elle en riant. D'autant que l'autrice en herbe avait un peu triché. « Oui, j'avais envoyé mon manuscrit sous un pseudo masculin, parce que ●●●



FÉROCES ET THANATOS

Dans *Les Âmes féroces*, Marie Vingtras joue de nouveau avec les règles du thriller à l'américaine. Pour mieux broser, en quatre saisons, un portrait peu reluisant de la nature humaine.



C'est une petite cité sans histoires, nichée quelque part aux États-Unis, « une ville calme, endormie presque, avec ses deux clubs de bingo, son association de vétérans et sa shérif qui préfère les femmes ». Bienvenue à Mercy, dont l'apparente quiétude est bouleversée, un beau jour de printemps, par la découverte du corps sans vie d'une adolescente. Le récit dure un an – quatre saisons durant, quatre personnages différents détricotent les événements qui ont mené à l'horreur et à la rupture d'un fragile équilibre. Car, dans ce huis clos en plein air, les personnages sont prisonniers de leurs mensonges, de leurs non-dits, rancœurs et regrets, cultivés à Mercy ou expiés à Mercy. Après le très remarqué *Blizzard*, Marie Vingtras signe avec *Les Âmes féroces* un deuxième titre qui confirme, en plus de sa capacité à tenir le lecteur en haleine, ses thèmes de prédilection, les obsessions qui la travaillent. Il y a la perte de l'enfant, qui faisait le suspense du premier roman, que l'on retrouve comme point de rupture de celui-ci. Il y a les États-Unis, dont l'autrice exploite très habilement la violence structurelle et les représentations fantasmées. Car cette contrée fictive flotte dans l'immensité d'un territoire qui accentue la solitude des personnages, lesquels s'extraient peu à peu de leurs

stéréotypes. La shérif qui veut faire ses preuves, la mère parfaite, ex-Miss Kentucky, les adolescentes rebelles, le professeur charismatique, le père célibataire, ruiné mais aimant ; tous se révèlent et se déploient dans ce cadre faussement lisse, investissant l'espace étouffant de Mercy jusqu'à le faire éclater. Le roman dit « choral » fait ainsi doucement apparaître les couleurs d'un tableau bien moins académique qu'on ne pourrait l'imaginer, une toile à la Edward Hopper, au calme presque suffoquant. Il s'agit là en effet moins d'une enquête policière que du portrait d'une ville et de ses habitants, dont les récits écaillent lentement la sérénité feinte d'une communauté paisible. Jouant avec les conventions du genre, Marie Vingtras ne nous propose pas ici un thriller en tant que tel, mais surtout une représentation de la nature humaine, dans sa crudité tantôt brutale, émouvante et révoltante. Les « âmes féroces », ce sont les nôtres. Nous.

M.M.



★★★★☆
LES ÂMES FÉROCES
MARIE VINGTRAS
272 P., L'OLIVIER, 21,50 €

j'avais lu toute une série de traductions d'articles britanniques et américains sur la manière dont les manuscrits sont reçus, selon qu'ils ont été écrits par un homme ou par une femme... » De plus, elle n'avait pas laissé son numéro de téléphone, tout juste une adresse mail au nom masculin. « La supercherie a été vite éventée, lorsqu'on a demandé à me rencontrer. J'ai compris que la promotion n'était pas possible si je n'apparaissais pas en tant que femme. Mais qu'est-ce qui m'était passé par la tête, quand j'y pense ? »

FASCINANTS ÉTATS-UNIS

La rencontre, au fond, ne doit rien au hasard, quand on sait que la nouvelle promue est une grande amatrice, depuis bien longtemps, de littérature anglo-saxonne, domaine de prédilection de L'Olivier. « Dans la vingtaine, j'ai dévoré tous les livres de Truman Capote, Faulkner, Hemingway. Un peu après, il y a eu des gens comme John Fante, Russell Banks, qui a une place bien particulière... Il fallait que je parte ailleurs, grâce à des auteurs comme ceux-là. Je ne suis pas une fan de la culture américaine et des États-Unis, mais il y a dans l'écriture quelque chose de l'ordre de l'accueil. Je trouve qu'il y a chez eux une forme de respect pour le lecteur. C'est peut-être propre à l'histoire de ce pays, c'est peut-être même quelque chose de commercial : on fait un produit fini, qui doit plaire. C'est peut-être très stéréotypé, mais je trouvais que j'en avais pour mon compte. » A-t-elle, aussi, été marquée par les westerns, chéris par son père, qui passaient à la télé dans les années 1980, ou par ses séjours outre-Atlantique ? « Oh ! j'y suis allée six ou sept fois, mais seulement à New York ! Une ville pas forcément représentative du pays... Les États-Unis me fascinent parce qu'ils ont imprégné l'imaginaire des peuples du monde entier. En même temps, quel pays épouvantable ! Il y a certaines choses que je ne peux pas comprendre en tant que femme européenne : la peine de mort, Dieu, l'avortement... Plein de choses qui me dépassent et qui font que je n'ai pas très envie d'aller dans l'Amérique profonde. J'y vais, mais c'est un lieu de fiction. » Une affaire de décors, mais aussi de personnages. « Vous croisez un Américain aux États-Unis, il est aimable, il va vous parler, donner l'impression de s'intéresser. Et ce qu'il y a derrière ? Est-ce que c'est une façade ? Est-ce qu'il y a une personnalité ? Ce que j'aime, c'est cette apparence », précise cette fan du film *Fargo*, des frères Coen. « Ils sont comme

nous, ils ont cette apparence, ils ont peut-être lu les mêmes livres, vu les mêmes films, mais il y a quelque chose de violent, qui ne peut pas être gommé. »

S'EMPARER DES CODES

Outre un besoin de déterritorialisation, c'est sans doute cette manière décalée de s'emparer des codes d'une certaine littérature américaine, de regarder ce territoire à travers une trame classique de disparition, qui a plu dans *Blizzard*, à la rentrée 2021. « *Ce roman a eu deux vagues de succès* », remarque Nathalie Iris, de la librairie Mots en marge, à La Garenne-Colombes (Hauts-de-Seine), et présidente du Prix des libraires. « *D'abord, François Busnel en a parlé dans La Grande Librairie dès la rentrée. Ensuite, la deuxième vague n'a jamais cessé à partir du moment où il a reçu notre distinction, en mai 2022. Il l'a d'ailleurs emportée à l'unanimité des membres du jury, ce qui est assez rare.* »

Mais Marie Vingtras sait que le temps peut tourner et que la rentrée est parfois celle des vents mauvais. « *On m'a prévenue qu'un deuxième roman est toujours compliqué, un peu comme le deuxième album en musique. Sur les réseaux sociaux, certains se déchainent. Mais, je le dis sans hésiter, je préfère Les Âmes féroces à Blizzard.* » Le nouveau venu reste toutefois dans les mêmes eaux, avec cette enquête autour de la mort d'une adolescente, entre peinture sociale, tragédie, portraits de personnages face à leurs failles et canevas de thriller. « *Je rêverais de savoir écrire de vrais romans policiers, les construire... Mais je ne sais pas le faire. Certains lecteurs de Blizzard ont crié au scandale parce qu'on leur avait vendu un thriller et que ça n'en était pas un. D'autres critiques m'ont reproché de ne pas avoir fait du nature writing, avec les grands espaces, etc. Mais ça n'était pas du tout l'objet! Moi, ce n'est pas la nature qui m'intéresse, c'est la nature humaine.* » La romancière se réjouit toutefois de retrouver quelques-uns de ses anciens camarades de la promotion « premiers romans 2021 », comme Étienne Kern ou Marie Mangez, qui publient eux aussi un nouvel ouvrage (respectivement *La Vie meilleure* et *Les Vérités parallèles*). « *On était un peu les ravis de la crèche, et aujourd'hui on a pris de la bouteille.* » Une expression à prendre au sens strict, dans la perspective des apéros qui suivent les séances de signature. On dit qu'il est toujours bien vu d'avoir un avocat – ou une avocate – à sa table! ■ Baptiste Liger, avec Margaux Morasso



Marie Vingtras est une grande admiratrice du film *Fargo*, réalisé par Joel et Ethan Coen, sorti en 1996.

18
NOV
1^{er}
DEC
2024

lettres d'automne

FESTIVAL LITTÉRAIRE #34
MONTAUBAN TARN-ET-GARONNE OCCITANIE

Jakuta
Alikavazovic
Sylvain
Prudhomme

NOS ÉLANS, NOS QUÊTES

150 rendez-vous pour tous les publics

Rencontres, lectures en scène, spectacles, concerts, cinéma, expositions, programmation jeune public, librairie du festival

15 jours, 20 lieux à Montauban et en Occitanie

80 écrivains, traducteurs, illustrateurs, musiciens, comédiens...

Jakuta Alikavazovic, Sylvain Prudhomme, Gilles Abier, Philippe Béziat, Chloé Billon, Christophe Boltanski, Thomas Clerc, Jean-Baptiste Del Amo, Pierre Ducrozet, Sika Fakambi, Hélène Gaudy, Igor Gran, Simon Grangeat, Célia Houdart, Paulin Isnard, Ludovic Lecomte, Claire Marin, Michel Piquemal, Thomas Scotto, Benoît Séverac, Beata Umubyeyi Mairesse, Manuel Vilas, Antoine Volodine...

Festival organisé par Confluences Rencontres littéraires

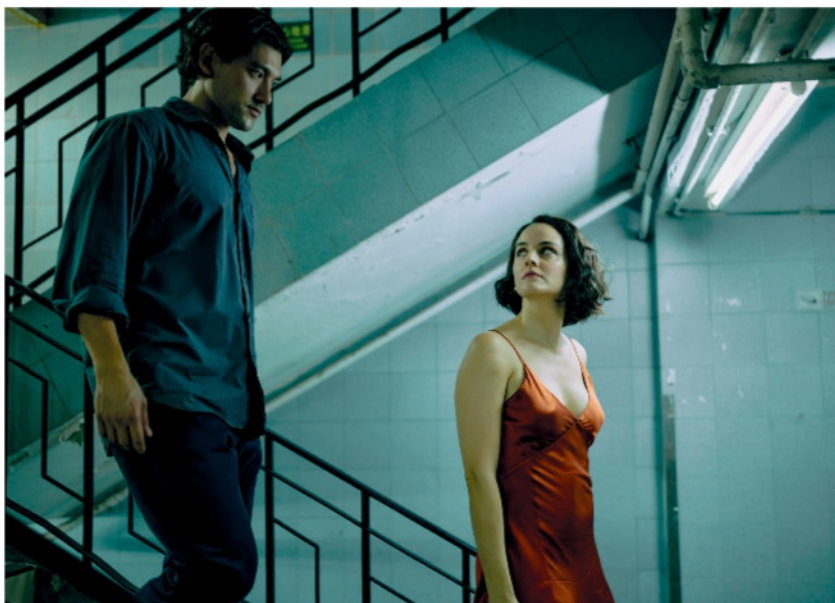


lettresdautomne.org

Emma Becker, Mélissa Da Costa, Audrée Wilhelmy, Claudie Hunzinger... En cette rentrée brûlante, nombre d'écrivaines explorent sans fard les mille et une facettes de la sexualité féminine. Avec un point commun: qu'elles s'affichent féministes ou non, leurs fictions s'affranchissent du regard masculin.

Sexe et littérature

ELLES REPRENnent LA MAIN SUR LE DÉSIR FÉMININ



L'adaptation d'*Emmanuelle* par Audrey Diwan, avec Noémie Merlant.

S'il est toujours hasardeux de désigner des tendances dans une rentrée littéraire, voici un thème qui se détache sans opportunisme mais avec force: le désir. Vu par les femmes, il est au cœur d'une quinzaine d'ouvrages de fiction ou d'autofiction, qui nous emmènent loin des sentiers battus.

Le plus attendu est sans doute celui d'Emma Becker [lire entretien page 62], son sixième livre, *Le Mal joli* (Albin Michel), relation d'une passion empêchée. Autrice précoce, ex-travailleuse du sexe dans une maison close à Berlin, féministe sans

chapel, citant les *Propos sur le bonheur* du philosophe Alain et décrivant un anulingus avec le même style enlevé, cru, tantôt saganesque, tantôt inspiré des libertins du XVIII^e siècle, Emma Becker fascine autant qu'elle divise la critique et les lecteurs. Si les librairies spécialisées boudent ses romans nourris de son expérience, les jugeant trop grand public, les librairies généralistes les placent en tête de gondole. Au rayon livres du Cultura de Sorgues (Vaucluse), on la décrit comme une autrice incontournable et réclamée par les lecteurs depuis la sortie de son roman

La Maison, en 2019: « Il s'agit de l'écrivaine qui évoque le mieux la question du désir féminin dans ses livres. *Le Mal joli* ne fait que confirmer un intérêt porté au sujet. »

Le succès des essais sur la sexualité (de *Réinventer l'amour*, de Mona Chollet, à *Sortir du trou, lever la tête*, de Maïa Mazaurette) a sans doute contribué à normaliser une thématique longtemps jugée sulfureuse. Dans une perspective historique ou féministe, avec humour ou pédagogie, la sexualité dans toutes ses formes, mais aussi son absence, est devenue ces vingt dernières années un sujet comme un autre, comme l'atteste la création de formats dédiés dans les médias généralistes. Le genre du développement personnel a également joué son rôle: « *Jouissance Club de Jüne Plä*, en 2020, a été un élément déclencheur de l'engouement littéraire autour du désir féminin. Avant ce livre, nous n'avions pas une demande très ouverte sur la thématique, alors qu'aujourd'hui il est bien moins tabou de se renseigner et de demander des conseils », poursuit-on au Cultura de Sorgues. Cependant, le roman esquisse d'autres facettes.

Des textes très littéraires, jouant avec les codes et les normes, s'imposent dans une sorte de révolution tranquille du désir. C'est le cas, en cette rentrée, de *Peau-de-Sang*, d'Audrée Wilhelmy (Le Tripode). Le récit d'une plumeuse d'oies et femme de joie, qui accueille les hommes du village et leurs fantasmes dans sa boutique baignée du sang des bêtes. Leurs plumes virevoltent autour de ses jupons de dentelle tandis qu'elle chevauche dans les odeurs « *de sueur, de cyprine, de sperme* ». L'écrivaine québécoise

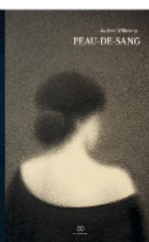
explore les frontières entre l'humain et l'animal, le désir et le dégoût, le propre et le sale, l'instinct et l'interdit. Se présentant comme « putain, souveraine, soumise », *Peau-de-Sang* incarne la charmeuse, experte, un peu magicienne, maîtresse du temps et du jeu compliqué de la séduction. Lors d'une grande partie de chasse pendant laquelle le village se trouve déserté par les hommes, elle apprend aux jeunes filles à décrypter leur plaisir dans la « dentelle » de leur sexe. L'invention d'un monde inspiré du conte est la marque d'Audrée Wilhelmy. Déjà avec ses précédents romans (*Les Sangs*, *Le Corps des bêtes*, *Blanc Résine*), elle précipitait ses personnages dans un non-temps et un non-lieu pour poser les questions qui la préoccupent. Celle au cœur de *Peau-de-Sang* pourrait se résumer ainsi : une autre sexualité féminine, libérée de la morale et de toutes les injonctions, y compris féministes, est-elle possible ?

L'ENVIE CHARNELLE S'ÉPANOUIT DANS LA FICTION

Campé dans un décor hivernal et isolé, *Il neige sur le pianiste*, de Claudie Hunzinger (Grasset), joue également avec les codes du conte, la frontière entre humain et animal, ainsi qu'avec la figure de la sorcière, indépendante, âgée et rebelle. La narratrice vit dans une maison isolée,



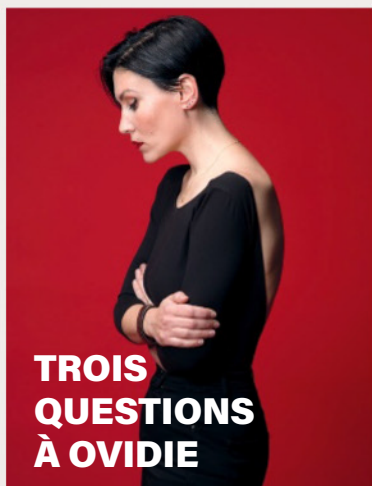
près de Colmar, où elle est veillée pendant sa sieste par un « vieil amoureux », se fait nourricière d'un renard et attire, par temps de neige, un beau pianiste. S'amusant à mettre le renard et le pianiste sur le même plan, Claudie Hunzinger met en scène la puissance du désir de son héroïne, passé et actuel. Ce dernier se focalise d'abord sur la bouche du jeune pianiste (« qui vous saute dessus, grogne, gronde, vous mord, mordille, dévore avec désir de possession... »). Puis, refusant d'aller du côté « des



deux Marguerite, Duras et Yourcenar, du côté des femmes que la vieillesse a transformées en crapaudes sacrées », l'écrivaine substitue l'envie charnelle à l'envie de fiction. Là, dans la littérature, le désir s'épanouit sans limites – « Je l'ai attrapé, oh ! Je

l'ai attrapé. On est un peu vieille, mais on s'en fout », confie son personnage.

À l'inverse, Joy Majdalani sonde le désir à la fleur de l'âge. Dans son premier roman, *Le Goût des garçons* (2022), la narratrice de 13 ans rêvait de faire l'amour, fantasmaït le corps masculin, tandis que le carcan de son environnement baigné de catholicisme instaurait des préceptes de bienséance. Son second roman, *Jessica seule dans une chambre* (Grasset), met en scène une narratrice de 23 ans, Jessica, séduite par Justin, un homme rencontré par le biais d'une application. Il vient d'être quitté par sa petite amie, Louise. L'angoisse de ne pas faire perdurer le désir, les questionnements continuels et la peur de l'abandon viennent orner le tableau. Si les deux jeunes femmes ne se connaissent pas, elles entretiennent l'une pour l'autre une obsession intense. L'écrivaine analyse les reflets du désir par le prisme de la jeunesse, la confrontation ●●



La coautrice de *La Fabrique du prince charmant* (Seuil), roman-photo post-MeToo, évoque le féminisme dans l'édition.

Pour évoquer le désir en littérature, que change le prisme féminin ?

Ovidie. On ne raconte pas la même histoire avec ou sans expérience du corps. Une femme va plus facilement traiter la question du viol, par exemple, que la majorité des hommes, qui ne vivent pas forcément avec cette crainte. Par ailleurs, la littérature est abordée aujourd'hui par le prisme non plus féminin, mais féministe. Nous sommes toutes préoccupées par la déconstruction et par le consentement, thèmes que l'on retrouve dans les romans, mais aussi dans les essais et les témoignages.

Que dit cette évolution du milieu de l'édition ?

O. On remarque que l'on change d'époque, que le milieu de l'édition évolue, mais qu'il s'est également rendu compte que cela se vend très bien. Certains de

mes projets ne seraient pas passés il y a quelques années, mais aujourd'hui les considérations sont différentes. Le milieu a su prendre acte de ce qu'il se passe dans la société post-MeToo.

Pourquoi, selon vous, certains éditeurs peinent-ils encore à s'engager dans la littérature féministe ?

O. Parce que certaines personnes sont vieillissantes et ne souhaitent pas voir le monde changer. La France a longtemps entretenu une tradition « intello-cul ». Cependant, de jeunes éditrices et éditeurs arrivent et changent la donne. Ce qui m'interroge, c'est la reprise de certains clichés de la contrainte et de la soumission dans la *dark romance*. Sommes-nous obligés de nourrir ce type de fantasmes, de produire de tels objets culturels ? Je n'en suis pas convaincue.

Propos recueillis par Marie Jouvin

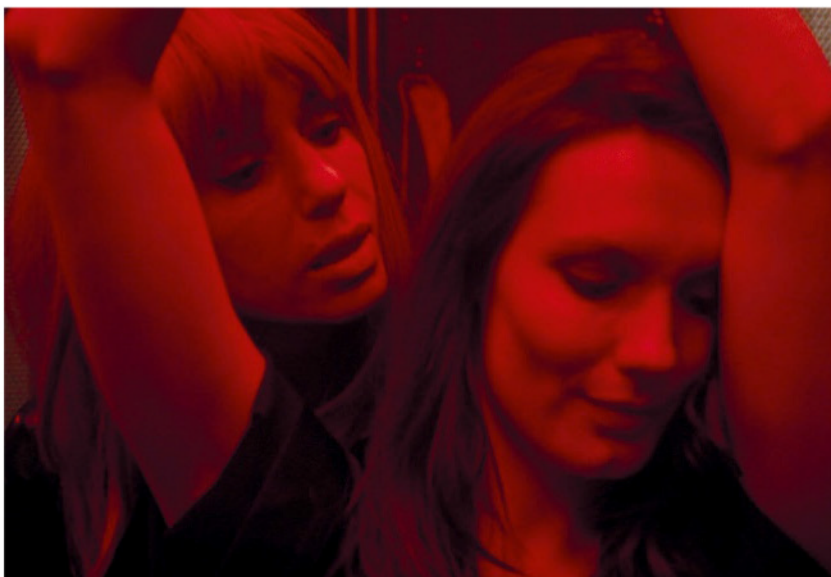
Ci-contre : le film *La Maison* (2022), d'Anissa Bonnefont, d'après le roman d'Emma Becker, avec Ana Girardot (à droite). Ci-dessous : Félicia Viti, autrice de *La Fille verticale*.

féminine influencée par le manque d'assurance, ainsi que la difficulté à gérer ses émotions. La littérature permet ce miroir ; le désir évolue au cœur des différentes strates de l'existence.

Dans *La Fille verticale* (Gallimard), le premier roman de Félicia Viti Il prend une allure toxique. La narratrice y décrit sa relation avec L., une femme désireuse de la posséder et de la rejeter comme bon lui semble, faisant fi des émotions de cette dernière, notamment de son consentement : « Elle crachait sur moi et mes bons sentiments ; mes humeurs et mes drames intérieurs n'atteignaient pas plus l'humidité de son corps que de son cœur. » En dépeignant les limites bafouées et le rapport de force au cœur d'une relation, l'autrice analyse le mépris des corps, et l'image régulièrement lissée des rapports amoureux entre femmes, un acte souvent fantasmé et idéalisé par le regard masculin, en littérature comme dans le septième art.

L'EFFET METOO

Si le désir féminin tient aujourd'hui cette place prépondérante, c'est aussi une conséquence du mouvement MeToo. Maxime Spira, libraire à La Musardine (Paris 11^e), l'unique librairie érotique de France, évoque un avant et un après : « Ce soulèvement a permis d'ouvrir la parole des lectrices sur le



Il n'est plus question de partir d'une situation pour la faire évoluer vers un acte sexuel, mais bien d'initier des personnages qui prennent corps dans un ensemble



type d'ouvrages qu'elles recherchent. Elles n'ont pas de mal à exprimer leurs limites et n'hésitent pas à induire qu'elles ne veulent pas d'un désir masculin délirant ou fantasmé dans le texte qu'elles achètent. » Contrairement à Pauline Réage, Catherine Millet, Anaïs Nin ou Françoise Rey, le libraire voit en la nouvelle génération d'autrices « un apport plus personnel, construisant des imaginaires variés dans lesquels la femme n'est pas perçue en permanence comme un objet sexuel », sinon dénoncé. Il n'est plus question de partir d'une situation pour la faire évoluer vers un acte sexuel, comme a pu le faire le roman érotique traditionnel, mais bien d'initier des personnages qui prennent corps dans un ensemble. On songe alors à *Aucun respect*, d'Emmanuelle Lambert (Stock), dans lequel l'autrice revient sur sa rencontre avec le couple

sulfureux formé par Alain Robbe-Grillet et son épouse Catherine, célèbre « domina » du milieu SM.

La puissance et la liberté de la sexualité féminine sont au cœur de la nouvelle collection « Fauteuse de trouble », créée en 2023 aux éditions Julliard, et dirigée par Vanessa Springora, dans le but d'articuler « intimité et émancipation, érotisme et féminisme, corps et révolte, sexuel et textuel ». L'éditrice y a publié la réalisatrice, écrivaine et ex-actrice pornographique Ovidie [lire encadré page 59], Océan et Emma Becker. Une tendance aujourd'hui portée par des revendications féministes au cœur des ouvrages, mais dont l'essence ne date pas d'hier : « Dans les années 1970, les maisons d'édition qui souhaitaient avoir une collection érotique étaient nombreuses. La révolution de 1968 et la libération sexuelle ont eu leur impact. Puis les années 1980 ont changé la donne. Le business s'est rationalisé », ajoute Maxime Spira. L'engouement refait également surface dans les salles

obscur, fin septembre, avec une nouvelle adaptation, par la réalisatrice Audrey Diwan – sans fauteuil en rotin, et avec Noémie Merlant dans le rôle joué naguère par Sylvia Kristel –, d'*Emmanuelle*, le roman d'Emmanuelle Arsan¹.

RÉINVENTER LA SENSUALITÉ

Loin des considérations féministes, le désir s'invite aussi chez les autrices à très grand succès, telle Mélissa Da Costa, qui n'a pas hésité à prendre un virage serré avec *La Doublure* (2022), initiant érotisme et thriller psychologique dans son œuvre. Une tentative appréciée par les blogueuses de sa communauté sur les réseaux sociaux : « Ses thématiques évoluent, elle travaille désormais en profondeur ses personnages et leur psychologie intime. La sexualité féminine commence à s'y inviter. Ce n'est pas déplaisant, elle s'affirme », relève Julie (@julie_et_ses_lectures). *Tenir debout* (Albin Michel), son roman de la rentrée très attendu², décrypte le désir féminin par le prisme du drame. À partir de différents points de vue, l'autrice développe la relation d'Éléonore et de François, un comédien, bien plus âgé, qui a quitté sa femme pour s'installer avec elle. Un accident de bus le laisse paraplégique. Il faut désormais repenser toute l'existence et la vie intime avec le handicap. Cette expérience, faite de hauts et de bas, demande de réinventer la sensualité au cœur d'un quotidien définitivement différent. Mélissa Da Costa s'interroge : comment l'amour perdure-t-il quand le rapport au corps n'est plus celui que nos cultures imposent ?

Quid de l'absence de sexualité ? Dans *Le Retour de Saturne* (Stock), de Daphné Tamage, une jeune femme se fait prescrire un mois sans hommes et un aller simple vers une abbaye. Un sevrage nécessaire pour se retrouver, après plusieurs chagrins amoureux. Maîtriser son désir devient alors un défi, une chose sur laquelle on doit mettre un « garde-fou », une philosophie nouvelle à adopter, où l'interdit attise toutes les tentations. L'évolution du désir féminin en littérature s'exprime ainsi par la nécessité absolue, à travers ses multiples ramifications, de revendiquer la liberté et l'expression des désirs sans injonction masculine. ■

Marie Jouvain et Gladys Marivat

1. À lire : Emmanuelle Arsan. *Biographie d'un pseudonyme*, de Camille Moreau (La Musardine).

2. Retrouvez « L'univers d'une écrivaine » et les extraits de *Tenir debout* dans notre numéro de juillet-août.



DES ROMANS TRÈS GRAPHIQUES

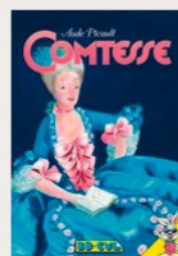
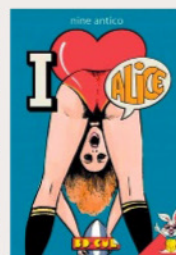
La bande dessinée, un milieu traditionnellement masculin qui perpétue les clichés phallocentrés ? Dans ce domaine aussi, les femmes changent la donne depuis quelques années.

La BD a toujours été le lieu de l'exploration de toutes les sexualités. Quand les autrices s'en emparent, la création se fait protéiforme, allant du manifeste féministe à la fiction érotique. Ces quinze dernières années, les chroniqueuses vedettes du magazine numérique *Madmoizelle* ont contribué à l'enrichissement du genre, telles Cy. avec *Le Vrai Sexe de la vraie vie* (Lapin, 2016) et Maïa Mazzaurette avec son *Anti-Kamasutra à l'usage des gens normaux* (Fluide Glacial, 2009).

Publié en 2010, *Le bleu est une couleur chaude* de Jul' Maroh est, à sa sortie, l'un des rares albums à succès mettant en scène une passion entre deux lesbiennes. Trois ans plus tard, Abdellatif Kechiche l'adapte au cinéma, sous le titre *La Vie d'Adèle*, et triomphe à Cannes. Alliant histoire, culture populaire et témoignage, *Le Plaisir*, de l'Espagnole Maria Hesse (Presque Lune, 2020), fait dialoguer Sapho avec la série *Game of Thrones*. Dans *La rose la plus rouge s'épanouit* (Rackham, 2019), l'autrice suédoise Liv Strömquist use du même dispositif pour mener une enquête sur les ressorts du sentiment amoureux dans notre xxi^e siècle capitaliste. Enfin, les autrices de BD sont nombreuses à faire aussi de l'érotisme,

un domaine qui fut longtemps dominé par les hommes. Notons, chez « BD Cul », la collection dédiée à ce genre aux éditions Les Requins Marteaux, *Comtesse d'Aude Picault* (2010), l'histoire d'une jeune vierge qui oublie les pannes de son vieux mari sous les assauts du valet, *I Love Alice* de Nine Antico (2012) et *Planplan Culcul* d'Anouk Ricard (2013), où ses animaux un poil nigauds s'enlissent dans de drolatiques déboires sexuels.

G.M.



ENTRETIEN

« Quand on traite de la vie humaine, il y a forcément du sexe »

Révélee au grand public avec le sulfureux *La Maison*, sur son expérience dans une maison close en Allemagne, **Emma Becker** publie *Le Mal joli*, récit fougueux d'une passion contrariée par la distance, le mariage, les enfants et la classe sociale.



Dans *Le Mal joli*, vous êtes d'abord une femme empêchée. Comment cela agit-il sur votre désir et votre écriture ?

Emma Becker. Tout une part du désir est hypertrophiée par l'empêchement, c'est certain. Dès que j'ai eu des enfants, j'ai été contrecarrée dans la satisfaction de mon plaisir. Mais sans cela je n'aurais pas écrit *L'Inconduite* ni *Le Mal joli*. C'est une infortune heureuse, finalement, cet empêchement.

Quel rapport entretenez-vous avec votre corps, au cœur de ce livre ?

E.B. J'ai derrière moi une jeunesse très libre. J'ai eu beaucoup d'amants, j'ai travaillé dans un bordel où mon corps était mon outil de travail, où l'image que je renvoyais était très importante, sans que je développe une relation de tyrannie avec moi-même. J'ai écrit *Le Mal joli* à 35 ans, après deux grossesses, à un moment où je vois que mes fesses et mes seins, ce n'est plus pareil. Et brusquement, dans l'amour, le regard et le désir de l'autre, j'ai retrouvé pour moi-même une patience et une bienveillance que je désespérais d'avoir perdues. À 35 ans, je dois penser à ce que je veux vraiment. Et ce que je veux vraiment, c'est cet homme, Antonin.

Vous aimez l'idée d'être « exotique » dans le regard de l'autre, l'amant aristocrate. Pourquoi cette obsession pour le statut social ?

E.B. C'est le prix à payer quand on a eu la vie que j'ai eue et écrit les livres que j'ai écrits. Quand ils me regardent, les hommes pensent au bordel, pas forcément au mariage et à la stabilité. Ça n'a jamais été un problème. Sauf que là, je suis tombée

folle amoureuse. On m'a tout de suite dit que nous n'étions pas du même monde, que cette différence d'extraction était inconciliable. Puis j'ai pensé que nous partagions ce statut d'écrivain.

Antonin a, dans sa bibliothèque, des auteurs d'extrême droite, il est décrit comme « une onctueuse pourriture de droite ». Pensez-vous que sexe et politique sont dissociables ?

E.B. Oui. Toutefois, on peut en faire une sorte de rapport de force, qui peut être piquant. Au début, ça m'a semblé exotique de fréquenter un aristo. Exotique et familier à la fois, car cela me rappelait mon grand-père et la maison familiale, où il y avait, parmi d'autres livres, ceux de Brasillach et Rebatet. En revanche, je n'ai jamais senti le besoin d'extrapoler sur ce plan-là, ni de défendre Antonin à mes yeux. Je n'ai pas vu chez lui de sympathies douteuses, je n'ai pas eu non plus l'impression de devoir cautionner ses idées. Autour de moi, on supposait le contraire. Je ne pense pas qu'on ait les mêmes suspicions quand un homme entame une relation avec une femme d'un autre bord politique. Parce que je suis féministe, que j'écris ce que

j'écris, on trouve étrange de me voir avec un homme de droite. Mais j'ai souvent trouvé leur compagnie plus confortable que celle des hommes de gauche, car ils n'essayent pas, eux, de m'expliquer ce qu'est le féminisme. Et puis, je ne me suis jamais fait trop d'illusions sur les hommes, qui, majoritairement, se cognent du féminisme.

Voyez-vous une frontière entre littérature générale et littérature érotique ?

E.B. Je n'ai jamais senti une barrière entre le moment où je passe de la littérature « normale » à la littérature érotique. Cette frontière est un non-sujet. Quand on traite de la vie humaine, des relations entre êtres humains, il y a forcément du sexe. C'est un phénomène totalement naturel, au même titre que manger, aller aux toilettes, se doucher. C'est une des aventures de la vie humaine. Je trouve regrettable que cette distinction existe.

Souhaitez-vous émoustiller le lecteur ?

E.B. Non, pas forcément. Quand j'écris, je pense à rappeler au lecteur des scènes qu'il a lui-même vécues. J'aime l'idée de provoquer une excitation chez le lecteur, qui ne sera

pas forcément sexuelle, mais l'apparition de plein de questions et de souvenirs.

Que pensez-vous de la vulgarité ?

E.B. Si vous demandez à ma mère, ou à celle d'Antonin, elles parleront peut-être de vulgarité au sujet de mon livre, qui paraît très graphique aux gens qui nous connaissent. Décrire les scènes de sexe ne m'est jamais apparu vulgaire. Pour moi, la vulgarité est ailleurs – je ne sais pas exactement où, c'est mouvant. Lier automatiquement le sexe à la vulgarité est un raccourci. Il n'y a aucune vulgarité à décrire sous toutes les coutures un homme qu'on aime passionnément. Pour s'épargner la vulgarité, il faut être amoureux. ■

Propos recueillis par Gladys Marivat



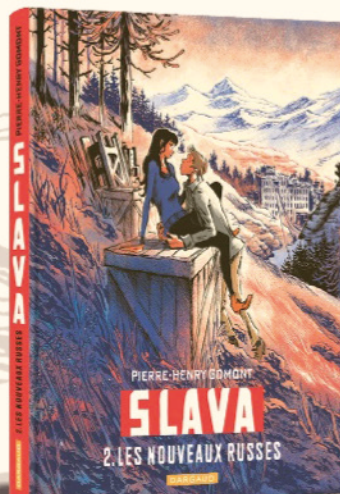
LE MAL JOLI
EMMA BECKER

416 P, ALBIN MICHEL, 21,90 €

« Subtil et féroce » LE FIGARO LITTÉRAIRE « Bien plus politique qu'il n'y paraît. » TÉLÉRAMA

« Une chronique douce-amère et pleine d'humour. » LE PARISIEN « Une histoire de bidouilles et de débrouilles » LES ECHOS

« Un grand coup de cœur ! » LA VOIX DU NORD « Une histoire menée tambour battant » OUEST FRANCE



Ce récit, c'est celui des petites gens, en plein chaos, qui essayent de continuer, continuer à vivre, à s'aimer, à travailler ou encore, comme Slava, à peindre.

Pierre-Henry Gomont

HISTOIRE COMPLÈTE AU RAYON BANDE DESSINÉE

DARGAUD



Celles qui restent

Le *Pays de Nulle part* est de ces livres dont on perçoit l'impérieuse beauté et dont on ne sait comment parler. Comment chronique-t-on le récit que fait une autrice de l'expérience de la mort de son bébé ? Doan Bui a mis dix ans à exhumé les notes prises après le cataclysme. Elle a affronté l'infini chagrin, le dégoût d'elle-même, la culpabilité, la honte, car, dans la communauté vietnamienne dont elle est issue, la pudeur s'impose. Déjà mère de deux filles, elle a eu besoin de rejoindre sa toute petite, Mê-Lihn, par l'écriture, jusque dans le « *pays de Nulle part* » où l'enfant réside désormais, après quinze jours passés sur terre dans une couveuse, bardée de tubes et de moniteurs. Et une intolérable agonie. Comment affronter cela ? Seule la littérature a pu la guider. Accompagnée de *Peter Pan*, de Philippe Forest, de Duras, de Perec, celle qui se dit mère-chimère de trois filles, deux vivantes et une morte, nous entraîne sur ce chemin à la fois inimaginable et familier, car inscrit dans la condition humaine. Elle nous offre des pages lucides, honnêtes. Même parfois drôles. Comme quand elle tente désespérément d'être acceptée dans un cercle de parents endeuillés mais s'en voit refuser l'accès car elle ne répond pas aux bons critères ; qu'elle fréquente des forums sur le deuil où se pratique l'entre-soi, ou qu'elle pointe les errements tristement cocasses des instances sociales. Sans oublier la rencontre onirique avec un médium chinois ! Doan Bui invoque aussi la langue vietnamienne. Il n'y a pas de mots dans les langues indo-européennes, dit-elle, pour nommer le parent orphelin de son enfant. Il n'y a que les mots des livres pour s'adresser à l'enfant-nuage, celui qui a disparu et dont on n'a plus de nouvelles. Voici un livre qui vous traverse, singulier, poétique, brillant.

« *Les filles ne sortent jamais du corps de leur mère* », écrit Julia Deck. L'autrice a toujours eu peur de l'inévitable jour où sa génitrice disparaîtrait, la laissant seule à jamais. Pourtant, la relation a été complexe, tissée d'amour et d'agacements, d'identification et de

non-dits. Lorsqu'elle retrouve Ann, sa mère, anglaise, victime d'un AVC dans son appartement, elle entre en douleur et en « *Absurdie* ». Tout d'abord déclarée quasi morte, Ann survit contre toute attente, et Julia doit se battre contre les médecins et les hôpitaux pour tenter de la faire reconnaître comme un être doué de sensibilité, capable, malgré la paralysie et sa diction hasardeuse, de se réinventer. Alternent alors ruse, acharnement et désespoir

de voir la déréliction dans laquelle s'enfonce la femme de 84 ans, au funeste pays de la gériatrie. Tandis qu'elle se bat pour la faire soigner et lui trouver un Ehpad, elle fait revivre pour nous cette jeune Anglaise née en 1937 à Billingham, ville industrielle dans le nord-est de l'Angleterre, qui aura traversé toutes les époques de l'après-guerre et qui s'enfuira pour choisir la France. Avoir une mère étrangère n'est pas une donnée anodine de l'existence. Parler ensemble un idiome plutôt que l'autre, partager des lectures et affronter ensemble les aléas de la vie soude

et sépare à la fois mère et fille. Grâce à la magie du langage, Julia Deck aborde une énigme familiale. De qui Alice, la cousine trop aimée, est-elle la vraie fille ? Avec élégance, drôlerie et son regard acéré, l'autrice nous fait partager, dans *Ann d'Angleterre*, cette traversée existentielle, celle de tout enfant trahi par la promesse d'un parent d'être toujours à ses côtés. Une vraie réussite ! ■

IL N'Y A PAS DE MOTS POUR NOMMER LE PARENT ORPHELIN DE SON ENFANT



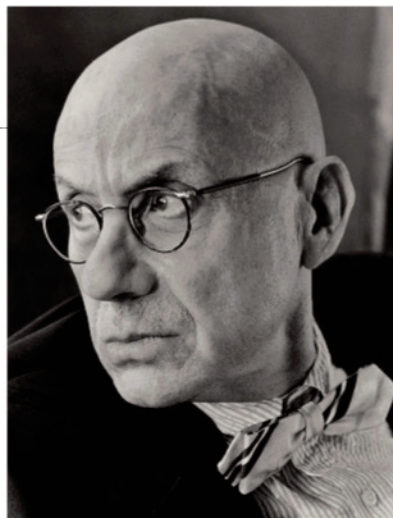
★★★★★
LE PAYS DE NULLE PART
DOAN BUI
256 P., GRASSET, 20 €

★★★★★
ANN D'ANGLETERRE
JULIA DECK
256 P., SEUIL, 20 €



80

**JAMES
ELLROY,**
HOLLYWOOD
ET MARILYN



66

KAMEL DAOUD
UNE HISTOIRE ALGÉRIENNE



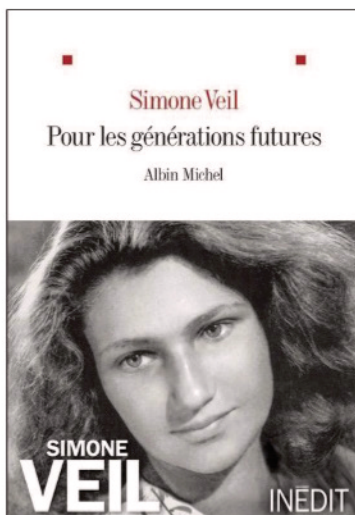
94

**FERNANDO
PESSOA**
VERSION BD

LE CAHIER CRITIQUE

SPÉCIAL

RENTRÉE LITTÉRAIRE



107

UN LIVRE-
TESTAMENT DE
SIMONE VEIL

KAMEL DAOUD

La décennie noire en face

Cette rentrée marque le retour à la fiction de l'auteur de *Meursault, contre-enquête*, à travers le récit intime d'une femme mutilée pendant la guerre civile algérienne, conflit dont l'horreur a longtemps été tue.

Kamel Daoud n'est pas un homme de silence. Journaliste et chroniqueur, il a d'abord fait résonner ses mots dans divers médias, avant de rencontrer la littérature avec *Meursault, contre-enquête*, réécriture postcoloniale de *L'Étranger* de Camus, auréolée du prix Goncourt du premier roman. Mais, depuis

Zabor ou les Psaumes, l'écrivain semblait avoir déserté la fiction. Par manque non pas d'inspiration, nous indique-t-il à l'occasion d'un entretien pour *Lire*, mais « *de liberté au sens le plus large* ».

Kamel Daoud est né en 1970 à Mesra, en Algérie. Ses prises de position sur cette rive et l'autre de la Méditerranée lui ont valu

bien des inimitiés, jusqu'aux menaces de mort. Fin 2014, il est la cible d'une fatwa après des propos sur son rapport à l'islam. En 2016, à la suite de la publication d'une tribune revenant sur la vague d'agressions sexuelles commises en Allemagne durant les célébrations du Nouvel An, il est accusé d'alimenter les « *fantasmes islamophobes d'une partie croissante du public européen* ». Déplaire aux islamistes et aux décolonialistes est un privilège peu envié. Invité en résidence à Sciences Po en 2019, c'est en venant vivre à Paris que l'écrivain a renoué avec la liberté et le désir d'écrire.

Dans *Houris*, il se confronte à un autre grand tabou de son pays d'origine : la guerre civile, qui embrasa l'Algérie entre 1992 et 2002. Une « *décennie noire* » qu'Aube, son héroïne, porte inscrite dans sa chair sous la forme d'un large sourire entaillé au couteau dans sa gorge. « *Je cache l'histoire d'une guerre entière, inscrite sur ma peau depuis que je suis enfant. Ceux qui savent lire comprendront en croisant le scandale de mes yeux et la monstruosité de mon sourire. Ceux qui oublient volontairement auront peur de moi et de me regarder* », murmure-t-elle à l'enfant qui grandit dans son ventre, qu'elle sait fille et prénomme Houris.

DANS LA CHAIR DES VICTIMES

Aube avait 5 ans la nuit de sa seconde naissance, quand, dans l'ambulance qui fonçait entre Relizane et Oran, elle a été rebaptisée par Khadija, sa mère adoptive. Son père, sa mère et sa sœur avaient péri dans le massacre de Had Chekala. « *On avait assassiné près de mille personnes en une nuit dans les alentours de notre ferme. Le chiffre [...] fit trembler le pays. On ne le crut pas.* » Les cordes vocales sectionnées par un couteau, Aube n'est pas réduite au silence pour autant. À Oran, elle a ouvert un salon de coiffure, en face d'une mosquée dont l'imam voit d'un mauvais œil la fréquentation croissante de l'établissement. « *Entre ma canule et le*



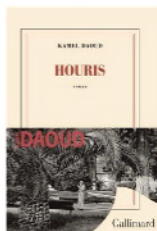
haut-parleur du prêcheur, la tension était palpable et sa rumeur s'était répandue dans le quartier. » Le salon de coiffure est mis à sac. Aube prend alors la route en direction du village où, vingt ans plus tôt, sa famille a été massacrée. Avant son départ, elle a pensé avaler les trois pilules abortives qui devaient la délester de son enfant, mais n'a pu s'y résoudre. « Ma Houri veut vivre, elle désire savoir. Elle exige que je lui montre. Alors je vais lui montrer. »

Il faut vingt ans pour écrire au sujet d'une guerre, a lu un jour Kamel Daoud. Comme à son héroïne, on a longtemps demandé aux Algériens de se souvenir d'une guerre d'indépendance qu'ils n'avaient pas connue, puis d'effacer de leur mémoire cette décennie noire dont chaque famille porte pourtant le deuil. L'hypermnésie d'un côté, l'oubli de l'autre. « Ce qui m'a marqué à vie, ce n'est pas seulement l'horreur des massacres, mais l'incrédulité de mes collègues journalistes, déclare Kamel Daoud. Quand mes reportages mentionnaient mille victimes en une nuit, la censure transformait ce chiffre en "dizaines de morts". Il aura fallu dix ans pour que la vérité soit rétablie, pour que l'on cesse de me dire que ce que je détaillais dans mes articles était impossible. Pendant toutes ces années, j'ai dialogué avec un monstre qui s'appelle le silence. »

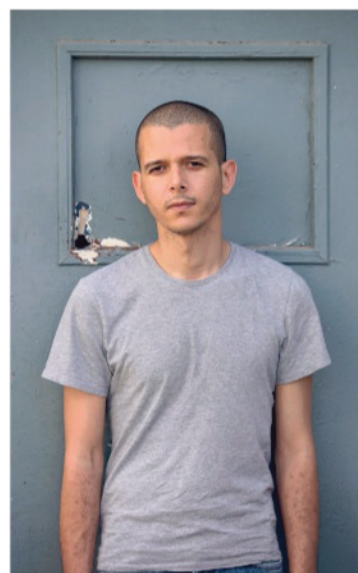
Au long de sa carrière de journaliste, Kamel Daoud rencontre des blessés, des amputés, des femmes et des hommes présentant des troubles psychiques, que personne ne prenait en charge ni n'écoutait.

Au moment de rédiger *Houris*, il s'est rappelé que « la seule transcription de cette guerre était dans la chair de ses victimes ». Aussi lui a-t-il paru nécessaire que son héroïne en porte les stigmates. Privée de l'usage de la parole, Aube fait entendre une langue intime qui rejoint celle de l'écrivain. « En tant qu'Algérien, je possède deux langues : le français, la langue de l'intimité devenue ma langue d'écriture, et la langue algérienne, celle du dehors, de l'appartenance à la société. Écrire, c'est aller de l'intime vers l'extérieur, c'est transgresser le silence. » En tant que femme, en tant que mutilée, Aube ne peut faire entendre sa « langue du dehors ». La force du dialogue intime qu'elle entretient avec son enfant – et avec le lecteur – en est décuplée, et nous permet de saisir l'horreur d'une histoire trop longtemps tue que la plume de l'écrivain déplie, précise, itérative. « On ne peut arracher une guerre civile du silence en quatre mots. Aussi Aube répète-t-elle qu'elle doit parler, qu'elle ne veut plus se taire. Elle raconte enfin ce que personne, longtemps, n'a voulu entendre. » ■

Laëtitia Favro



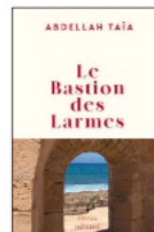
★★★★★
HOURIS
KAMEL DAOUD
416 P, GALLIMARD, 23 €



L'ombre du tabou

Professeur et écrivain, Youssef vit à Paris depuis vingt-cinq ans. Lorsque sa mère est morte, il y a dix ans, il n'était pas revenu dans sa ville natale de Salé. Aujourd'hui, il doit se rendre sur place pour liquider sa part de l'héritage. Il revient aussi pister l'ombre de Najib, son premier amour, qui l'avait délaissé pour filer avec... un colonel de l'armée. Que certains disent désormais mort et d'autres, trafiquant de drogue « niveau international ». Pourquoi donc vient-il hanter les songes de Youssef jusqu'à prendre voix dans ce livre ? La vérité se trouve dans ce quartier de Salé : le Bastion des larmes, qui donne son titre au roman. Il y a beaucoup de Taïa dans Youssef. À travers son personnage, comme il le fait souvent, l'auteur interroge le tabou de l'homosexualité au Maroc, et ce passé qui nous traverse comme une fiction. ■

Hubert Artus



★★★★★
LE BASTION DES LARMES
ABDELLAH TAÏA
324 P, JULLIARD, 21 €

QUI SERA LE PRIX TALENT CULTURA 2024 ?

L'enseigne culturelle propose une nouvelle version de son opération de mise en avant des jeunes auteurs, avec un jury élargi.

Faire émerger de nouveaux noms ? Tel est l'objectif du prix Talents Cultura, qui, depuis sa création en 2003, a mis en lumière des auteurs désormais aussi installés que Nicolas Mathieu, Leïla Slimani ou Gaël Faye. Pour l'édition 2024, l'enseigne culturelle redéfinit cette mission dans une nouvelle version. Ainsi, près de 1000 clients issus de 40 clubs de lecture ont composé une sélection de huit titres de la rentrée, dont voici la liste : *Faïel et les histoires du monde*, de Paolo Bellomo (Le Tripode) ; *Un jour, il n'y aura plus de pères*, de David Frêche (Le Rocher) ; *Les Os noirs*, d'Agnès Jésupret (Liana Levi) ; *Les Vérités parallèles*, de Marie Mangez (Finitude) ; *Fragile/s*, de Nicolas Martin (Au diable vauvert) ; *La Ballerine de Kiev*, de Stéphanie Perez (Récamier) ; *La Petite Bonne*, de Bérénice Pichat (Les Avrils) ; *Conque*, de Perrine Tripiet (Gallimard).

Le 28 août, cette liste sera réduite à quatre finalistes, que le grand public pourra départager en votant sur le site Internet de Cultura. Verdict le 17 octobre ! ■ Jean Hurtin
Renseignements et participation sur cultura.fr



AURÉLIEN BELLANGER • ABEL QUENTIN

La fiction en pleins débats

L'un raconte les batailles de la laïcité à la française, l'autre, celles de l'écologie politique. Avec ces deux écrivains, le roman d'idées sera-t-il le genre vedette de la rentrée?



Les nouveaux romans d'Aurélien Bellanger et d'Abel Quentin n'ont pas seulement en commun d'être parmi les plus attendus de la rentrée, ils relèvent aussi d'un même genre, celui du « roman d'idées », qui met en scène les grandes batailles idéologiques de notre temps. Le sujet de Bellanger, c'est la laïcité à la française; celui de Quentin, l'écologie et la critique de la croissance. L'un raconte la lutte entre les tenants de la laïcité « républicaine » et ceux de la laïcité « ouverte »; l'autre, l'opposition entre les partisans du capitalisme vert et ceux de la rupture avec le système capitaliste. Attention, ces

deux livres sont bien des romans, non des essais déguisés; le défi des auteurs consiste justement à transformer leur matériau en récit, avec des personnages qui ne soient pas les hommes-sandwichs d'une doctrine. Un écueil qu'Aurélien Bellanger a souvent affronté, lui dont tous les livres relèvent d'une forme plus ou moins hybride entre le roman et l'essai, articulés autour de discours plutôt qu'autour de personnages. Dans *Les Derniers Jours du Parti socialiste*, il raconte cette fois-ci la destinée d'un intello organique de la célèbre formation politique qui, pour sauver la gauche, tente de la recentrer sur l'un de ses vieux combats historiques, la laïcité dans sa version émancipatrice et universaliste. Ses adversaires? La gauche multiculturaliste anglo-saxonne, ainsi que l'islam politique. À ce personnage s'en ajoutent deux autres, deux philosophes engagés, aux modèles plus ou moins reconnaissables. La particularité du roman, en effet, est qu'il s'inspire de personnalités existantes, comme Philippe Val, Rokhaya

Diallo, Michel Onfray ou Rachel Khan. L'auteur prie son lecteur de ne pas trop prendre garde à ces démarquages, et de traiter les personnages en « protagonistes d'une histoire parallèle ». Cette dimension de jeu est un atout du livre, mais aussi une limite; le *name dropping* pollue un peu le grand récit d'idées, au risque de le réduire à une chronique codée pour *happy few*. Il faut saluer néanmoins le tour de force de Bellanger, qui, sur ce sujet clivant, parvient à masquer jusqu'au bout ses préférences et à « habiter » équitablement les deux camps, sans verser dans le roman à thèse.

RAPPORT MEADOWS

Là où le sujet de Bellanger est typiquement franco-français, celui d'Abel Quentin revêt une dimension mondiale. L'auteur du *Voyant d'Étampes* remonte à l'une des sources de l'écologie politique, le rapport Meadows de 1972, premier travail de prospective à avoir alerté sur l'insoutenabilité d'une croissance illimitée sur notre planète

LA PRIORITÉ EST
DONNÉE À L'ACTION,
À L'ÉVÉNEMENT,
AU CONCRET

finie. *Cabane* retrace ainsi la trajectoire des auteurs du rapport jusqu'à nos jours, en balayant un demi-siècle d'histoire de l'écologie. Pour se donner de la liberté, Quentin transpose tout: le couple Meadows devient le couple Dundee, leur QG n'est plus le MIT mais l'université Berkeley, leur commanditaire n'est pas le Club de Rome mais un « *Club transatlantique* » imaginaire. Le contenu du rapport, en revanche, reste inchangé, tout comme sa méthodologie issue de la dynamique des systèmes. Les époux Dundee passeront les années 1970 à assurer le service après-vente du rapport à travers le globe, un peu désenchantés quant aux possibilités de changer le monde. Leur coauteur français, Quérillot, sorti de Polytechnique, retourne sa veste et vend son talent à une compagnie pétrolière. Quant au dernier larron, un matheux scandinave nommé Gudsonn, il s'intéresse à l'écologie radicale et vire marginal. Autant de destins qui incarnent les différentes stratégies possibles face à la menace d'un effondrement environnemental: la déception, la défection, la radicalisation. Complexes et profonds, les personnages du quatuor ne sont jamais les porte-drapeaux de leurs idées, le roman évitant le risque du cours magistral, alors même qu'il pullule de profs et de savants. Bien qu'aride, le matériau du roman est rendu digeste grâce au style de Quentin, percutant, avec un sens de la formule imparable. Pour résumer l'amertume des Dundee après que le soufflé de leur rapport est retombé, il les compare à ces « *vieux chanteurs d'un seul succès, les has been qui*

ressassent leurs tubes dans des salles des fêtes après avoir connu l'ivresse du Carnegie Hall ». Et, pour croquer la papesse française du crudivorisme débarquée à la fin du livre, avec sa chaîne YouTube et ses livres de développement personnel à succès, il parle d'une « *vestale New Age aux allures de Tata Yoyo* » ! Mais le plus impressionnant dans *Cabane*, c'est sa mécanique en béton, son absence de temps mort, la priorité donnée à l'action, à l'événement, au concret. À un moment, Abel Quentin trace le portrait d'un prof de Berkeley, un type ingénieux, pratique, réaliste. « *Toujours les mains sales, écrit-il, toujours le savoir utile dans la pure tradition américaine, la vieille tradition anglo-saxonne.* » Le prof ou le roman ? ■

Bernard Quiriny



★★★★☆
**LES DERNIERS JOURS
DU PARTI SOCIALISTE**
AURÉLIEN BELLANGER
480 P., SEUIL, 23 €



EXTRAIT
★★★★☆
CABANE
ABEL QUENTIN
480 P., L'OBSERVATOIRE, 22 €

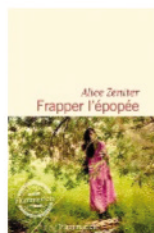
Terre promise



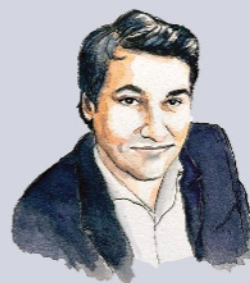
Partir, c'est aussi revenir. Après sa rupture avec Thomas, Tass décide de quitter la métropole pour retrouver la Nouvelle-Calédonie, le territoire qui l'a vue naître. Y reprendre son poste de professeure, c'est appréhender différemment Nouméa et tous les lieux fréquentés par ses ancêtres depuis leur arrivée par bateau, quelques siècles plus tôt. Des histoires se dessinent, marquées par d'éternelles failles d'obscurité. Dans l'une de ses classes, des jumeaux disparaissent. Tass ne peut

s'empêcher de partir à leur recherche, reconstituant également un pan de sa propre histoire. « *Frapper l'épopée* », c'est considérer les aspérités d'une terre pleine de non-dits, dont Alice Zeniter s'empare avec brio à travers la fiction et l'Histoire. ■

Marie Jouvin



★★★★☆
FRAPPER L'ÉPOPÉE
ALICE ZENITER
352 P., FLAMMARION,
22 €



MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

Plan de fable

C'est peut-être l'un des vices des rentrées littéraires : mettre plus volontiers en avant des ouvrages explicitement en lien avec des préoccupations sociétales contemporaines (lire notre ouverture ci-contre). Pour autant, il convient de ne pas mettre de côté, loin de là, des livres qui jouent la carte de la fable, qui plus est lorsqu'ils sont portés par une indéniable maestria de fond et de forme. On pourrait, à ce titre, évoquer l'amusant *Aux marges du palais* de Marcus Malte (Zulma) – « *inspiré d'une histoire qui pourrait bien être vraie* » si l'on en croit son sous-titre. Une peinture quasi rabelaisienne et punk de la « *République Médiocratique de la Frzangzwe* », ressemblant fort à la France d'aujourd'hui. Un territoire d'inégalités en pleine ébullition, croqué ici avec verve et inventivité, à travers un récit-feuilleton gorgé de personnages savoureux. Mais attardons-nous surtout sur le deuxième roman d'une écrivaine moins connue : *Conque*, de Perrine Tripier. Dans une obscure contrée, une « *grande historienne des peuples maritimes* », Martabée Gaeldish, est chargée d'une mission par l'empereur : en savoir plus sur « *la civilisation qu'on vient de mettre au jour* », dans un chantier archéologique. Qui étaient les Morgondes, ces guerriers mystérieux pêchant la baleine, vantés par les bardes d'antan ? Les fouilles auront-elles de quoi faire pavaner les autorités rêvant d'un glorieux passé ? Et comment Martabée pourra-t-elle vraiment se positionner dans ses écrits au « *Bulletin archéologique public* » ? Entre la réalité et la vérité officielle, gare aux illusions... Remarquée pour la précision de son écriture avec ses *Guerres précieuses*, la romancière de 25 ans déjoue ici avec une aisance sidérante les facilités et se montre politiquement bien plus subtile que tant d'ouvrages à gros sujet. À l'image du titre, *Conque* – pour « conquête » ?

★★★★☆
CONQUE
PERRINE TRIPIER
208 P., GALLIMARD, 19,50 €

ET
AUSSI...

★★★★☆

LES REFLETS DU HASARD

HÉLIOS AZOULAY

160 P., LE ROCHER, 15,90 €

Dans ce roman d'une poésie furieuse, le narrateur gagne le pactole au loto mais décide de ne pas empocher son chèque. C'est l'occasion d'une réflexion inspirante sur le hasard, cette « pudeur du divin ». Mais au bistrot Le Diplomate, où il a ses habitudes, son histoire finit par se savoir, et l'on en vient à reprocher à ce juif de voler l'argent qu'il refuse pourtant. Voilà qui est kafkaïen : Hélios Azoulay renverse l'inversion des valeurs qui caractérise la mentalité paranoïaque

et perverse. Comme toujours, ce clarinettiste compose son roman en trois mouvements, du plus terrestre au plus apocalyptique. Mais, même dans un hôpital psychiatrique, c'est bien l'amour et l'enfance que notre punk éthique fait triompher. *Les Reflets du hasard* s'avère une expérience de lecture bouleversante.

Simon Bentalila

★★★★☆

QUE DU VENT

YVES RAVEY

128 P., MINUIT, 17 €

Avec *Que du vent*, Yves Ravey invente un genre : le roman noir de voisinage. Le narrateur, chef d'une microentreprise brinquebalante, a une voisine qui lui fait du gringue. Elle lui propose un plan : arnaquer son mari, aimable voyou avec lequel il va parfois pêcher, le tout avec l'aide d'un autre voisin, lui-même en affaires avec la victime. L'histoire, qui se déroule dans un périmètre de trois maisons, quatre personnages et quelques figures secondaires, est racontée avec un flegme ahuri par le narrateur qui ne sait jamais s'il est en train de réaliser un coup génial ou de se faire avoir. On se croirait dans un film des frères Coen, en miniature. La concision du récit lui donne une allure de jeu théâtral, presque d'objet littéraire.

Bernard Quiriny

NINA LEGER

La ruine
au nom de l'or

D'une actualité brûlante, *Mémoires sauvées de l'eau* évoque, à travers l'histoire d'une ville née de la ruée vers l'or, l'aveuglement des hommes face à la destruction de la nature.

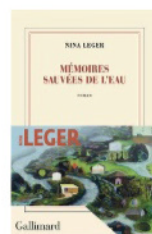
Certaines dates sont à marquer d'une pierre blanche, d'autres, d'une pépite d'or. Le 24 janvier 1848, un charpentier découvre de l'or dans l'American River, en Californie. Le précieux métal « vivait là depuis longtemps, était connu depuis longtemps », mais personne n'avait songé à lui associer les mots « investissement » et « profit ». Cette analogie réalisée, la ruée vers l'or peut commencer. Des bras armés de pelles et de pioches affluent depuis l'Est. Des villes sortent de terre et parfois des eaux, comme Oroville, au nord de Sacramento. « Un nom qui commence par ce que le lieu a déjà donné, oro en espagnol, et se termine par ce qu'il ambitionne de devenir, ville en français. » La destinée manifeste est en marche. Peu à peu, les immenses plaines de l'Ouest se quadrillent en autant de propriétés fondées sur la loi du « first in time, first in right » – « premier en temps, premier en droit ». Une règle qui ne profite qu'aux Blancs. Le 1^{er} août 1863, les lecteurs de l'Oroville Weekly Union apprennent que cent quarante Indiens, « qui se sont rendus d'eux-mêmes », s'acheminent vers une réserve. « Beaucoup d'autres suivront leur exemple ou seront, pour le dire vite, envoyés rejoindre leurs ancêtres », conclut l'article.

Un siècle et demi plus tard, Thea, géologue, doit fuir Oroville face à l'avancée d'un méga-feu. « C'est comme des représailles pour tout ce qui s'est passé ici depuis que les pionniers y ont trouvé de l'or », indique-t-elle par message audio à Grande Ourse, sa grand-mère de cœur. *Il y a toujours eu des incendies mais jamais des comme ça, et ce n'est pas une fin, c'est un début. Il faut qu'on apprenne à perdre nos maisons et les lieux qu'on aime.* » Thea n'était pas venue à Oroville pour perdre mais pour retrouver, pour renouer avec une histoire collective à laquelle son histoire intime



faisait écho. C'est sur les ruines d'un monde englouti qu'il lui faudra se reconstruire, à l'instar d'une civilisation dont les excès ont préparé la perte. Jouant avec les registres de langue, entre oralité et prose poétique, Nina Leger conte, dans *Mémoires sauvées de l'eau*, l'aveuglement des hommes vis-à-vis d'une nature qu'ils ont cru asservir et ignorant qu'ils créaient les conditions de leur propre asservissement. Un récit mélancolique et d'une grâce folle. ■

Laëtitia Favro



★★★★☆

MÉMOIRES SAUVÉES DE L'EAU
NINA LEGER

320 P., GALLIMARD 21,50 €



Le sable l'emportera

Son deuxième roman, *La Disparition de Josef Mengele*, avait impressionné le jury du prix Renaudot. En déroulant la destinée du « médecin d'Auschwitz », une documentation approfondie transparaissait tout au long de l'ouvrage. Si *Mesopotamia* s'éloigne géographiquement, on y retrouve les codes d'un bon cru signé Olivier Guez : une biographie historique romancée, qui ne manque ni de style ni de panache. L'existence singulière de Gertrude Bell y est narrée, et, si son nom n'évoque rien, c'est essentiellement parce qu'elle est l'une des nombreuses femmes dont l'action a été évincée de l'Histoire au cours du siècle dernier. Archéologue, espionne, exploratrice polyglotte, diplomate, la jeune Britannique s'est imposée au Moyen-Orient au cœur d'une lutte entre empires coloniaux. L'or noir et le territoire ottoman sont alors convoités par la Grande-Bretagne, qui veut assurer son statut de superpuissance euroasiatique. Personnage double, incarné par son impérialisme et son amour de ceux que la civilisation n'a pas encore spoliés, Gertrude Bell est tout à la fois. Controversée et passionnée, actrice dramatique de son propre monde et de celui qui l'entoure : il reste tout à redécouvrir de cette curieuse exploratrice. ■

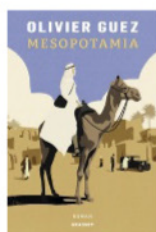
Marie Jouvin



Dans le puzzle de la guerre

Durant la Seconde Guerre mondiale, ils furent près de 134 000 Alsaciens et Mosellans incorporés de force dans la Wehrmacht. On les appelle les « Malgré-nous ». Le père de Joël Egloff fut l'un d'eux. De son histoire l'auteur ne sait pas tout. Il y a la pudeur naturelle du père, le traumatisme de la guerre, l'envie d'oublier, peut-être. Il y a ce que Joël Egloff sait, ce qu'il devine, ce qu'il espère ou fantasme. Il ne s'agit pas d'un roman historique mais d'un texte personnel, écrit par un fils pour son père, comme pour reconstituer un puzzle dont les vides sont comblés par l'imagination. Joël Egloff aborde ce sujet grave avec ironie, celle qui toucha, en 1943, la vie d'un jeune homme français qui devient allemand, puis SS, combattit dans les Ardennes et en Hongrie, puis fut fait prisonnier par les Américains. Dans *Ces féroces soldats* retentissent l'absurdité d'un conflit autant que la tendresse de l'auteur pour son père. Un récit intime rédigé à la deuxième personne du singulier dans une langue simple, dont l'ironie résonne jusqu'à ce titre en référence à *La Marseillaise*. Car de ceux qui avaient alors 17 ans, qui étaient terrifiés, il semble juste de raconter l'histoire, malgré tout. ■

Margaux Morasso



★★★★★
MESOPOTAMIA
OLIVIER GUEZ
416 P., GRASSET, 23 €



★★★★★
CES FÉROCES SOLDATS
JOËL EGLOFF
240 P., BUCHET-CHASTEL,
20,50 €



LE NOUVEAU CAMILLE PASCAL

Chaque époque a ses Christophe Rocancourt, et il semblerait que le règne de Louis XVI ne fasse pas exception, avec la comtesse Jeanne de la Motte-Valois. Camille Pascal nous dresse un portrait fascinant de cette intrigante. Escroqueries, crimes de lèse-majesté... Pour retrouver le rang perdu par ses illustres aïeux, cette grande stratège, au don inné de comédienne, est prête à tout, y compris à signer de faux documents au nom de la reine Marie-Antoinette, afin de « *soutirer au trésorier de la Marine des sommes folles pour financer un collier autrefois composé par ces fous de joailliers dans l'espoir de le faire porter à la du Barry, une gourgandine, un collier, ou plutôt un harnais dont elle n'avait jamais voulu et qu'elle ne porterait pas* » ! Pour ce faire, elle peut compter sur la naïveté du cardinal de Rohan, grand aumônier de France, épris d'elle et à qui elle fait miroiter des faveurs de la reine. Grand prix de l'Académie française pour *L'Été des quatre rois*, Camille Pascal signe avec *La Reine du labyrinthe* son roman le plus psychologique. Les rouages de cette manipulation semblent si crédibles que l'emprise est partagée par le lecteur : l'homme épris s'enfonce dans le déni, une fois la trompeuse démasquée. Entre deux descriptions au pinceau de miniaturiste, on retrouve aussi l'humour ravageur de l'écrivain, celui des gazettes de l'époque, par exemple lorsqu'un Louis XVI myope apparaît particulièrement maladroit. Voilà une fresque vertigineuse et sans complaisance de la cour. S.B.



★★★★★
LA REINE DU LABYRINTHE
CAMILLE PASCAL
432 P., ROBERT LAFFONT,
22,50 €

3 RAISONS DE LIRE

LE NOUVEAU PHILIBERT HUMM

Pour sa fantaisie

Tous les mois s'empilent dans les librairies des témoignages sinistres et des essais pontifiants. Rien de tout ça chez le jeune auteur : sa légèreté fait du bien. *Roman de gare* est à la hauteur de son titre. Philibert Humm raconte sur le mode humoristique les aventures de deux camarades qui, souhaitant devenir vagabonds, se cachent dans un vieux wagon à essieux. À partir de là, ils se laissent porter, voient du pays, et l'auteur digresse et rigole. Ceux qui l'aiment prendront ce train.

Pour sa nostalgie

Dans ce livre sont cités en vrac Hugo, Gabin ou Jules Renard, qui écrivait dans son *Journal* : « Je n'ai jamais eu la chance de manquer un train auquel il soit arrivé un accident. » Humm est resté un garçon d'autrefois, à la culture rétro. Mais, à rebours de notre société gangrenée par de laborieuses querelles idéologiques, lui a le grand mérite de ne jamais poser ni peser. Si on le sent attaché à une France en voie de disparition, il en parle avec tendresse et poésie.

Parce qu'il confirme

À ses débuts, Philibert Humm était un espoir, associé à son copain Pierre Adrian avec lequel il avait publié *Le Tour de la France par deux enfants d'aujourd'hui*. En décrochant le prix Interallié en 2022 avec *Roman fleuve*, Humm a changé de catégorie. Succès en grand format, le livre fait un carton en poche. À se demander si ce baroudeur fantasque n'était pas devenu le meilleur héritier de Sylvain Tesson. Son lectorat grandissant ne sera, en tout cas, pas déçu par *Roman de gare*.

Louis-Henri de La Rochefoucauld



★★★★☆
ROMAN DE GARE
PHILIBERT HUMM
220 P., ÉQUATEURS, 22 €

EMMANUEL RUBEN

Le futur et son double

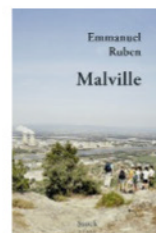
Après tant d'époques et de contrées, c'est avec l'histoire d'une « France d'après » que se confond celle de Vidouble.



On a connu Samuel Vidouble il y a dix ans dans *La Ligne des glaces*, le troisième roman d'Emmanuel Ruben, qui allait en faire son double aux mille visages. On le retrouvait dans *Sabre* (2020) puis dans *Les Méditerranéennes* (2022), fictions foisonnantes et voyageuses où l'écrivain explorait ses origines familiales composites. Celui-ci poursuit dans cette veine, mais change de braquet. Si le titre évoque Robert Merle (*Malevil*, 1972), c'est que l'histoire commence là aussi dans l'avenir :

en 2036. Six mois après une catastrophe nucléaire dans la région où Vidouble passa sa jeunesse, près de Creys-Malville, en Isère, où le gouvernement a relancé la centrale qui avait été arrêtée en 1998. Après, aussi, qu'une pandémie a – c'est devenu courant – forcé tout le monde au confinement. Vidouble est dans sa cave, et il écrit. Ce que nous lisons. Sa solitude, ses souvenirs d'enfance. Le père, grand croyant dans l'énergie de l'atome. La mère, Algérienne de confession juive, dans une région où Vidouble raconte l'apparition du Front national. Il y a aussi Thomas, son ami et modèle. Et surtout Astrid, son premier amour de lycée. Alternant roman d'apprentissage, naturaliste, politique et même d'anticipation, *Malville* raconte une France des années 1980-2000, porté par la puissance qui lie fond, forme et verbe – ce n'est pas un hasard si la centrale explosée se nomme aussi Astrid. Une littérature de révolte et de grâce. ■

Hubert Artus



★★★★☆
MALVILLE
EMMANUEL RUBEN
272 P., STOCK, 20,90 €

Libérer, résister

« Les histoires veulent trop de ceux qui les écrivent », affirme Richard Morgiève, coutumier des ellipses et du mystère. Il nous livre avec *La Mission* un roman initiatique troublant qui résonnera longtemps chez son lecteur, l'histoire d'un enfant de l'Assistance promis à une vie de servitude que le hasard fait rejoindre la Résistance le jour même du Débarquement. Rarement les périls et les ambiguïtés de la Libération furent aussi bien décrits que par le truchement de Jacques, qui découvre la trahison, l'amour, le deuil, la bonté, le capitalisme et l'émancipation, le tout dans une langue admirablement ajustée à cet amoureux de la nature intègre et sensible. Les mille lectures possibles de son destin font que beaucoup reviendront à cette *Mission*-là. ■ A.F.



★★★★☆
LA MISSION
RICHARD MORGIEVE
240 P., JOËLLE
LOSFELD, 20 €

ABIGAIL ASSOR • REBECCA LIGHIERI

Une jeunesse passe

Les deux autrices mettent au cœur de leurs romans ce moment de la vie où tout reste à faire, même si tout semble joué d'avance.



Remarquée avec *Aussi riche que le roi* (prix Françoise-Sagan 2022), Abigail Assor s'est retrouvée confrontée au choix cornélien qui touche un jour tous les jeunes écrivains. Faut-il continuer à creuser son sillon ou prendre le lecteur à contre-pied ? Dans *La Nuit de David*, conservant cette même langue poétique et habitée où amour et violence ne cessent de s'entrechoquer, la romancière a finalement fait le pari de l'audace et de la nouveauté. À la course effrénée, pop et féministe dans le Casablanca des années 1990 succède un drame familial

jeune femme remonte le temps jusqu'à la nuit où tout a basculé, où elle a tenu sa promesse dans l'espoir de le libérer, sans savoir que son enfance et sa fratrie allaient soudainement partir en fumée.

Obnubilée par le succès et la jouissance, la génération X a aussi enfanté une jeunesse que sa sensibilité aux drames du monde rend inapte au bonheur : ce gouffre béant traverse le nouveau roman de Rebecca Lighieri, l'alias d'Emmanuelle Bayamack-Tam. Acteurs de théâtre au talent célébré, Armand et Birke forment un couple solaire peinant à comprendre

déchirant, en vase clos. Olive se remémore son enfance, dix années passées main dans la main, à cor et à cri, aux côtés de David, un jumeau maléfique avec lequel elle a tissé un lien indéfectible. « Le diable », « un fou », c'est ainsi que l'appelaient ses parents, dépassés par ce garçon instable, animé par de terribles pulsions meurtrières. Devenue adulte, la

le caractère discret et introverti de leur fille unique, Miranda. Alors que la mère se montre distante, le père très aimant se raconte lui-même en narrant les efforts déployés pour que s'épanouisse enfin la fillette devenue jeune femme. Lorsque l'on accède au point de vue de Miranda, le décalage est vertigineux : elle dissimule sa vraie nature depuis toujours, dont des facultés surnaturelles qui exacerbent son empathie et qu'Armand ne saurait comprendre tout à fait. Plus elle approche de l'âge auquel disparaurent Amy Winehouse, Kurt Cobain ou Jean-Michel Basquiat, et plus elle s'identifie à ces figures tragiques du « Club des 27 »... Rarement amour et incommunicabilité se seront aussi douloureusement accordés que dans ce *Club des enfants perdus*, volontiers cru, où l'autrice dévoile des êtres faillibles et attachants avec l'acuité qu'on lui connaît. ■

Léonard Desbrières et Antoine Faure



★★★★☆
LA NUIT DE DAVID
ABIGAIL ASSOR

192 P., GALLIMARD, 19,50 €



★★★★☆
LE CLUB DES ENFANTS PERDUS
REBECCA LIGHIERI

520 P., P.O.L., 22 €

Chercher la vie

C'est un huis clos à ciel ouvert, un hameau perdu dans l'arrière-pays, là où le temps attend son heure. Dans son précédent roman, *On était des loups*, Sandrine Collette suivait ses personnages à la trace. Ici, elle les regarde survivre, affronter les hivers, travailler la terre. Les jumelles Ambre et Aelis mènent la danse, la vieille Rose se tait, Bran témoigne de ce lieu qui s'essouffle. Jusqu'à l'arrivée de Madelaine, qui va réveiller la vie et provoquer un drame. Chez Sandrine Collette, tout se mêle toujours, la nature et les pierres, l'envie et la peine, les ombres sous le soleil. *Madelaine avant l'aube* est un roman

puissant qui bouillonne de sentiments. Les hommes ne savent plus aimer, les femmes regardent loin. Dans tous ses livres, l'autrice réinvente des mondes qui disparaissent pour mieux raconter ce qui fabrique l'espoir et ce qui reste quand tout semble perdu. Et pourtant rien n'est si désespéré. Parce que l'écriture de Collette maintient haut la qualité et ne tombe jamais dans la boue, creusant ses phrases comme des sillons. Elles sont droites, précises, incarnées. Plus ça va, plus son style devient sa force pour aller au plus loin de l'exploration des instincts humains. Tout simplement impressionnant. ■

Éric Libiot



★★★★☆
MADELAINE AVANT L'AUBE
SANDRINE COLLETTE

252 P., JC LATTÈS, 20,90 €

PAULINE CLAVIÈRE • CÉLINE LAURENS • PIERRE DARKANIAN

Place aux sorcières

Étendards d'un féminisme tapageur, ces trois romans de la rentrée mettent en scène des figures de femmes audacieuses, douées du pouvoir de lire à travers les âges et les lieux, magiciennes qui interrogent l'énigme de la transmission et de l'héritage.



Sorcières. C'est ainsi que les hommes qualifient celles qui leur échappent, dont ils ne parviennent à définir la place dans leur société, et qui vivent à l'écart dans des maisons menaçant ruine, à l'image de Brunhilde, l'Allemande débarquée dans un village du Cantal avec son amie Mariella, un soir de l'été 1977. Le bal du 14 juillet se préparait, bientôt perturbé par l'arrivée de ces femmes jeunes, belles et libres. Brunhilde la blonde et Mariella la brune attirent les regards, déclenchent les rumeurs. Pourquoi, alors que les hippies convergent vers l'Inde et la Californie, choisissent-elles de s'installer dans cette campagne reculée ? Pourquoi y restent-elles, en dépit de la défiance, au point de voir leur histoire mêlée à la légende locale ? « Pourquoi personne, jamais, ne les a oubliées, malgré leur obstination à l'être » ? La narratrice de *Wunderland*, de Pauline Clavière, a entendu parler elle

aussi de ces Allemandes venues « de loin pour débarquer nulle part ». Comme une ritournelle, leur mythe s'est inscrit en elle, s'est transformé en énigme. La résoudre lui permettrait-elle de mieux comprendre Lili, sa mère, originaire du village, ainsi qu'une page non écrite de l'histoire entre la France et l'Allemagne ? En 1977, les souvenirs de la guerre sont encore frais. Sur les trois cents âmes que comptait le village, quarante n'en ont pas réchappé. Bientôt, la narratrice découvre qu'un habitant a été fait prisonnier dans la ville où Brunhilde a grandi...

NON-DITS ET REGRETS

« Sorcière », dit-on également d'Élise, la domestique de la maison Dieu – qui donne son titre à l'ouvrage de Céline Laurens –, témoin de l'incendie qui a ravagé la demeure de ses maîtres, eux aussi engloutis par les flammes... et leurs secrets avec eux ? D'après Élise, le couple ne se parlait plus,

seule la rumeur semblait avoir libre cours dans cette maison frappée par la foudre, à l'image de la carte de tarot reproduite en couverture du livre. Si ce roman et celui de Pauline Clavière se situent à des époques et dans des paysages différents, tous deux relatent des histoires de transmission, de non-dits et de regrets légués par les aînés à leurs descendants, à mots couverts parfois. Et tous deux confirment le talent de jeunes autrices aux univers affirmés, peuplés de signes et de magie.

Enfin, attachons-nous à Pierre Darkanian, remarqué en 2021 avec son *Rapport chinois*, dont on avait apprécié la manière de s'emparer de la réalité avant de partir vers d'autres territoires. *Nous sommes immortelles* joue de nouveau avec les faux-semblants. Situé dans un futur proche, il se présente comme le récit d'une relation orageuse entre une fille et sa mère. Mais peu à peu l'étrange s'installe. D'abord cette lignée de sorcières dont se réclament les deux femmes, puis la disparition de la mère après la publication d'un livre obscur, croisant la figure de Médée et la vie d'une infanticide emprisonnée en Oregon. Enfin l'errance de la fille dans un quartier de la Goutte-d'Or halluciné, métamorphosé en un royaume des ténèbres où le temps et l'espace se distordent. La réalité tout entière se dérobe et laisse entrevoir une autre dimension. Une puissante odyssée à la lisière de l'imaginaire, où règne en majesté la sorcière, devenue l'égérie d'un féminisme tapageur. Quand littérature de genre rime avec question de genre. ■

Laëtitia Favro et Léonard Desbrières



★★★★★
WUNDERLAND
PAULINE CLAVIÈRE
400 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €



★★★★★
LA MAISON DIEU
CÉLINE LAURENS
240 P., ALBIN MICHEL, 20,90 €



★★★★★
NOUS SOMMES IMMORTELLES
PIERRE DARKANIAN
480 P., ANNE CARRIÈRE, 22,90 €

**MAYLIS
DE KERANGAL**

Crime à débattre

Avec *Jour de ressac*, la romancière de *Réparer les vivants* divise la rédaction.



★★★★☆

« Un thriller haletant sur l'identité »

Frantic. Dès l'abord du nouveau roman de Maylis de Kerangal, le film de Polanski vient en tête. Un Américain débarque à Paris avec sa femme, qui se trompe de valise à l'aéroport et disparaît très vite. On l'a prise pour une autre. Dans la première scène de *Jour de ressac*, une femme à Paris reçoit un coup de fil de la police du Havre : le corps d'un homme a été retrouvé. « Une affaire vous concernant », révèle simplement le flic. Dix-sept ans après *Dans les rapides*, histoire de l'amitié entre trois adolescentes fans de rock et mortes d'ennui dans leur ville moyenne face à la mer, Maylis de Kerangal revient au Havre, où elle a passé son enfance. L'aire de jeux battue par le vent, les docks, le ciel immense de « la ville par terre » : son livre est d'abord fondu dans la matière de la cité portuaire. Mais c'est aussi un thriller haletant sur l'identité, mené par cette narratrice doubleuse pour le cinéma, qui n'aime rien tant que converser avec des inconnus. Arrivée au poste, elle ne parvient pas à identifier le corps sur les photos. Le défunt était lié au narcotrafic. Ce qui lie cette mère de famille au cadavre est un ticket de cinéma – au dos, son numéro de téléphone a été griffonné. Mène-t-elle deux existences, sans le savoir ? Comme toujours chez Kerangal, nous basculons. Avec pour unique boussole sa prose intense, qui sonde tout ce que charrie sur la terre ferme un « jour de ressac ». ■

Gladys Marivat



★★★☆☆

« Une belle machine qui tourne à vide »

Maylis de Kerangal est à la fois l'une des autrices de la rentrée... et l'une de ses héroïnes : son confrère Xabi Molia imagine en effet dans son propre roman qu'elle recevra le prix Nobel de littérature en 2050 ! En attendant que se réalise cette amicale prophétie, l'autrice de *Réparer les vivants* s'installe dans la peau d'une comédienne de doublage parisienne, contactée par la police du Havre, à la suite de la découverte du corps sans vie d'un type sur la plage, avec son numéro de téléphone sur un papier dans sa poche. Peut-elle venir sur place, pour l'enquête ? Elle grimpe dans un train pour ce lieu qu'elle connaît bien. On s'attend à une intrigue policière, on découvre un roman d'atmosphère à trois volets : le portrait d'une quadragénaire, les souvenirs qu'elle remue, l'énigme du cadavre qui la turlupine. La tonalité assourdie du récit, son rythme incertain créent une ambiance intrigante et cotonneuse, au diapason des brouillards du Havre. Superbement écrit, *Jour de ressac* donne en même temps le sentiment d'un livre un peu trop mécanique, artificiel et lisse, comparable à une belle machine qui tourne à vide sur fond d'intrigue prétexte. Plutôt bon roman, mais petit millésime. ■

Jean Hurlin



**JOUR DE RESSAC
MAYLIS
DE KERANGAL**
256 P., VERTICALES,
21 €

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆

**UNE SOMME HUMAINE
MAKENZY ORCEL**

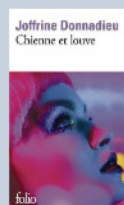
560 P., RIVAGES POCHE, 12 €

« Tout s'éclaircit à partir de la mort », écrit la narratrice dès les premières pages d'*Une somme humaine*, au moment où elle se jette sous les rames du métro, à Paris. Ce qui suivra est un cri, sous forme d'autobiographie fictive : quelles raisons, quelle destinée jusqu'à ce geste ? Sous la plume hagarde, subversive et bigarrée d'Orcel, cette vie se raconte à travers plusieurs boucles, plusieurs cycles, plusieurs mondes. Le tout par la voix intrépide de l'écrivain haïtien. Hubert Artus

★★★★☆

**CHIENNE ET LOUVE
JOFFRINE DONNADIEU**

400 P., FOLIO, 8,90 €. EN LIBRAIRIES LE 12 SEPTEMBRE.



Dans *Chiennne et louve*, Joffrine Donnadieu retrouve l'héroïne de son premier roman, *Une histoire de France*, qui ici a 20 ans et débarque à Paris. Le jour, elle suit une formation

théâtrale au cours Florent. La nuit, elle travaille dans un club à Pigalle. Elle a trouvé une chambre bon marché chez Odette, une nonagénaire restée vieille fille. Un face-à-face générationnel – salué par le prix de Flore 2022 – aux airs de comédie acide. H.A.

★★★★☆

**LE CHÂTEAU DES RENTIERES
AGNÈS DESARTHE**

216 P., POINTS, 7,90 €

Comme Boris et Tsila Jampolski, la plupart des familles installées là avaient échappé à la Shoah. Et avaient, dès sa construction, aménagé dans cet immeuble situé rue du Château-des-Rentiers (Paris 13^e) – d'où le titre de l'ouvrage. On y ouvrirait beaucoup les portes, pour que les adultes parlent et que les enfants jouent entre le dehors et le dedans. Boris et Tsila étaient les grands-parents d'Agnès Desarthe. H.A.



Grosses ficelles et savoir-faire

Un succès de la rentrée, c'est parfois une affaire de recette : une période souvent saluée par les prix littéraires (la Seconde Guerre mondiale), une histoire vraie pour s'offrir de gros sujets dans les médias non spécialisés, un auteur repéré par la critique avec son livre le plus accessible, sans oublier le mot « amour » dans le titre (ce vieux truc d'éditeur). Autant dire que « *Vous êtes l'amour malheureux du Führer* », autour de l'architecte du Reich Albert Speer, signé Jean-Noël Orenge, a bien des atouts. Problème : lorsqu'on connaît la méthode, difficile d'être totalement convaincu. Oui, le sujet de cet ouvrage dont on devrait beaucoup parler est passionnant : la vie de ce trouble personnage pour lequel « le guide » avait une étrange fascination s'avère une riche matière littéraire – à la fois en tant que destin individuel et expression d'une époque. Aussi, l'auteur a un indéniable savoir-faire. Mais voilà, tout semble ici calculé, et l'ensemble ne prend son envol que dans son dernier tiers, avec l'irruption de la sulfureuse historienne Gitta Sereny et des considérations sur l'Histoire et la fiction hélas juste esquissées. En résulte un titre certes accessible mais déséquilibré, qui passe à côté de pistes théoriques séduisantes. Intéressant, mais frustrant. ■ **Baptiste Liger**



★★★★★
« **VOUS ÊTES L'AMOUR
MALHEUREUX DU FÜHRER** »
JEAN-NOËL ORENGE
270 P., GRASSET, 20,90 €



Giverny à Auschwitz?

Grégoire Bouillier remet en branle le petit cirque du *Cœur ne cède pas* : son alter ego Baltimore, sa complice Penny, sa manière d'écrire. Son sujet cette fois-ci ? Les *Nymphéas* de Monet qui, quand il les a vus à l'Orangerie, lui ont fait une impression, disons, mitigée. « *Comme s'il émanait des Nymphéas quelque chose de... triste ? De funèbre ? De morbide ? De délétère ?* » De là *Le Syndrome de l'Orangerie*, enquête de détective sur ces toiles dont il entend percer les secrets. Si le fond est passionnant, le sentiment de répétition constitue la limite de ce livre par ailleurs si brillant (remettons à échelle !). Dans *Le Cœur...*, Bouillier imaginait un ouvrage composé uniquement d'exergues ; il passe ici aux actes, pages 105 à 108, mais on n'est plus surpris. L'écrivain s'autocite, son dispositif tourne au système, ses inventions formelles, à l'autoparodie. Il arrive aussi que son brio lui joue des tours, comme dans ce chapitre où il raconte en parallèle ses visites à Giverny et... Auschwitz-Birkenau. C'est si bien tissé qu'on hésite à chaque phrase s'il parle de l'un ou de l'autre. Un pur morceau de bravoure technique, ambigu, gratuit, virtuose et un peu obscène. Si ce chapitre a été conçu pour frapper l'esprit, c'est réussi. Hélas. ■ **Bernard Quiriny**



★★★★★
LE SYNDROME DE L'ORANGERIE
GRÉGOIRE BOUILLIER
432 P., FLAMMARION, 22 €



De l'humanisme opportuniste

Au début de ce roman de Véronique Olmi – qui s'autorise avec auto-satisfaction toutes les grosses ficelles –, Ben, altermondialiste au grand cœur, va porter secours à son demi-frère, Jimmy, qui a été placé en foyer. Pourquoi donner des prénoms pareils à ses personnages ? On sait d'expérience que les écrivains bobos se distinguent souvent par leur mépris de classe – on ne s'étonnera donc pas que les pauvres Ben et Jimmy parlent comme des zadistes, mais on s'abstiendra de rire. Par charité. Bref. Dans la deuxième partie du *Courage des innocents*, Ben file en Ukraine aider des enfants qui risquent d'être kidnappés par l'armée russe. Il faut suivre ses péripéties à Kherson : sur le terrain de la démagogie larmoyante, Véronique Olmi bat certains champions de la larme facile à plate couture. Les belles âmes qui ont une pensée pour les victimes de Poutine entre deux achats au Bon Marché seront sans doute enchantées de glisser ce roman à la corde sensible trop calculée dans leur cabas. Alors que commence la course aux prix, osons ce pronostic : l'autrice de *Bakhita* est ici en pole position pour recevoir celui de l'opportunisme racoleur. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld



★★★★★
LE COURAGE DES INNOCENTS
VÉRONIQUE OLMÍ
288 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

RUBEN BARROUK

Le livre des absents

Avec *Tout le bruit du Guéliz*, le primo-romancier de 27 ans s'impose comme l'une des plus belles découvertes de la rentrée.



C'est l'un des bijoux de la rentrée ! Paulette, la grand-mère du narrateur, restée vivre à Marrakech, entend un bruit qui la persécute. Sa fille et son petit-fils font le voyage depuis Paris pour l'aider. Mais ils ont beau tendre l'oreille, dans l'ancien appartement familial du quartier du Guéliz, ils n'entendent pas « l'odieux tortionnaire ». Avec une tendresse déchirante, le narrateur observe

sa grand-mère, telle la reine Esther dans son royaume perdu. L'ancienne coiffeuse du Tout-Marrakech cueille des fleurs d'oranger dans la rue pour le thé. Elle se déguise pour Pourim, revêtant son plus beau caftan. Elle chasse le bruit à coups d'encens. Elle aime lire des journaux périmés et dresser la table de shabbat pour les vivants et les morts. L'auteur nous offre des pages merveilleuses et proustiennes sur sa cuisine : « *Lieu de tous les passages, au smog échappé des casseroles, la cuisine avait gardé ses airs de gare de jadis.* » Paulette, magnifique, touchante, cocasse, incarne à elle seule toute une société, elle est un personnage de *La Recherche* !

Le séjour est aussi l'occasion de se rendre au Mellah, l'ancien quartier juif, et d'y exhumer les traces ancestrales. Las, ils ne peuvent que constater l'assourdissante absence. À la fin des années 1960, les Juifs ont déserté le Maroc. L'aïeule, elle, est restée : « *Elle avait manqué l'appel du grand exode, Dieu l'avait laissée là, ne sachant si cette Terre promise tiendrait toutes ses promesses.* » Le jeune homme, pris de vertige, se sent pèlerin du vide. Et pourtant tous ici vivaient jadis en paix. En des pages bouleversantes de fraternité, nos trois

âmes errantes rencontrent des Marrakchis devenus les gardiens de la mémoire des Juifs disparus, qui se souviennent des temps heureux. Au Miarra, le vieux cimetière hanté par ses êtres abandonnés, la petite famille se retrouve enfermée dans le mausolée d'un saint. Qu'importe, l'aïeule escalade la fenêtre pour les délivrer ! Dans le désert, enfin, nos trois amis, emmenés par un chauffeur berbère initié, vont adjoindre un sage de sauver Paulette du terrible bruit.

Livre des traces, de l'oubli, livre des absents, *Tout le bruit du Guéliz* est un roman d'une maturité et d'une beauté saisissantes. L'écriture précieuse de Ruben Barrouk, sa vision tragique et son message de paix nous bouleversent. Il est rare de lire un premier roman de cette eau-là. Un petit miracle ! ■

Patricia Reznikov



★★★★☆
TOUT LE BRUIT DU GUÉLIZ
RUBEN BARROUK
224 P, ALBIN MICHEL, 19,90 €

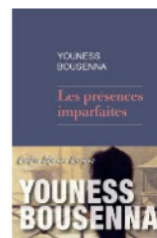
C'est l'histoire d'un sale type

Un premier roman virtuose, dans son écriture et son dispositif. La fausse vraie confession de Marc Pépin, grand reporter au *Figaro*. « *J'ai cinquante-huit ans : il n'y aura pas de retour* », déclare-t-il, avec un ton élégant et désenchanté, après avoir retracé l'ennui de ses jeunes années à Thiais. Il a grandi dans la « *laideur* » de la condition pavillonnaire, modeste et frustrante en tout. Égoïste, Marc a réussi à s'en sortir grâce à sa haine des autres. Devenu écrivain et journaliste par



hasard, il est envoyé à la fin des années 1990 couvrir les conflits en Irak. Sa passion pour le métier est tiède. Pire, il ne se sent jamais vraiment concerné. Journaliste et critique littéraire, né en 1990, Youness Bousenna interroge, dans ces *Présences imparfaites*, ce qui fonde la littérature : le partage. Pourquoi Marc nous parle au seuil de sa vie ? Pourquoi hésitons-nous à le comprendre ? Parce qu'il n'est ni un héros, ni un anti-héros. Seulement cet être sans direction, miroir d'une époque. ■

Gladys Marivat



★★★★☆
LES PRÉSENCES IMPARFAITES
YOUNESS BOUSENNA
208 P, RIVAGES, 19,50 €

ET
AUSSI...

★★★★☆

LE CHAGRIN MODERNE
QUENTIN JARDON

256 P., FLAMMARION, 19 €

Parfois l'humour belge tombe à plat. Paul, héros de ce touchant *Chagrin moderne*, vient d'en faire l'amère expérience. Jeune espoir prometteur du stand-up bruxellois, il a vu sa carrière s'effondrer après un sketch engagé sur le réchauffement planétaire. Depuis, il rumine. Contre lui-même, comme si ce naufrage était une forme d'autodestruction, mais surtout contre cette société qui décidément ne tourne pas rond. Alors qu'il s'élance avec femme et enfant sur la route des vacances, l'angoisse soudainement monte d'un cran : il lui prend l'envie de tout plaquer et de foutre le camp. Et le trajet en voiture de se transformer en aventure introspective de la dernière chance pour un dépressif écoanxieux devenu la caisse de résonance d'une génération frappée de plein fouet par le spleen – celle de l'auteur, Quentin Jardon –, en contemplant la désolation du monde.

Léonard Desbrières



★★★★☆

À L'OMBRE DES CHOSSES
ANATOLE ÉDOUARD NICOLO

272 P., CALMANN-LÉVY, 18 €

Au 43, boulevard Gaston-Ramon se trouve le foyer social où Anatole, le narrateur, et son frère, G., vivent avec leur mère depuis son divorce. Dans cette famille d'artistes, les fins de mois sont rudes, mais les rêves d'un ailleurs infinis. Ce « phare pour les âmes égarées de la société » devient l'humus des désirs de chacun : G. y écrit ses premiers textes de rap, Anatole se cherche encore. Malgré des chemins divergents et un succès incandescent, le lien entre les deux frères ne s'étirole pas. « À l'ombre des choses », rien ne semble impossible. Anatole Édouard Nicolo offre un premier roman autobiographique d'une rare poésie, révélant toute la puissance de l'amour fraternel. Une réussite.

Marie Jouvín

Du temps
à tuer

Il ne se passe pas toujours grand-chose, dans *Après ça*, comme cela arrive parfois dans une jeunesse où l'on n'a pas mieux à faire que regarder le temps passer, en espérant ne rien rater ni laisser filer. L'horizon, ici, c'est la Manche, les ferrys qui passent, les pêcheurs qui rentrent. Nous voici dans une ville non située, probablement le Nord ou la Normandie. C'est l'été, la canicule. Max et Lou sont deux camarades de lycée qui passent leurs nuits à monter vers un bunker face à la mer et à descendre les canettes de bière. Deux camarades complices, et tous deux taiseux, avoue le plus jeune (Lou, le narrateur). Les vannes de leurs esprits et de leur mémoire s'ouvrent au bout de la nuit, à la énième canette. Alors, par une langue crue et par des allers-retours entre présent et séquences de souvenirs, on apprend les pages noires familiales, mais aussi le tableau social de cette ville. Il ne se passe pas grand-chose, mais, quand ça arrive, ça cogne. Au sens propre comme figuré, puisque de violences il sera question. Verbaliser ce qui reste, telle est l'épuration à l'œuvre dans ce premier roman de ce jeune auteur né en 2000. Une composition entre éclats et brisures, où l'apprentissage soulève les dénis. ■

Hubert Artus



★★★★☆

APRÈS ÇA
ELIOT RUFFEL

160 P., L'OLIVIER, 17,50 €

Chienne
d'époque!

Buzuk, en breton, désigne le ver marin dont les tortillons de déjections constellent les plages à marée basse. C'est aussi le nom du petit chien têtard dont Joséphine, bientôt septuagénaire, a hérité de la garde au décès de son époux. L'absence de Jacques pèse d'autant plus que ses enfants la relèguent peu à peu à la marge de leurs existences, ce dont elle s'ouvre à lui dans son journal intime. Joséphine y évoque également un projet de golf qui viendrait privatiser l'îlot Sainte-Anne, pépite verte de la baie de Morlaix. Alors que la résistance locale s'organise autour d'un conseil des sages à cheveux gris, des jeunes de tous horizons projettent de faire du site une authentique ZAD. Joséphine et Buzuk se retrouvent bien vite au cœur de l'inévitable choc des cultures... Les seniors, nous rappelle Marie Kelbert d'une plume alerte qui sonne juste, ont droit à une seconde vie, tout comme les objets ou les teckels à poil dur – l'autrice elle-même est primo-romancière après une carrière d'enseignante. Mais *Le Buzuk*, volontiers doux-amer, affirme avant tout l'absolue nécessité de l'empathie entre les générations face aux défis de l'environnement. La nature saura bien se préserver toute seule, mais qu'en sera-t-il de nous ? ■

Antoine Faure



★★★★☆

LE BUZUK
MARIE KELBERT

232 P., VIVIANE HAMY, 19,90 €



Aux célestes paumés

Mon conseil du jour : manger cinq fruits et légumes par jour et dévorer un premier roman. Commençons par deux miracles de chair et de plume. Ils figurent dans la sélection finale du prix Stanislas, le « Goncourt sans Goncourt du premier roman » remis à Nancy, à l'occasion du Livre sur la place.

Deux romans parmi cette cinquantaine fringante : *Mythologie du .12* et *Tombée du ciel*, en toute partialité éclairée. Dans cette *Mythologie...*, signée du Belge Célestin de Meeûs, le « .12 » est un calibre de chasse (comme celui de l'AR-15 utilisé pour tirer sur Donald Trump...). Du 12 destiné aux cailles, faisans et pigeons. Avec Théo et Max en caille et faisan, deux copains de glande et zonage vaguement embrumés à la canette et au pét' qui « fomentent l'avenir » (j'adore!). À une époque, dans ma cité du 9-4, on aurait dit qu'ils « tiennent les murs ». Là, il n'y a plus de murs à tenir. Ils se sentent libérés par un 21 juin de sortie de cycle et d'avenir, embarrassés d'une liberté de solstice d'été et des malédictions locales qui l'accompagnent. Les voilà paumés. Des Bouvard et Pécuchet en Clio qui s'interrogent sur les mystères du monde, sa vanité et sa beauté, dont on peut avoir la révélation définitive sur le simple tatouage baroque d'une serveuse de bar. Et le pigeon de la fable ? Un docteur, Rombouts, victime installée en légitime défense à vie, responsable de rien, archétype de bourgeois dépassé par l'époque, en rupture de famille et transmission : Volvo, Defender, villa, propriétaire compulsif d'hectares et de mots qu'il multiplie comme on enrichit son vocabulaire tel un signe de richesse intérieure. Un intérieur où tout finit par avoir un prix dont l'étiquette dépasse au col. Théo, Max et Rombouts vont finir par converger sur un petit arpent du bon Dieu où vont se percuter désir de liberté et droit de propriété. Une différence de calibre mortelle.

Tombée du ciel d'Alice Develey est mon objet céleste du moment. Une poussière d'étoiles, une escarille à pleurer, tombé d'un ciel de fictions de rentrée littéraire, laissé en

DES BOUVARD ET PÉCUCHET EN CLIO QUI S'INTERROGENT SUR LES MYSTÈRES DU MONDE

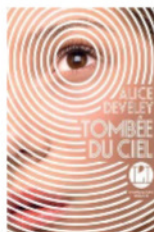
sidération par la réalité massive : il existe chez nous des endroits où l'on peut faire enfermer des enfants dans des unités de soins psychiatriques, et laisser leur traitement sous la seule responsabilité et l'unique contrôle d'une équipe médicale pour un temps indéterminé.

L'enfant, c'est une Alice abandonnée à ses propres merveilles et terreurs qui décide d'entrée d'y mettre fin. Demain. Elle coupera court. Le seul horizon de son histoire. La seule liberté. Alors elle peut raconter, et

c'est raconter qui la sauvera du demain programmé. Peut-être. Pour ça, elle est grée d'une mère insidieusement toxique et, dans sa tête, de Sissi, son Gollum, *my precious* d'un Seigneur des anneaux et camisoles qui la remet dans le mauvais chemin quand elle s'écarte de cette mortifère légèreté à ne plus être : l'anorexie.

Et la forme, la plume ? Une écriture en fraude, une écriture sous les draps, à la lampe de poche, dans un dortoir de pensionnat, une écriture sous surveillance à guetter la ronde de l'infirmière de garde et sa trique, une écriture clandestine, où il faut boucler d'une formule lumineuse. Il en tombe de ce ciel à s'en faire un bréviaire : « *Un cri préhistorique, maman !* » ; « *Mon cahier à la gueule d'un essuie-tout* » ; « *On ne perd jamais quelque chose, mais son souvenir* »... Certains l'appellent Dieu, maman, c'est le gros sel.

De ma camisole de signes, rien de plus à dire d'un roman et d'une autrice, que j'imagine, comme dans la chanson d'Higelin, « *rebelle aux louanges, chassée par les anges du paradis originel* » et dont, j'espère, vous tomberez « *en pamoise* ». ■



★★★★☆
MYTHOLOGIE DU .12
CÉLESTIN DE MEEÛS
144 P, SOUS-SOL, 17,50 €

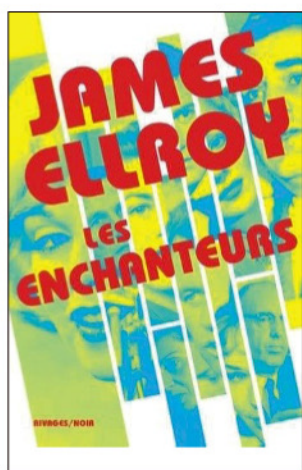
★★★★☆
TOMBÉE DU CIEL
ALICE DEVELEY
248 P, L'ICONOCLASTE,
20,90 €



James Ellroy

Les Enchanteurs

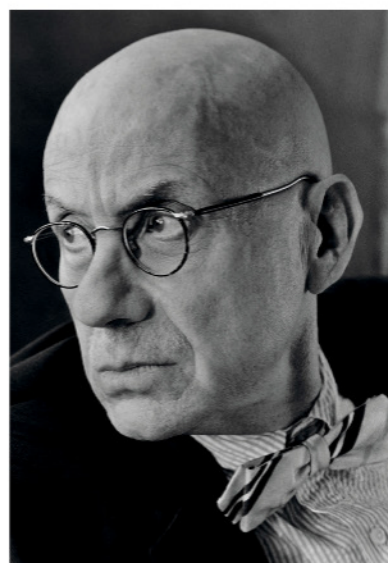
James Ellroy n'est peut-être plus l'agitateur du polar qu'il fut il y a une trentaine d'années, mais il est encore là, et dans une forme quasi olympique ! Fidèle à ce qui a fait sa réputation de romancier : style dégraissé, zéro psychologie, phrases courtes, les faits, rien que les faits. Du comportementalisme à haute dose comme à l'époque du *hard boiled* – voir Dashiell Hammett, écrivain dont James Ellroy a toujours reconnu l'influence. *Les Enchanteurs* est le troisième volet d'un nouveau « Quatuor de Los Angeles », entamé avec *Perfidia* (2015) et *La Tempête qui vient* (2019), et se concentre sur les derniers jours de Marilyn Monroe. Ellroy reprend un de ses personnages fétiches, Freddy Otash, ancien policier devenu détective privé et spécialiste des coups tordus, et en fait le narrateur de ce roman qui mêle, dans un chaudron bouillant, les frères Kennedy, les déboires de la Fox, le studio hollywoodien et le mystère autour de la mort de Marilyn. Otash a vraiment existé et Ellroy, comme il l'a souvent fait, utilise une réalité devenue légende et la tord à volonté pour décrire un monde délétère qui, déjà, annonce la fin des illusions américaines – le roman se déroule entre avril et octobre 1962, soit quelques mois avant l'assassinat de JFK. Ellroy déboulonne les mythes,



LES ENCHANTEURS (THE ENCHANTERS)
JAMES ELLROY
 TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
 PAR SOPHIE ASLANIDES ET SÉVERINE WEISS,
 672 P., 26 €. COPYRIGHT RIVAGES NOIR.
 EN LIBRAIRIES LE 18 SEPTEMBRE.

à commencer par celui de Monroe, accro aux médicaments et nymphomane, et des frères John et Robert Kennedy, petits politiciens bouffés par leur ambition et leur instinct sexuel. À 76 ans, James Ellroy ne s'est toujours pas assagi. Tant mieux. ■

Éric Libiot



BIO EXPRESS

1948

Naissance à Los Angeles. Il a 10 ans quand sa mère est assassinée. Le coupable ne sera jamais retrouvé. James sombre petit à petit dans la drogue et l'alcool. Il se calme et devient caddy de golf. En 1981, il publie son premier roman, *Brown's Requiem*.

1987

Première publication en France : *Lune sanglante*. Le livre passe quasi inaperçu, mais Jean-Patrick Manchette l'encense dans *Libération*. Suivront les deux autres romans de la trilogie « Lloyd Hopkins » : *À cause de la nuit* et *La Colline aux suicidés*. Succès.

1988

Parution de son grand œuvre : le « Quatuor de Los Angeles » qui compte *Le Dahlia noir*, *Le Grand Nulle Part*, *L.A. Confidential*, *White Jazz*. En 1997 sort *Ma part d'ombre*, sur l'assassinat de sa mère. Depuis, Ellroy publie un roman tous les cinq ans en moyenne.

(LOS ANGELES, 20 H 23, SAMEDI 4/8/1962)

Le précipice faisait vingt-cinq mètres. La falaise était en terre meuble, sans prise pour les pieds. On a traîné le merdeux jusqu'au bord et on lui a montré la vue.

La Pasadena Freeway, direction le sud. Pile au nord de la sortie Chavez Ravine et du centre de L.A. Des voitures tout le temps, défilant à plus de 100 à l'heure.

Le merdeux en question était Richard Douglas Danforth/Américain blanc/environ 36 ans. Pas de casier, pas d'avis de recherche, pas de mandat d'arrêt. Un type sinistre avec les cheveux en banane et une chemise Sir Guy.

Je lui tenais le bras droit. Max Herman le gauche. Red Stromwall l'a forcé à baisser la tête et à regarder la vue.

Freddy O. et le Hat Squad. C'est reparti pour un tour. Bill Parker dit: « Vas-y, saute. » On dit: « À quelle hauteur? » Ce soir, le programme, c'est enlèvement.

Harry Crowder et Eddie Benson surveillaient le suspect numéro 2. Ils l'ont coincé, collé contre leur bagnole banalisée. Ils lui ont servi les menaces, le bruit des voitures, le panorama. Son nom: Morris Hershel « Buzzy » Stein/Américain blanc/42 ans. Répertoire comme obsédé sexuel depuis 1938. Voleur à répétition et gros groin fouisseur psychopathe. Danforth et Stein avaient été achetés et payés. Cet enlèvement était un aller simple vers la chambre à gaz.

Notre mission était totalement véreuse et gérée à l'impro. Pour résumer:

Une actrice de films de série B nommée Gwen Perloff s'est fait enlever par des gros bras. Le jour même, en fin de matinée. Elle vivait dans un immeuble de rupins près du Strip. Trois hommes l'ont harponnée sur le trottoir. Ils portaient des masques de Fidel Castro. Plusieurs témoins les ont vus. Ils ont fait monter la fille dans un véhicule garé en double file et ont foncé vers le sud. Ledit véhicule était une Dodge de 1958, ou une Chevrolet Nomad de 1956. Miss Perloff joue les seconds rôles dans des films d'horreur et ceux où l'on se trémousse sur des danses à la mode. Esclave sous contrat de la 20th Century Fox. Le Strip se trouve dans le secteur du comté. Les hommes du shérif de L.A. ont chopé l'appel, mais...

Darryl Zanuck, le roi de la Fox, a été rencardé. Une inconnue l'a appelé. Elle a balancé Danforth et Stein et révélé l'emplacement de l'une de leurs deux planques à filles. Zanuck a appelé son grand pote, Bill Parker. Le chef Bill a fauché cette histoire d'enlèvement au shérif. Il a envoyé Freddy et les Hats dans une baraque près de la 6^e et de Dunsmuir. On a pincé Danforth et Stein. Ils avaient planqué Perloff ailleurs. Danforth et Stein ont refusé de dire où. Stein a dit qu'il y avait trois autres ravisseurs toujours dans la nature. C'était eux qui avaient fait le coup, pas Richie et lui. Et puis Stein l'a bouclée. Harry et Eddie l'ont cogné avec des gants lestés de plomb. Stein a continué à la fermer. Danforth idem. C'est ça qui a rendu nécessaire la Menace de Mort et le Show du Précipice.

Je lui tenais le bras droit. Max le gauche. Red Stromwall l'a forcé à baisser la tête et à mater la vue.

Max a dit: *Où est la fille?* Red a dit: *Crache le morceau ou tu voles.* Harry, Eddie et Pervdog Stein se tenaient à trois mètres du précipice.

C'était le mois-d'août-à-L.A., chaud et humide. Max et Red transpiraient dans leur chemise et leur veste de costard. Danforth gigotait et se tortillait. Les talons enfoncés dans le sol, il se débattait. Des mottes de terre ont glissé de la falaise. La putain de chute se profilait à l'horizon.

J'ai maté Max et Red. Ils avaient l'air impatients. J'ai serré plus fort le bras de Danforth. Son corps s'est arc-bouté. Ma main s'engourdissait. Mes jambes flanchaient. Max et Red mesuraient 1,93 mètre, pour 108 kilos. Leurs jambes flanchaient.

Red a dit: « Tu nous fatigues, Richie. On peut pas continuer comme ça toute la nuit. Dis-nous où est la fille, qu'on puisse se tirer d'ici. »

Danforth a ricané et craché sur les chaussures de Red. Il a dit: « Je m'amuse bien. »

J'ai mis mon poing américain et je lui ai filé un coup dans les reins. Il a réprimé un cri et enfoncé ses talons dans le sol. J'ai regardé en bas. Les voitures défilaient et se doublaient – à toute allure, sans répit.

Max a soupiré. Red a soupiré. Max a dit: « Balance-le, Freddy. »

Ils l'ont lâché. J'ai poussé Danforth de la falaise. Il a marché sur l'air pendant une fraction de seconde. « *C'est un coup monté* », il a réussi à lancer. Je l'ai entendu heurter le toit d'une voiture. J'ai entendu des freins crisser. J'ai entendu des roues lui passer sur le corps. Des phares l'ont éclairé de partout. Une grosse Cadillac crieur l'a traîné contre une glissière de sécurité et lui a arraché les pieds.

(LOS ANGELES, 22 H 09, SAMEDI 4/8/1962)

On a foncé en mode code 3 jusque dans la Valley. Les voitures de patrouille du shérif nous ont doublés. On les a suivies en file indienne avec nos deux bagnoles. J'étais avec Max et Red. Harry et Eddie étaient en pole position.

On a laissé Buzzy Stein au Bureau des inspecteurs du commissariat de Highland Park. Buzzy a assisté à la chute et balancé une piaule à otages à Encino. Gwen Perloff était gardée au chaud dans une garçonnière vide non loin de Woodman. Ces crétins de Fidel Castro la planquaient dans un placard à balais. Max a appelé le principal enquêteur du shérif. Il a géré l'opération depuis le poste de West Hollywood.

« Motel Mike » Bayless. Un flic fanfaron et un abruti fini. Il a fait sauter quatre latinos au Don José Motel, en 1950. Son tableau de chasse lui est monté à la tête. Sa femme et ses enfants l'appelaient « Motel Mike ». Il a appelé son chien Motel Mike Junior.

Six voitures du shérif nous ont doublés. La Ventura Freeway n'était que hurlements de sirènes et gyrophares. Ça sentait le conflit entre services. Bill Parker pique le boulot du shérif Pete Pitchess dans son comté. Parker et Pitchess étaient des lèche-bottes du monde du cinéma. Parker est sorti des clous pour Darryl F. Zanuck. Pitchess surjoue le sauvetage. Le vieux Zanuck saute régulièrement Gwen Perloff. C'est ça, la clé du conflit.

Max m'a passé sa flasque. J'ai gobé deux pilules. Ça a balayé d'un coup mes seize jours d'abstinence.

Une décharge m'a traversé le corps. Mon cerveau a fait des étincelles. Je me suis rejoué le show du précipice. ●●●

Danforth hurlant « C'est un coup monté. » Le rapt n'a pas été réglé. L'affaire Marie « The Body » McDonald m'a fait « coucou tu te souviens ? ».

On est au début de l'année 1957. Marie file un mauvais coton. Les studios l'envoient bouler. Son petit numéro dans les boîtes de nuit fait un bide. Elle manigance une histoire d'enlèvement bidon. Elle raconte que des tarlouzes sadiques l'ont enlevée et balancée près de Palm Springs. Elle a arraché quelques gros titres avant que ça fasse *pschitt*.

Mon cerveau en ébullition s'est concentré sur Buzzy Stein. Il a révélé l'endroit de la planque. Il n'a pas balancé les types déguisés en Castro. Il a dit que c'était eux qui avaient chopé Gwen Perloff. Les immatriculations des véhicules des témoins oculaires ne collaient pas avec...

Max a interrompu mes cogitations. « Danforth a essayé de s'enfuir. Il s'est trompé de chemin et il est tombé de la falaise. C'est ce que j'ai raconté au Chef par téléphone après avoir parlé à Mike Bayless. Il a envoyé des gars du Bureau des enquêtes sur les accidents pour nettoyer tout ça. Le Chef sait très bien ce qu'il en est, mais il préfère notre version des faits. »

Red a ri. « Motel Mike est un baratinneur. Il a placé des armes exprès sur les Mex qu'il a fait sauter. Tu veux la fin de l'histoire ? C'était des cambrieurs à la noix. Ils avaient tapé dans la caisse et piqué quelques magazines à chattes dans un kiosque de revues pornos avant de foutre le camp. »

J'ai allumé une cigarette. « Il y a un truc que je ne pige pas. Bayless bosse avec les BITES – la Brigade d'Information des Traqueurs d'Élite du Shérif –, et on sait tous que Pete Pitchess est complètement obsédé par le renseignement. »

Max a dit : « Ben ouais. Alors qu'est-ce que Bayless fabrique, à courir après les appels pour enlèvement de la brigade de West Hollywood ? »

J'ai mimé une branlette. Deux autres voitures du shérif nous ont dépassés en trombe. On a suivi Harry et Eddie quand ils ont mis leur clignotant et obliqué vers la voie la plus à droite. On a pris la sortie Woodman et tourné vers le nord.

Ventura Boulevard nous a ralentis. On a brûlé un feu rouge et atteint le quartier résidentiel d'Encino. Les sirènes hurlaient dans tous les sens quelque part au nord-est. On a grillé plein de stops et rattrapé une série de bagnoles du shérif. On les a suivies dans une ruelle orientée nord. Une allée étroite, carrément trop étroite. On a tamponné des poubelles avec nos pare-chocs et projeté des cochonneries dans les airs.

La ruelle débouchait sur Saticoy Street. Une impression de déjà-vu m'a foudroyé. Je savais que j'étais déjà venu là. Les fils électriques de mon cerveau ont grésillé. Impossible de retrouver le contexte. Cet été-là se noyait dans une brume de drogue et d'alcool.

Les bagnoles du shérif ont obliqué vers l'est. Nos deux voitures de police les ont suivies à la trace.

L'environnement s'est dégradé. Les ranchs ont cédé la place à des immeubles d'habitation. Des clubs échangistes sordides. Des thurnes où grenouiller. Des piaules d'appoint pour les hôtesses de l'air. Des apparts pour pédés et des pied-à-terre miteux pour femmes entretenues.

Et puis ça :

Huit voitures du shérif massées devant le Tiki-Torch Village.

On a fait une embardée et un freinage-dérapiage. Six adjoints en uniforme barraient l'entrée côté rue. Avec des fusils à pompe. Des torches tiki gigantesques encadraient le portail en fer forgé. Il faisait une chaleur de gueux dans la vallée de San Fernando. Les torches lâchaient du propane. Ça puait. Le ciel pesait sur nous, explosif.

Les Hats et Freddy O. On est là pour observer. On a tué un gars et coffré un autre. Le LAPD est arrivé tôt. Le shérif, en retard. Regardons-les sauver la fille.

On est sortis de nos voitures banalisées et on s'est mêlés à la foule. Max et Harry ont fait circuler leurs flasques. Les Hats et Freddy O. ont commencé à se sentir en forme. Eddie a fait du gringue à une hôtesse de la Pan Am et a obtenu son numéro. Une hôtesse de la Mexicali m'a dit qu'il y avait de l'ambiance au Tiki-Torch Village. Son copilote bourré l'a confirmé. Il a dit que quatre tocards du shérif étaient à l'intérieur du complexe à l'instant même. Une histoire de starlette enlevée.

Quelqu'un a crié : « Aucun suspect à l'intérieur. »

Quelqu'un a crié : « On l'a trouvée. »

J'ai grimpé sur le pare-chocs arrière d'une voiture de patrouille du shérif. Ça m'a permis de tout bien voir et de plus haut. Les adjoints en armes ont fait coulisser les deux vantaux du portail avant de reculer. *Ils arrivent, ils arrivent.*

Motel Mike Bayless est là. Il est grand et d'une beauté niaise. Sa coupe de cheveux au rasoir est beaucoup trop à la mode. Il guide Gwen Perloff d'un air assuré vers la sortie.

Ce n'est pas une starlette, elle porte des lunettes, elle a au moins trente-cinq ans. Elle est grande et élancée. Une bombasse dans le genre institutrice en robe droite sans manches. ■



L'INFO EN PLUS

■ Plusieurs romans de James Ellroy ont été adaptés au cinéma, dont trois sont sortis en France : *Cop* de James B. Harris, adapté de *Lune sanglante* (bonne série B) ; *L.A. Confidential* de Curtis Hanson (film hollywoodien réussi) ; *Le Dahlia noir* de Brian De Palma (adaptation laborieuse et ratée). Ellroy a également écrit trois scénarios originaux : *Dark Blue* de Ron Shelton, *Au bout de la nuit* de David Ayer, *Rampart* d'Oren Moverman. Il a toujours dit son peu d'affection (euphémisme) pour le cinéma actuel et les adaptations de ses films...

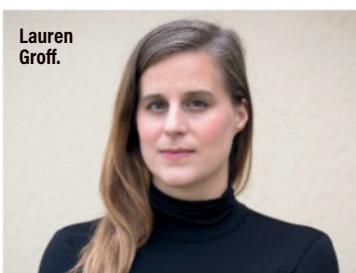
• ZOOM SUR...

Les lettres américaines au rendez-vous

La 11^e édition du **Festival America** se déroulera à Vincennes du 26 au 29 septembre.



Colson Whitehead.



Lauren Groff.

Si les élections présidentielles ont lieu tous les quatre ans outre-Atlantique, le Festival America, lui, est organisé tous les deux ans depuis 2002. En attendant le verdict des urnes aux États-Unis, vous pourrez vous rendre, du 26 au 29 septembre, à la 11^e édition de cette manifestation culturelle sise à Vincennes (Val-de-Marne), mettant à l'honneur les lettres américaines. Avec la venue de grandes figures contemporaines comme Colson Whitehead, Lauren Groff, Nathan Hill, Alice McDermott ou James Ellroy – qui aura droit à un hommage particulier (avec, notamment, une masterclass). À travers de nombreux débats – dont un quelque peu à part avec l'éditeur Francis & Taylor, animé par Bruno Corty [voir ci-dessous] –, les écrivains s'exprimeront sur diverses questions sociétales, politiques ou culturelles. Si la part belle sera laissée aux auteurs américains, les organisateurs ont aussi tenu, en écho pour passer d'un continent à l'autre, à inviter de grandes plumes européennes – Erri De Luca, Andreï Kourkov, Sara Mesa, Colm Tóibín, Rachel Cusk... Sont également prévus des expositions, des projections de films, des lectures, ainsi que des ateliers d'écriture et nombre d'événements destinés à la jeunesse. *God bless America!* ■

Baptiste Liger



Retrouvez ce logo dans notre « Cahier critique » à la fin de chaque article traitant des auteurs qui seront présents au festival. Plus de renseignements sur festival-america.com

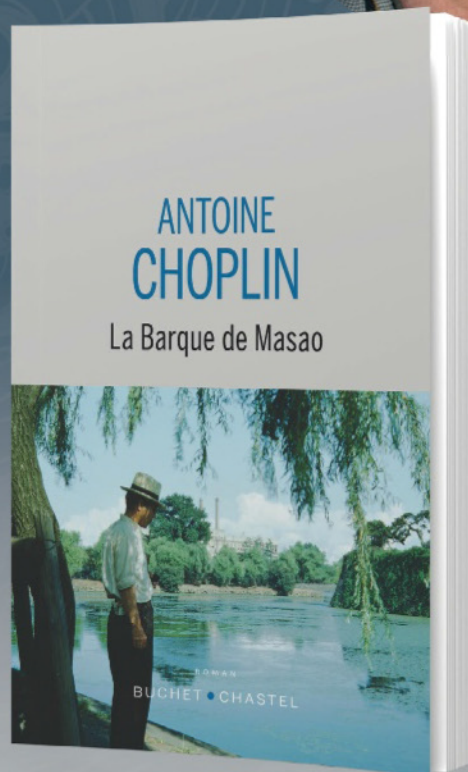
LITTÉRATURE « US » VERSION DICO

Le journaliste littéraire (français) Bruno Corty nous propose un impeccable *Dictionnaire amoureux de la littérature américaine* (Plon, en librairies le 12 septembre). De A comme Adrian (Chris) à Z comme Zimmerman (Bob), l'auteur dresse en un peu moins de



200 entrées un grand panorama des lettres venues des États-Unis. S'il insiste essentiellement sur les auteurs, il laisse toutefois la place à quelques livres phares, mouvements, genres ou thèmes plus généraux (11-Septembre, Hollywood ou... le Festival America!). Le tout en assumant, au-delà du contenu informatif et d'une écriture soignée, une part de subjectivité et un autoportrait qui se dessine. Passionnant. ■ B.L.

LE NOUVEAU ROMAN D'ANTOINE CHOPLIN



« Des corps au travail, des silences entassés, la puissance des liens, un père, une fille, un pays, la mer, des nuits, des jours. Et aussi une histoire d'amour. » Marie-Hélène Lafon

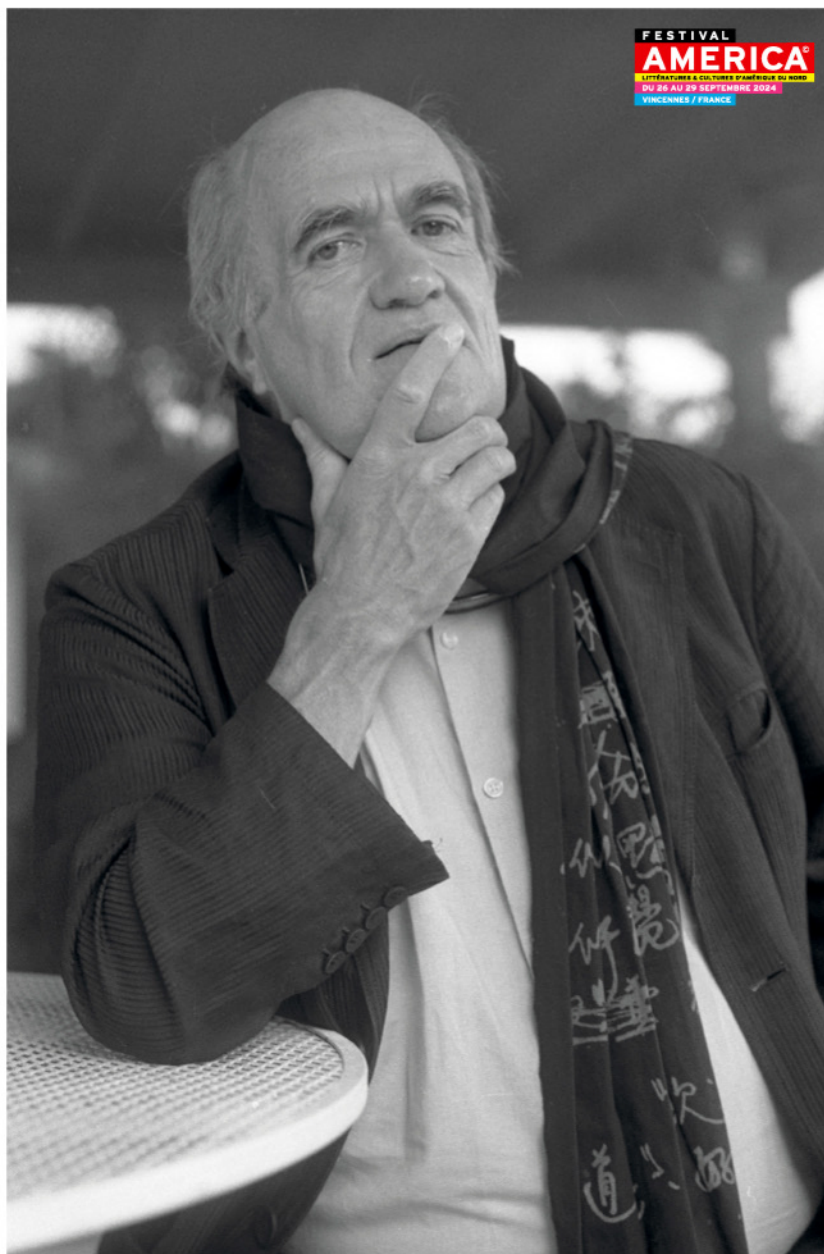
« Un moment de lecture inoubliable. Du grand art ! » Librairie Gwalarn

BUCHET • CHASTEL

COLM TÓIBÍN

Le passé retrouvé

Avec *Long Island*, l'auteur offre une suite à son best-seller *Brooklyn*, où son héroïne retrouve sa terre natale et la vigueur des sentiments d'autrefois. Mais, dans le sud de l'Irlande comme en Amérique, famille et communauté restent maîtresses des destins.



Dans *Brooklyn*, Colm Tóibín nous livrait en Eilis Lacey sa version d'un archétype prisé de la littérature anglo-saxonne, celui de la jeune Irlandaise émigrée économique aux États-Unis sans l'avoir vraiment choisi, aussi travailleuse que soumise, mais s'émancipant peu à peu. Rentrée au pays après le décès subit de sa sœur, elle y vivait une idylle avec Jim, avant de décider de retourner en Amérique : la nouvelle de son mariage secret avec Tony, plombier italo-américain rencontré dans un dancing, menaçait de s'ébruiter à Enniscorthy. Tóibín entame la suite de *Brooklyn* sans s'appesantir sur le contexte, mais il laissera assez d'informations au fil du roman pour que le lecteur découvrant son héroïne saisisse dans l'intrigue les nombreuses résonances du passé.

Deux décennies plus tard, au temps de Richard Nixon et du Watergate, Eilis vit à Long Island, dans une voie sans issue dont sa belle-famille occupe quatre maisons mitoyennes et où la moindre intimité relève de la chimère. Mère de deux adolescents, elle apprend que Tony sera bientôt père une troisième fois... et que le mari cocu compte fermement leur abandonner le fruit de cet adultère. Eilis ne veut du rejeton ni sous son toit, ni chez aucun des Fiorello : telle est sa condition pour ne pas quitter son mari. Puisque celui-ci tarde à jurer qu'il en sera ainsi, elle décide d'aller fêter en Irlande les 80 ans de sa mère, qu'elle n'a pas vue depuis son dernier séjour là-bas. Largement ignorants de leur héritage irlandais, ses enfants l'y rejoindront. Nancy, sa meilleure amie d'antan, tient désormais une friterie à Enniscorthy. Veuve depuis cinq ans, elle entretient une liaison secrète avec Jim, toujours vieux garçon et patron d'un pub. Ils comptent bientôt officialiser leur idylle. Par son arrivée très inattendue, l'exilée de Long Island est vouée à bouleverser leurs projets.

SILENCES LOURDS DE SENS

Pour narrer les événements de cet été irlandais, Colm Tóibín adopte les points de vue de chaque membre du triangle amoureux, mais la psychologie et les choix d'Eilis demeurent au centre du récit. Comme à propos de ce bébé dont elle refuse l'entrée dans son clan, la quadragénaire a appris la résolution. Elle a pris ses distances avec l'entreprise familiale en devenant la comptable d'un garagiste arménien. Elle poursuit son instruction au contact de son beau-frère avocat. Elle s'attache à une

identité irlandaise dont les Fiorello font peu de cas – même si ses beaux-parents jurent l'apprécier pour sa différence. Elle goûte ses dimanches en solitaire, loin des bruyants déjeuners de famille. Elle sait se tenir coite pour forcer ses interlocuteurs à se livrer. Et elle voit clair dans les tentatives de manipulation dont elle est l'objet pour accepter l'enfant de Tony.

Autour d'Eilis, secrets, faux-semblants et conciliabules s'accumulent au sein même des familles ou entre amis de trente ans, à Long Island comme à Enniscorthy, et malgré la promiscuité propre aux petites communautés... où tout finit bien sûr par se savoir, intrigues petites et grandes, identité sexuelle ou amours interdites. L'Irlande des années 1970 se décores, s'agissant de la condition des femmes en particulier, mais des carcans sociétaux demeurent. Si nul n'est réellement malveillant, même la très vacharde mère d'Eilis, chacun contribue à brider les aspirations de son voisin.

Colm Tóibín excelle dans les dialogues d'apparence convenue où pèsent les sous-entendus comme dans la dissection des silences lourds de sens. Son souci du détail s'applique aux couples autant qu'aux

dynamiques de groupes : aux grandes déclarations ses personnages préfèrent les gestes et propos réfléchis avec soin en pleine conversation, tel le coup d'œil jeté par-dessus l'épaule en s'éloignant, ou le mensonge qu'on aura choisi de ne pas relever. Un téléphone qui sonne dans le vide ou un lit défait en disent autant que des amants pris sur le fait.

C'est presque imperceptiblement que monte le suspense de *Long Island*. « *Achever un roman est presque comme mettre un enfant au lit – on ne saurait le faire brusquement* », affirma Colm Tóibín. Il semble presque se dédire ici, tant la conclusion laisse désireux d'en découvrir l'inévitable suite. ■

Antoine Faure



★★★★★

LONG ISLAND (ID.)

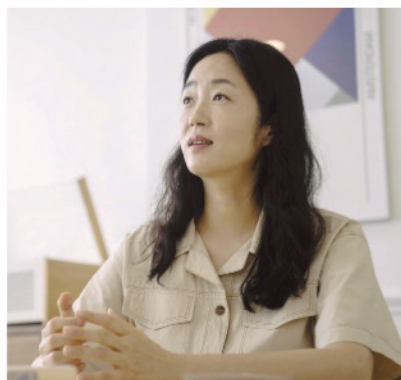
COLM TÓIBÍN

TRADUIT DE L'ANGLAIS
(IRLANDE) PAR ANNA GIBSON,
400 P., GRASSET, 24 €

Je lis donc je suis

S'il existe un endroit capable de rassembler les amoureux des livres à travers le monde, c'est bien une librairie. Dans ce sanctuaire, l'écrivaine sud-coréenne Hwang Bo-reum dévoile l'intimité et les aspirations d'une jeune libraire, Yeong-ju, et de Min-jun, son barista. De nature assez réservée, Yeong-ju passe ses journées à lire derrière sa caisse, évitant tout contact avec ses clients. À mesure que la fréquentation diminue, elle comprend qu'il est essentiel de donner davantage vie à ce commerce. En proposant chaleureusement des cafés, des rencontres avec des auteurs et des clubs de lecture, les curieux du quartier se réapproprient le lieu. *Bienvenue à la librairie Hyunam* esquisse admirablement toute la beauté et la complexité du métier de libraire, dont les enjeux modernes sont les mêmes partout. L'autrice en fait également un poignant roman d'apprentissage sur le sens que nous donnons aux livres dans notre vie. Une lecture de rentrée idéale. ■

Marie Jouvin



★★★★★

**BIENVENUE À LA
LIBRAIRIE HYUNAM (EOSEO
OSEYO, HYUNAMDONG
SEOJEOM-IBNIDA)**

HWANG BO-REUM

TRADUIT DU CORÉEN
PAR HYONHEE LEE ET
ISABELLE RIBADEAU DUMAS,
360 P., PICQUIER, 22 €



MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

Climatologie du coup de foudre

Ah, l'amour ! Roland Barthes l'a déconstruit en *Fragments...*, Marcel Proust a consacré sept volumes à étudier ses nuances, et pourtant « *on apprend tout de même quelque chose de neuf à son égard* », s'étonnait Céline. Aujourd'hui, c'est l'Américain Nathan Hill qui y va de son gros roman analytique, *Bien-être*. Et il commence très fort – avec 50 pages miraculeuses, qui constituent peut-être la plus belle description d'un coup de foudre écrite au XXI^e siècle. Elizabeth et Jack habitent Chicago, l'un en face de l'autre. Souvent Elizabeth espionne Jack en pensant qu'un rebelle comme lui ne pourra jamais aimer une bourgeoise comme elle. Elle ignore que Jack fait la même chose, en pensant que c'est elle qui ne voudra pas de lui. Puis ils se rencontrent. Puis le temps passe sur leur couple – très vite, grâce au pouvoir des ellipses. Dès lors les illusions tombent – celle de Jack et celles du lecteur. Car Elizabeth, elle, travaille depuis le début avec un médecin qui étudie l'effet placebo, puis se retrouve à la tête d'une « *clinique du bien-être* » qui dispense de faux traitements, adroitement mis en scène pour convaincre les patients en esprit et en corps. Et ça marche ! Notre pouvoir d'autopersuasion est-il infini ? L'amour peut-il être suscité par des méthodes établies en laboratoire de psychologie ? Faut-il jeter aux orties nos rêves d'âme sœur et de monogamie éternelle ? Mais, si Nathan Hill semble avoir trouvé dans les sciences humaines toutes les armes pour anéantir notre foi en l'amour, il se garde bien d'y céder. Au contraire, il démontre une belle tendresse pour ses personnages qui cherchent à préserver ce qui, peut-être, n'a jamais existé. Qui sait si ce n'est pas cela, l'amour ?



★★★★★

BIEN-ÊTRE (WELLNESS)

NATHAN HILL

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR NATHALIE BRU,
680 P., GALLIMARD, 26 €

3 RAISONS DE LIRE

Les Merveilles de Viola Ardone

Un nouveau fait historique

Comme *Le Train des enfants* et *Le Choix*, *Les Merveilles* s'inspire d'un fait réel : la loi Basaglia de 1978. Une réforme qui aboutit, en deux décennies, à la fermeture des hôpitaux psychiatriques en Italie, pour les remplacer par des unités de soins et de réinsertion. Avant cette loi, tout enfant d'un parent interné était lui aussi considéré comme fou. C'aurait pu être le cas d'Elba, l'héroïne de ce livre...

Une fille brise ses chaînes

En ce début de décennie 1980, Elba porte le nom d'un fleuve allemand, car sa mère avait quitté l'Allemagne de l'Ouest pour l'Italie, avant d'être internée, enceinte, dans un asile à Naples. Fillette, Elba voyait sa « Mutti » subir des électrochocs. On s'aperçoit un jour qu'Elba n'est pas folle, et on la place quelque temps dans un institut religieux. Au retour, Mutti n'est plus là, mais sa fille l'attendra... jusqu'à la fermeture du lieu, comme le prévoit la récente loi. Le psychiatre responsable de l'asile décide de recueillir Elba.

L'ampleur de sa réflexion

Il s'appelle Fausto Meraviglia, soit « merveille » en italien. Conarrateur du roman, il s'exprime bien des années après qu'Elba est partie de chez lui. Où et pourquoi ? Elle répond, dans des passages datés de 1982 à 1989. Viola Ardone fait littérature de thématiques classiques (liens fille-mère) ou risquées (traitement social de la psychiatrie). Porté par la quête de Fausto et par la langue singulière d'Elba, *Les Merveilles* nous emporte aussi par l'ampleur de sa réflexion. Hubert Artus



★★★★★
LES MERVEILLES
(GRANDE MERAVIGLIA)
VIOLA ARDONE
TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR LAURA BRIGNON, 400 P,
ALBIN MICHEL, 22,90 €

VERA BOGDANOVA

Un nouveau roman russe

Avec son style tranchant, *Saison toxique pour les fœtus* est une charge impitoyable contre la Russie d'aujourd'hui, qui réprime les minorités et les femmes.

Assiste-t-on à l'aube d'un nouveau roman russe ? Coup sur coup, deux voix poétiques et furieuses ont soudainement émergé des entrailles d'un pays dont la source romanesque semblait tarie. Difficile d'exister par la plume quand on est constamment écrasé par le poids d'un héritage grandiose, quand la statue du commandeur qui vous regarde porte le nom de Tolstoï ou de Dostoïevski. Alors, pour la jeune génération, il a fallu affûter ses armes et modeler sa colère pour la transformer en matière littéraire. Six mois après la déflagration Sergueï Shikalov et l'époustouffant *Espèces dangereuses*, c'est Vera Bogdanova qui enflamme aujourd'hui la rentrée étrangère. Le premier a écrit son roman en français, dans la langue du pays qui l'a recueilli, alors qu'il fuyait un durcissement de la législation contre l'homosexualité, la seconde écrit en russe, mais tous deux racontent la même histoire : celle d'un régime destructeur, d'une violence devenue systémique et d'un patriarcat viriliste qui s'attache à détruire les minorités.

DÉSIR INTERDIT

Saison toxique pour les fœtus – certains titres font l'effet d'un coup de poignard et vous consomment avant même d'avoir ouvert le livre – suit le destin de trois enfants d'une famille russe de 1995 à 2013. Depuis que leurs regards se sont croisés, Ilia et Jénia brûlent de désir l'un pour l'autre. Un désir interdit, puisqu'ils sont cousins. Mais l'attirance est trop forte, et ils cèdent à la tentation. Malheureusement, Dacha, la sœur d'Ilia, les a surpris. Jalouse d'un frère qu'elle exècre et d'une cousine qu'elle fantasme, elle commet l'irréparable et révèle leur terrible secret. Dans un monde où la féminité est une malédiction, Jénia est mise au ban, poursuivie par la honte et décide de fuir à l'autre bout du pays pour changer de vie. Mais, tôt ou tard, le passé



se rappelle à vous. Avec une habileté narrative impressionnante et un style qui tranche dans le vif, Vera Bogdanova transforme peu à peu un récit d'apprentissage sulfureux en une charge impitoyable contre son pays. Hantée par ses démons, la famille Smirnov devient le catalyseur de toutes les tensions à l'œuvre dans la société russe, entre l'alcool qui s'immisce partout, la brutalité qui devient la norme et la soumission totale du corps féminin. Le roman d'une génération et, qui sait, le manifeste d'une future révolution. ■

Léonard Desbrières



★★★★★
SAISON TOXIQUE
POUR LES FŒTUS
(TOKSICHNYUYUROVEN'
EMOTSIV)
VERA BOGDANOVA
TRADUIT DU RUSSE
PAR LAURENCE FOULON,
352 P, ACTES SUD, 23 €



En attendant l'auteur

Comprendre un écrivain n'est jamais chose facile, particulièrement quand celui-ci se veut insaisissable. Andrea et Tom, un jeune couple, se lancent dans l'ambitieux projet de réaliser un documentaire sur l'écrivain Richard Wechsler. Les débuts sont compliqués : c'est un homme secret, avare de confidences émotionnelles. Il aime boire un Ricard dans son café parisien, laisse planer le doute sur certains aspects de sa vie, car « le silence fait plus d'effet que n'importe quel baratin ». Le jour où le couple se rend en Suisse, dans le village natal de l'auteur, afin de poursuivre la réalisation, Wechsler ne vient pas. Les jours de tournage sont limités ; Andrea comprend rapidement qu'elle devra faire sans lui. En se plongeant dans son œuvre et dans de rares prises de vues, elle remarque l'omniprésence d'une femme qui pourrait bien lever le voile sur tout ce que cet homme tente de cacher. Peter Stamm déploie *L'Heure bleue* dans cet entre-deux, cet instant fugace entre ténèbres et lumière où les vérités se disent à voix basse. Une quête très prenante dans laquelle, comme souvent chez Stamm, l'amour joue un rôle essentiel. ■

Marie Jouvin



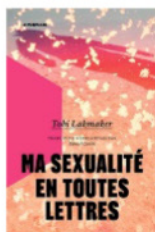
★★★★☆
L'HEURE BLEUE (IN EINER DUNKELBLAUEN STUNDE)
PETER STAMM
TRADUIT DE L'ALLEMAND
(SUISSE) PAR PIERRE
DESHUSSES, 234 P.,
CHRISTIAN BOURGOIS, 21 €



Sofie, Tobi et compagnie

Avant de devenir « plus garçon », Tobi Lakmaker, 30 ans, était Sofie, qui publiait l'autofictionnel *Ma sexualité en toutes lettres* en 2021. Jeune adulte à Amsterdam, Sofie fait moins que son âge, sait « bien peu de choses avec certitude » et a « toujours été à côté de la plaque – avec les garçons comme avec les filles ». Narratrice qui s'adresse à nous, elle est telle cette inconnue qui alpague et impose sa conversation, qui n'en finit plus, intense, intime, qu'on voudrait interrompre, et en fait... non, touché. Où cela nous mène-t-il ? Où veut-elle en venir ? On s'interroge, puis on oublie ; on est juste bien. Tobi Lakmaker est un as du microrécit, du dessin de caractères et des traits d'esprit. Tout de même, à papoter follement avec nous, peut-être Sofie fuit-elle ce moment où il faudra évoquer sa mère, décédée. En attendant, l'on rit de ses « facteurs de stress » – histoires d'amour bancales et autres voyages foireux – dont la narration occasionne conseils et assertions légers, mais non sans intelligence. Ici, jeunesse se passe, un temps où, parce qu'on ne détient pas la bonne question, on ne trouve pas les bonnes réponses. « Vous pigez ? Si vous pigez pas, c'est pas grave. » Juste lisez. ■

Juliette Savard



★★★★☆
MA SEXUALITÉ EN TOUTES LETTRES (DE GESCHIEDENIS VAN MIJN SEKSUALITEIT)
TOBI LAKMAKER
TRADUIT DU NÉERLANDAIS
PAR DANIEL CUNIN,
256 P., LA PEUPLADE, 21 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 SEPTEMBRE.



Dispersée dans Babylone

Souvent réduit à un cliché cool, le rastafarisme puise ses origines dans une révolte des descendants d'esclaves en Jamaïque. Au début du xx^e siècle, emportés par la vision de Leonard Howell, les rastas ont reconnu en l'empereur éthiopien Haïlé Sélassié leur messie, puis ont voué aux flammes Babylone, c'est-à-dire le système d'oppression regroupant tout à la fois « le colonialisme, le racisme, le capitalisme [...] et tous les régimes maléfiques de l'idéologie occidentale qui cherchent à détruire l'homme noir ». Ainsi s'exprime Safiya Sinclair au début de son autobiographie, *Dire Babylone*. Née en 1984 à Montego Bay, la poétesse a grandi dans une Jamaïque défigurée par le tourisme. Sauvés de leur enfance misérable par le rastafarisme, ses parents l'ont élevée dans la mouvance rigoureuse de cette religion. Sous le regard d'un père tyrannique prêt à tout pour la garder pure, l'adolescente cherche son souffle. Comment survivre à la folie des autres ? Pour Safiya, ce sera grâce à la littérature. Entretissant l'histoire de son pays et les destins des siens, elle signe un récit saisissant sur les côtés obscurs mais aussi les facettes lumineuses de la révélation. ■

Gladys Marivat



★★★★☆
DIRE BABYLONE (HOW TO SAY BABYLON. A MEMOIR)
SAFIYA SINCLAIR
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR
JOHAN-FRÉDÉRIK HEL GUEDJ,
528 P., BUCHET-CHASTEL, 25,50 €

STEPHEN MARKLEY

Courage, fuyons!

Avec *Le Déluge*, l'auteur américain nous offre sans doute le roman le plus ambitieux de cette rentrée. Le plus déprimant, aussi.



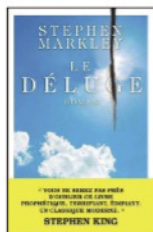
« Les films sont de vulgaires ersatz de ce que les romans sont capables de faire », énonce un acteur. Vrai : hors les prouesses pyrotechniques et les scènes d'apocalypse dantesques (elles abondent), Markley, qui sait quelle ampleur son sujet réclame, multiplie les styles, les points de vue, les personnages, et offre la parole à des protagonistes magnifiquement campés, qu'il s'agisse d'un climatologue incarnant, selon un opposant, « les délires qui caractérisent aujourd'hui la gauche écologiste », d'une militante intrépide défiant l'échiquier politique, d'une écoterroriste badass condamnée à la clandestinité, du coordinateur de la « Commission sénatoriale restreinte sur la crise climatique » (qui, en 2037, écrit : « Il existe une possibilité tout à fait réelle que notre pays voie se décomposer toute forme de société fonctionnelle et

gouvernable au cours des mois à venir ») ou d'un toxicomane en quête de rédemption, victime expiatoire du monde qui vient, et auquel l'auteur compatissant s'adresse à la deuxième personne : « T'arrives plus à respirer. » Nul n'y arrive plus.

Le Déluge est un manège de montagnes russes. Révélation : certains survivront. Mais à quel prix ? « Je pouvais croire qu'on finirait par se délivrer de cette tragédie », lance un personnage éberlué, dans les dernières pages. En attendant, il va falloir la vivre. ■ Fabrice Colin

Attention ! objecteront les sceptiques, Stephen Markley (auteur du phénoménal *Ohio*, aimable galop d'essai de 560 pages) n'est pas un prophète. Hélas, nul besoin d'en être un pour se faire une idée de ce qui, sur le plan environnemental, attend notre jolie petite planète.

Ce pavé de 1056 pages, qui commence en 2013, s'achève en 2040 et se lit comme on traverse un paysage en flammes, attrape son lecteur par le col et le cloue littéralement au mur. Écoute ! Regarde ! Tornades, incendies, épidémies, famines, inondations, vagues de chaleur, attentats, migrations massives... Rien ne lui sera épargné de cette épreuve nécessaire. Les hommes tombent, l'humanité courbe l'échine. Le pire ? L'inertie chronique des élites, les mensonges des lobbies, la passivité des puissants, sourds aux cris d'alarme répétés des scientifiques et des activistes. On ne se réveille, apparemment, que lorsqu'on tombe du lit.



FESTIVAL
AMERICA
LITTÉRATURES & CULTURES ÉTRANGÈRES DU MONDE
DU 26 AU 29 SEPTEMBRE 2024
VINCENNES / FRANCE

★★★★★
LE DÉLUGE (THE DELUGE)
STEPHEN MARKLEY
TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ÉTATS-UNIS) PAR CHARLES
RECOURSE, 1056 P.,
ALBIN MICHEL, 24,90 €



Juan, pour l'éternité

Témoignages biffés, archives en noir et blanc montrant des corps dénudés aux visages floutés. On entre dans le deuxième roman de Justin Torres comme dans une œuvre policière, ou expérimentale. La fascination se teinte d'indignation quand on comprend que l'auteur, en 2012, du premier roman *Vie animale* a créé ce dispositif captivant pour faire surgir les voix d'êtres offensés et effacés de l'Histoire. *Blackouts* commence et s'achève dans « le Palais », une résidence décatie sise en plein désert, où s'est retranchée une communauté queer. Le jeune narrateur y retrouve Juan, un ami avec lequel il a autrefois séjourné en hôpital psychiatrique. Tout se passe là, au chevet de cet homme mourant, et c'est d'une puissance poétique et politique formidable. À son ami, Juan demande de poursuivre ses recherches sur Jan Gay, anthropologue lesbienne dont le travail a été détourné par le médecin George Henry pour un ouvrage sur les « déviances sexuelles ». Mêlant la réalité à la fiction, l'écrivain américain nous jette à la figure l'oppression autrefois exercée sur les personnes homosexuelles. Et notre tendance dangereuse à l'oublier. ■ Gladys Marivat



FESTIVAL
AMERICA
LITTÉRATURES & CULTURES ÉTRANGÈRES DU MONDE
DU 26 AU 29 SEPTEMBRE 2024
VINCENNES / FRANCE

★★★★★
BLACKOUTS (ID.)
JUSTIN TORRES
TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ÉTATS-UNIS)
PAR LAËTTITA DEVAUX,
336 P., L'OLIVIER, 25,50 €



Sous le Capote

Reconnue pour ses récits de non-fiction (*L'Autre Guerre*; *Les Suicidés du bout du monde*), l'Argentine Leila Guerriero voyage souvent, d'un continent à l'autre, en terres espagnoles. Dans *Le Fantôme de Truman Capote*, qui accompagne en cette rentrée les 100 ans de la naissance de l'auteur américain, elle séjourne sur la Costa Brava. C'est là que Capote a fui Manhattan et ses fêtes pour écrire le dernier tiers de *De sang-froid*, son chef-d'œuvre. À merveille, Leila Guerriero replace la figure de l'écrivain dans ce contexte, remonte le fil du passé; elle espère marcher dans les pas de Capote, saisir la trace d'un séjour de dix-huit mois dont on sait si peu. Mais bientôt l'autrice mène « des enquêtes boiteuses ». Présence fictive, il ne reste que « des images inventées ou répétées, des fausses pistes, des souvenirs effacés ». À partir de là se développe l'autre versant de son livre: interroger la manière dont « nous sommes liés à des choses qui nous échappent » et ce que cela produit en nous. « Plus je cherche Capote, plus je me perds moi-même. » Ce qui échappe, c'est un fantôme, la tramontane, l'écriture, parfois, ou une vérité, c'est ce « lieu où conspirent les rêves et le paradis ». Toujours poursuivre l'irrémediabilité de ce qui n'est plus. De la part d'une journaliste de cette trempe, c'est passionnant. ■

Juliette Savard



★★★★☆
LE FANTÔME DE TRUMAN CAPOTE (LA DIFICULTAD DEL FANTASMA. TRUMAN CAPOTE EN LA COSTA BRAVA)
LEILA GUERRIERO
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR DELPHINE VALENTIN, 128 P., RIVAGES, 13 €. EN LIBRAIRIES LE 4 SEPTEMBRE.



Effluves égyptiens

Entrons chez Artinos, ce restaurant sur la corniche d'Alexandrie. Un lieu où, signale l'entame de ce roman, l'on a pu admirer les photographies des célébrités internationales qui l'ont fréquenté. Entrons dans la période qui est celle du livre: septembre 1964. Chez Artinos, un seul portrait est désormais aux murs, celui de Gamal Abdel Nasser, le président égyptien au pouvoir depuis huit ans, dont les élans de justice sociale font un peu moins rêver la population, apeurée par un despotisme grandissant. À minuit, quand ferme la salle du bas, un groupe de fidèles monte au premier, où ils boivent, fument, causent: ils appellent « *Caucus* » ces soirées de palabres. Sur un canevas qui rappellera *L'Immeuble Yacoubian* (2002), ce nouveau roman d'Alaa El Aswany nous fait pénétrer dans leurs discussions et dans leurs vies – surveillées. Celles de Chantal Lemaître, de Tony Kazzan, de Noha Shawarbi, d'Abbas el-Qosi et d'autres. Ils et elles sont égyptiens, étrangers ou binationaux. Ils sont d'Alexandrie, ils sont de Méditerranée. À travers eux, l'auteur d'*Au soir d'Alexandrie*, toujours engagé, fustige notamment la tartufferie nationaliste et faussement laïque. Sans oublier que, au pays de la littérature, hier, c'est aussi aujourd'hui. ■

Hubert Artus



★★★★☆
AU SOIR D'ALEXANDRIE
ALAA EL ASWANY
TRADUIT DE L'ARABE (ÉGYPTE) PAR GILLES GAUTHIER, 384 P., ACTES SUD, 23,50 €. EN LIBRAIRIES LE 4 SEPTEMBRE.

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
LA FIN D'UNE ÈRE
ELIZABETH JANE HOWARD
688 P., FOLIO, 10,40 €

La Fin d'une ère conclut la saga des Cazalet en se concentrant sur les vies de Clary, Polly, Louise et leurs familles dans l'Angleterre des années 1950. Clary continue d'écrire tout en élevant ses enfants. Polly, maintenant mère, cherche un équilibre entre ses aspirations et ses devoirs domestiques. Louise, confrontée à des mariages échoués, cherche sa place dans un monde en mutation. L'autrice offre une fin émouvante à cette chronique familiale captivante.

Simon Bentollila



★★★★☆
REINE D'UN JOUR
KIRSTIN INNES
512 P., MÉTALIÉ, 13 €

Dans ce roman kaléidoscopique intense, l'écrivaine écossaise revient sur le destin d'une étoile filante de la

pop, Clio Campbell. Qui était cette chanteuse engagée, connue pour un unique tube des années 1990, *Rise Up*, avant son suicide vingt ans plus tard? Amants, familles, ennemis: une ribambelle de narrateurs originaux dressent le portrait de l'artiste, tout en se racontant chacun avec une grande force d'évocation, et en retraçant trente ans d'histoire de luttes sociales en Grande-Bretagne.

S.B.

★★★★☆
TOUT FAUX
VERONICA RAIMO
224 P., PICCOLO, 11 €

Best-seller en Italie, ce récit d'inspiration autobiographique mêle éléments vraisemblables et fantasmes délirants. La narratrice y raconte son enfance dans une famille où s'ennuyer est un art et la paranoïa omniprésente. D'une rare liberté créatrice et d'une grande drôlerie, ces scènes de vie se doublent d'une réflexion impertinente sur la condition d'écrivain.

S.B.



MARIANA ENRIQUEZ

La créature de l'ombre

L'autrice de *Notre part de nuit* dresse le portrait sensible et envoûtant de l'insaisissable Silvina Ocampo, illustre aînée dont elle revendique l'héritage fantasque.

« Silvina Ocampo n'aimait pas être prise en photo. » Dont acte : *La Petite Sœur*, monographie de Mariana Enriquez, n'en contient aucune. Il ne s'agit pas tant, cependant, de rehausser l'aura de mystère qui nimbe cette fascinante créature que d'en mieux saisir l'intime essence. Petite sœur, donc, de Victoria Ocampo – figure embléma-

tique des lettres argentines qui attirait sur elle l'essentiel de la lumière –, épouse d'Adolfo Bioy Casares (qui la trompait et l'adorait), lui-même grand ami de Jorge Luis Borges, souvent, donc, fourré chez le couple (« *Qu'est-ce qui peut bien les amuser autant, ces imbéciles ?* »), Silvina écrivait, elle aussi, des contes outranciers, dérangeants, lardés de fantasmes et d'évocations funèbres, à la lecture desquels on comprend vite pourquoi Mariana Enriquez, sa digne héritière au domaine des ténèbres, décida de consacrer un ouvrage entier à son existence.

Pour tenter de cerner l'insaisissable, l'autrice de *Notre part de nuit* questionne ses proches, amis, connaissances. Les témoignages se contredisent. Silvina était laide; diablement attirante. Fidèle jusqu'à l'ennui? Lesbienne, séductrice, lymphatique briseuse de cœurs. Une écrivaine mineure, sans doute. Ou un talent prodigieux. Attirée par les chiens, obsédée par les cafards, une affabulatrice patentée, une amie

terriblement exigeante, drôle et sinistre, hippie et bourgeoise, libre, follement!, dévorée d'angoisses, tendre et cruelle, encore, douce et perverse. « *A-t-on une seule vie ?* se demande Mariana Enriquez. *J'ai choisi de profiter de cette polyphonie, de la conserver, de ne pas décider, de ne pas figer cette femme.* » Jusqu'aux portes de la mort – un lent naufrage dans l'oubli –, Silvina cultive sa légende et plie le réel à la fiction. *La Promesse*, son dernier roman, décrit une femme tombée à la mer, perdue au milieu du grand rien. ■

Fabrice Colin



★★★★☆

LA PETITE SŒUR. UN PORTRAIT DE SILVINA OCAMPO (LA HERMANA MENOR. UN RETRATO DE SILVINA OCAMPO)

MARIANA ENRIQUEZ

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR ANNE PLANTAGENET, 304 P., SOUS-SOL, 22,50 €

Orwell et les dames

Hasard du calendrier, la rentrée nous apporte deux romans étrangers sur George Orwell. Le premier, *Julia*, de Sandra Newman, est une réécriture de 1984 du point de vue de Julia, la maîtresse de Winston Smith. Un projet culotté mais réussi : l'autrice trouve la bonne distance entre appropriation et fidélité, inventions et citations. L'exercice a certes ses limites, mais le décalage né de la focalisation sur un personnage de femme ajoute des dimensions intéressantes au récit d'Orwell. Sandra Newman remporte en cela son pari : mettre en lumière les sujétions spécifiquement féminines de la vie dans un régime totalitaire. Anna Funder, elle, s'intéresse à Eileen, la femme d'Orwell, dont le rôle a toujours été minoré, selon elle, par l'auteur et par ses biographes. Las ! Dès les premières pages, *L'Invisible Madame Orwell* s'enlise dans les généralités solennelles sur le grand complot patriarcal, et sombre dans le ridicule. L'autrice en vient même à reprocher à Orwell la façon dont il a conduit sa vie privée, et au couple Orwell son fonctionnement ! « *Ne pas pousser la porte de leur chambre reviendrait à accepter que les animaux mâles sont plus égaux que les autres* », se justifie-t-elle. Véritable monument d'inquisition, le livre tourne au procès de Moscou domestique, écrit sur un ton de donneuse de leçons exaspérant, à la limite de la malveillance. Anna Funder ne se rend même pas compte qu'elle fait finalement ce dont elle accuse Orwell : elle invisibilise Eileen, réduite au rôle de chair à pamphlet. ■

Bernard Quiriny

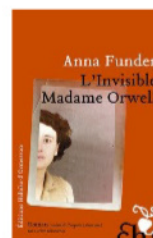


★★★★☆

JULIA (ID.)

SANDRA NEWMAN

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR HÉLÈNE COHEN, 410 P., ROBERT LAFFONT, 22,50 €



★★★★☆

L'INVISIBLE MADAME ORWELL (WIFEDOM. MRS ORWELL'S INVISIBLE LIFE)

ANNA FUNDER

TRADUIT DE L'ANGLAIS (AUSTRALIE) PAR CARINE CHICHEAU, 496 P., HÉLOÏSE D'ORMESSON, 23 €



Délire de survie

Grotesque, cruel, drôle par moments, déchirant parfois, ce premier roman n'a vraiment rien d'amical. Et c'est tant mieux ! Car ses charmes lynchien en auraient sans nul doute été amoindris. La jeune trentenaire Missouri Williams, née en Angleterre et installée à Prague, s'est inspirée de la région où elle vit pour bâtir le décor de cette féerie post-apocalyptique, qui la voit guider d'une main étonnamment ferme le bateau ivre de son imagination. L'histoire de *La Doloriade* est celle d'une tribu de survivants minée par les pratiques incestueuses. Impitoyable mère supérieure, « assez vieille pour se rappeler d'autres lieux et d'autres pluies », « la Matriarche » règne en pythie sur cette menue communauté et sur ses terres gorgées de poison. Dolores, « la pauvre et flottante Dolores », est l'héroïne malgré elle de ce sombre récit, ou tout du moins son axe vibrant. À 19 ans seulement, affublée d'un « gros corps grumeleux » et de « moignons lourdauds », elle porte sur ses épaules les maigres espoirs des siens, et les rêves de repeuplement de la *mater dolorosa*. Qu'en fera-t-elle ? Un mouton bavard aura le mot de la fin. Missouri Williams n'est décidément pas une autrice comme les autres. ■

F.C.



★★★★★
LA DOLORIADE
(THE DOLORIAD)

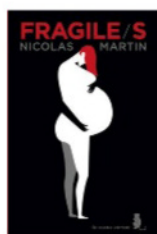
MISSOURI WILLIAMS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR AURÉLIEN BLANCHARD,
272 P., CHRISTIAN BOURGOIS, 22 €



Dur dur de faire des bébés

Depuis sa parution, en 1985, *La Servante écarlate* de Margaret Atwood ne cesse de féconder les imaginaires des nouvelles générations d'écrivains, plaçant la question de la fertilité au centre de la science-fiction. Dans *Fragile/s*, Nicolas Martin, journaliste et ancien animateur sur France Culture, imagine une France au bord de l'implosion alors que les naissances s'effondrent, que la majorité des nouveau-nés sont de sexe féminin et que les rares garçons sont atteints du syndrome de l'X fragile. Face à la menace de l'extinction, mais aussi par ambition eugéniste, le pays bascule dans la dictature et développe des programmes génétiques expérimentaux de la dernière chance. Grâce aux relations de son mari, Typhaine est l'une des 1500 élues et accouche miraculeusement d'un garçon sain. Nolan grandit, développe une intelligence et des aptitudes hors du commun, mais aussi des troubles inquiétants. En alternant les registres de narration et les points de vue, en jouant avec la disposition du texte comme s'il était acteur du drame, Nicolas Martin bascule progressivement à la lisière de l'horreur et du fantastique. Un romancier est né. Reste à savoir s'il est génétiquement modifié. ■

Léonard Desbrières



★★★★★
FRAGILE/S
NICOLAS MARTIN

432 P., AU DIABLE VAUVERT, 21 €

D'amour et de sang chaud

Bonne nouvelle ! Le lectorat français de Scarlett St. Clair n'a nul besoin d'attendre une suite à la publication du dernier tome de *Hadès & Perséphone*. La sulfureuse série, vendue à un million d'exemplaires, cède aujourd'hui la place à un tout autre univers : *Adrian x Isolde*.

Le roi de la guerre et du sang. Ici, point de dieux et de déesses, mais une monarchie vampirique plutôt surprenante. Cela fait des années qu'une guerre sévit et, pour y mettre un terme, Isolde doit épouser le ténébreux roi des vampires, Adrian Aleksandr Vasiliev. Ce sacrifice difficile devrait aboutir à l'assassinat de ce dernier. Malheureusement, la jeune dévouée échoue dans son dessein et se voit menacée par le monarque d'être assignée au rang de morte-vivante si elle tente de nouveau de le tuer. Isolde ne manque cependant pas de stratégies, et tout est affaire de patience. Une question demeure : quelles sont les raisons qui ont poussé Adrian, dont le despotisme est connu de tous, à prendre Isolde pour épouse ? L'écrivaine américaine explore une nouvelle fois le dilemme amoureux, cette fois par le biais de la *romantasy*, voguant perpétuellement entre violence, désir et rapport de force entre entités féminine et masculine. Ce nouveau duo de personnages particulièrement efficace ne manque pas de s'interroger sur le contenu du prochain tome. De quoi aiguïser les crocs des adeptes... ■

Marie Jouvin



★★★★★
**ADRIAN X ISOLDE (T. 1).
LE ROI DE LA GUERRE
ET DU SANG (ADRIAN &
ISOLDE. KING OF BATTLE
AND BLOOD)**

SCARLETT ST. CLAIR
TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ÉTATS-UNIS) PAR
CAROLINE DE HUGO, 480 P.,
HUGO PUBLISHING, 19,95 €

OLIVIER TRUC

Retour en Laponie

Trois ans après *Les Chiens de Pasvik*, l'auteur renoue avec sa « police des rennes » dans un cinquième volet magistral.

En janvier 2023, un gisement exceptionnel de terres rares a été découvert au cœur de la Laponie. Une aubaine pour le gouvernement suédois et pour l'Union européenne: ces métaux devraient permettre d'accroître l'indépendance énergétique. Problème: il faut pour cela creuser des mines sur le territoire ancestral des Samis, dernier peuple autochtone d'Europe. Telle est la réalité, dont le journaliste (pour *Le Monde*, en Suède) et écrivain Olivier Truc se sert dans ce cinquième volet de son cycle sur la « police des rennes » inauguré avec *Le Dernier Lapon* (2012).

Direction Kiruna, ville sise dans la partie suédoise de la Laponie – territoire entre la Norvège, la Suède, la Finlande et la Russie. Retrouvailles avec Klemet Nango et sa cadette Nina Nansen, tous deux enquêteurs au sein de la brigade de police locale. Ce 23 juin, c'est le solstice d'été. Ensoleillement total pendant vingt-quatre heures. C'est aussi la période du marquage des faons,



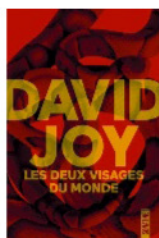
avant que le bois ne pousse sur leurs crânes. Cette fois, le jour intégral devient rouge sang: un troupeau de rennes est décimé. Cela s'est produit lorsque, sur la voie ferrée, un train transportant du minerai de fer a explosé – oui, on a commencé à exploiter la mine... Pendant que notre duo enquête sur cet accident, les jours se suivent et d'autres rennes sont abattus. Les chapitres passent d'un éleveur à un autre, et dévoilent des enjeux qui divergent entre ces membres du peuple sami. Grands enjeux, grandes conséquences, mais aussi vengeance, dont les racines remontent à des décennies en arrière... On trouvera ici quelques longueurs, mais on apprécie l'écriture à hauteur de personnages fidèles (Klemet,

Nina) comme nouveaux (Anja, maîtresse d'armes, qui parle aux pierres et aux âmes; Joseph, le berger venu des Alpes). Truc s'empare d'une actualité chaude et d'un fait mémoriel pour faire littérature des liens entre un peuple, sa terre mère et notre monde. ■

Hubert Artus



★★★★★
LE PREMIER RENNE
OLIVIER TRUC
544 P., MÉTALLIÉ, 22 €



★★★★★
LES DEUX VISAGES DU MONDE (THOSE WE THOUGHT WE KNEW)
DAVID JOY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN-YVES COTTÉ,
432 P., SONATINE, 23 €

L'Amérique du côté obscur

Le racisme. Ce poison de l'Amérique, et d'ailleurs aussi, malheureusement, qui fracture la société à l'heure où certains s'enthousiasment pour Trump, quand d'autres crient à l'injustice et scandent « *Black lives matter* ». David Joy, lui, auteur de ces *Deux visages du monde*, tente de comprendre ce qui sépare ces populations et ce qui les relie pourtant. Il insiste justement sur la façon dont ce poison se répand sans faire de bruit. C'est ce que veut dénoncer Toya Gardner, venue voir sa grand-mère en Caroline du Nord, d'où sa famille est originaire. Ici, même les hommes les plus tolérants, les plus ouverts, les plus altruistes triment un passé construit sur

la ségrégation raciale. Mais c'est loin, tout ça. C'est fini. Et le Ku Klux Klan n'est plus qu'une mauvaise farce. Pas pour Toya, qui décide de réveiller les morts, les affronts, les blessures. Bientôt la petite ville du comté de Jackson plonge dans le drame. Tabassage, meurtre. Enquête policière. Et David Joy, d'une plume précise, prend le temps de dénouer les fils d'une longue histoire américaine à l'aune d'une petite communauté qui vit dans le déni sans s'en rendre compte. Le récit policier est d'un classicisme maîtrisé et parvient à éclairer la complexité de comportements minés par un racisme qui ne s'avoue pas. Terrible constat. ■

E.L.

XAVIER COSTE

La lutte (pas) finale

On n'en a jamais fini avec George Orwell. Régulièrement, sa vision d'une société régie par Big Brother trouve, hélas, un nouvel écho dans le monde d'aujourd'hui. Mais la résistance s'organise, et cet album en est la preuve...



Le titre de l'album, *Journal de 1985*, évoque immédiatement le roman de George Orwell, 1984. Ce n'est pas un hasard. Xavier Coste s'en inspire librement et imagine ce qui s'est passé l'année suivante: Big Brother est toujours là, plus autoritaire que jamais, et la résistance continue de s'organiser comme elle peut. Le *Livre de Winston* retrouvé par les autorités (Winston Smith est le nom du héros d'Orwell) enclenche une répression terrible alors que Lloyd Holmes et ses camarades projettent un attentat contre Big Brother. Mais bientôt le retour de Gordon, son frère jumeau, va tout changer.

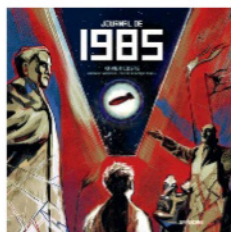
En 2021, Xavier Coste adaptait le livre d'Orwell pour un résultat particulièrement réussi: dessin proche de l'illustration, décors et personnage qui disparaissent dans l'anonymat, force graphique évidente. On ne change pas un auteur qui gagne: *Journal de 1985* reprend le même principe avec encore plus de force, encore plus de maîtrise esthétique. Le trait se libère



des codes, utilise des cases ici, les supprime là, joue une polychromie froide (noir, blanc, teintes de bleu et de marron), efface les visages, se tresse jusqu'à confondre les identités, les héros et les sujets, figure une architecture stalinienne sous une neige qui ne

s'arrête jamais de tomber... Quant au récit, il s'inscrit parfaitement dans la logique orwellienne: il suit à la trace Lloyd Holmes, manie le suspense et les rebondissements et crie haut et fort la nécessité de résister. Par les temps qui courent, le mot d'ordre mérite d'être suivi. ■

Éric Libiot



★★★★★
JOURNAL DE 1985
XAVIER COSTE,
PHILIP BÖRGN
272 P., SARBACANE,
29 €.
EN LIBRAIRIES
LE 4 SEPTEMBRE.

3 ALBUMS EN PLUS

★★★★★
LES ÉPHÉMÈRES (T. 2)
JEFF LEMIRE
226 P., FUTUROPOLIS, 28 €

Il faut lire Jeff Lemire, auteur canadien multifonction qui écrit, dessine, change de genre, racontant des histoires intimes ou des aventures de super-héros (*Black Hammer*, une merveille) avec un grand sens du romanesque pop. Ce second tome des *Éphémères* poursuit l'exploration de la relation amicale entre Fran et un insecte géant, alors que la police continue son enquête sur une série de meurtres. Grands dessins en noir et blanc, ode à la différence, scénario original. E.L.

★★★★★
IL ÉTAIT UNE FOIS L'AMÉRIQUE (T. 2)
CATHERINE MORY,
JEAN-BAPTISTE HOSTACHE
224 P., LES ARÈNES, 29,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 12 SEPTEMBRE.

Le premier tome était consacré aux écrivains du XIX^e, le second, aux auteurs du XX^e. Ils sont dix et ont marqué l'histoire de l'Amérique et le monde des lettres en général: Fitzgerald, Faulkner, Steinbeck, Kerouac... Toujours selon le même principe gagnant: une bibliographie racontée avec talent, qui résume la vie et l'œuvre de ces auteurs n'ayant cessé, justement, de mêler l'une et l'autre. C'est la grande réussite de ces deux albums: pédagogiques, passionnants, pertinents. E.L.

★★★★★
EYES WITHOUT A FACE
MARIE BAUDET
112 P., VIRAGES GRAPHIQUES, 22 €

Marie Baudet a un talent fou. Un grand sens des couleurs, une maîtrise des ruptures de ton, un humour qui affleure constamment. Dans *Eyes Without a Face*, titre d'une chanson de Billy Idol, elle colle aux semelles de Sylvain Fardot, acteur évincé d'une série télé. C'est intrigant et absurde, mais le scénario s'épuise un peu au fil des pages. Dommage. Armée de scénarios plus tenus, Marie Baudet parviendra certainement tout en haut de la pile. Elle est déjà une autrice à suivre. E.L.

Nicolas Barral

L'Intranquille monsieur Pessoa

L'écrivain portugais Fernando Pessoa est décédé à Lisbonne en 1935, et un jeune journaliste désireux de devenir romancier est chargé d'écrire sa nécrologie. À partir de ce simple fait, Nicolas Barral construit un récit passionnant qui navigue selon sa propre inspiration entre les différentes époques éclairant la biographie de l'auteur du *Livre de l'intranquillité* – une plongée dans l'univers mental de Pessoa (rencontre avec ses différents hétéronymes) et la vie amoureuse du journaliste Simão Cerdeira. Un récit qui ne sombre jamais dans la complexité outrancière tant le dessin de Barral joue, lui, un classicisme frontal pour mieux appréhender une histoire mouvante qui se prête à déconstruire l'imaginaire de Pessoa afin de lui rendre hommage. On sait les liens que Nicolas Barral entretient avec le Portugal – lire sa précédente bande dessinée, *Sur un air de fado* –,

et cette allure se reflète dans son trait: les (très beaux) décors présents dans les scènes en extérieur magnifient la capitale portugaise et servent régulièrement de liens entre la réalité et la fiction. Et derrière ce classicisme du trait et du dessin, l'auteur ne s'empêche pas de jouer régulièrement avec des répétitions de cas, comme s'il s'employait à signifier des mouvements de caméra (Simão Cerdeira ressemble beaucoup à Adrien Brody) ou qu'il souhaitait créer un effet d'intimité mentale et psychologique avec ses personnages. Dans un cas comme dans l'autre, c'est très réussi. ■

Éric Libiot



L'INTRANQUILLE MONSIEUR PESSOA
NICOLAS BARRAL
136 P., 25 €, COPYRIGHT DARGAUD.
EN LIBRAIRIES LE 20 SEPTEMBRE.



BIO EXPRESS

1966

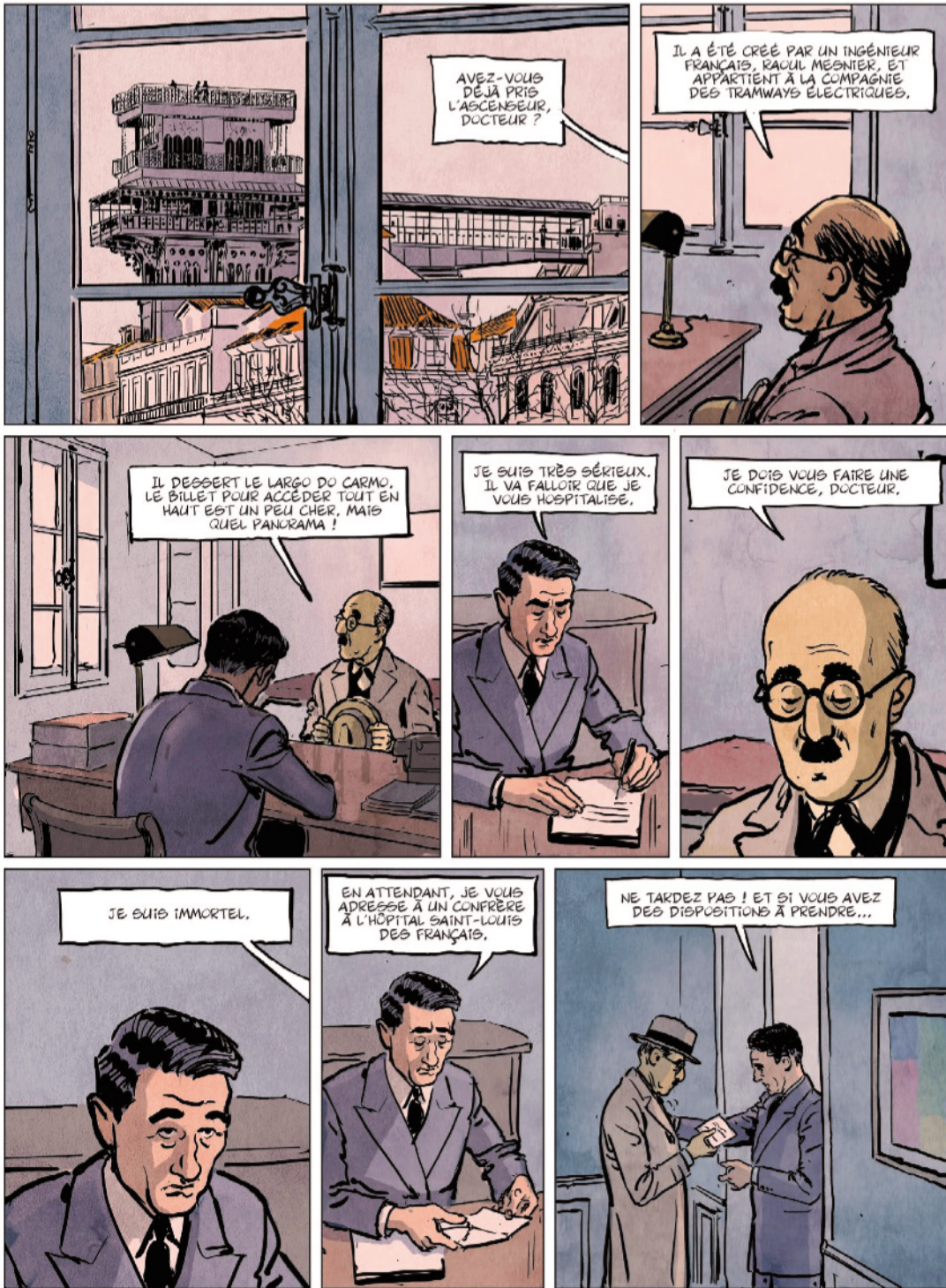
Naissance à Paris puis École des beaux-arts d'Angoulême avant de commencer sa carrière comme dessinateur dans la revue musicale *OK Podium*. Jean-Christophe Delpierre le repère et le fait entrer à *Fluide Glacial* où paraît le premier tome des *Ailes de plomb* sur un scénario de Christophe Gibelin.

1999

Il travaille régulièrement avec des scénaristes, notamment Pierre Veys pour les séries parodiques : *Baker Street* (cinq tomes qui croquent avec plaisir Sherlock Holmes) et *Les Aventures de Philip et Francis* (trois tomes qui piquent avec malice les aventures de Blake et Mortimer).

2021

Après avoir travaillé avec Tonino Benacquista pour la série *Dieu n'a pas réponse à tout* (trois albums), *Les Cobayes* et *Le Guide mondial des records*, puis adapté Nestor Burma en reprenant la série lancée par Jacques Tardi, il se lance (enfin) tout seul, crayon et stylo, avec *Sur un air de fado*.







3 RAISONS DE DÉCOUVRIR

La saga *Ripper*

Une histoire contemporaine

Ripper se déroule dans un monde où, à la suite d'un cataclysme, l'air est devenu irrespirable et où insectes géants et horribles créatures ont envahi la surface de la Terre. Les derniers humains, surnommés les « Rippers », tentent de survivre et finissent par se regrouper par clans et s'affronter les uns les autres. Difficile de ne pas faire un parallèle avec le réchauffement planétaire et la situation des réfugiés climatiques forcés de fuir leur pays pour chercher un abri où ils ne sont bien souvent pas les bienvenus.

Un dessin percutant

Jéronimo Cejudo a été biberonné au manga japonais, et ça se sent. Fort de cet héritage, il livre un pur shōnen, héritier du genre et inspiré, par exemple, du manga *Hunter x Hunter*. Les habitués apprécieront notamment les scènes de combat et les personnages *badass* qui filent des frissons et rythment une histoire captivante et très bien séquencée.

Un manga 100 % français

Depuis une quinzaine d'années, le manga français creuse son sillon, porté par les succès de *Radiant* de Tony Valente ou *Dreamland* de Reno Lemaire. Jéronimo Cejudo s'inscrit dans cette lignée avec *Ripper*. Grand lecteur de *Dragon Ball* ou *One Piece*, c'est lorsqu'il reçoit le deuxième prix du prestigieux concours Tezuka, en 2020, qu'il signe son premier contrat d'auteur complet avec la maison d'édition Ankama. Dans le jury siégeait notamment Akira Toriyama, le célèbre créateur de *Dragon Ball*.

M.C.



★★★★★

RIPPER (T. 4)

JÉRONIMO CEJUDO

208 P., ANKAMA, 7,95 €.

EN LIBRAIRIES

LE 20 SEPTEMBRE.

TOMATO SOUP

Étoiles mongoles

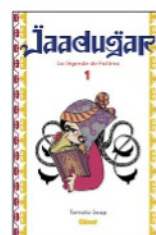
Inspiré d'une histoire vraie, *Jaadugar* raconte le destin de deux héroïnes qui ont bouleversé l'empire de Gengis Khan au XIII^e siècle.

Jaadugar est l'un des livres qui devraient marquer cette rentrée manga. Le scénario est librement inspiré de l'histoire de deux figures de l'Empire mongol, Fatima et Töregene. La première est une esclave achetée sur un marché d'Iran, capturée par l'armée alors la plus puissante du monde puis affectée au palais impérial de l'empereur Ögedei. C'est là qu'elle rencontre sa sixième épouse, Töregene, avec laquelle elle se retrouve prise dans les jeux de pouvoir de la cour où elles vont tenter de s'imposer. Derrière ces destins extraordinaires, le lecteur est plongé dans les traditions et la culture méconnues de l'Empire mongol de l'époque. Une histoire racontée par Tomato Soup, scénariste et dessinatrice japonaise, au trait qui n'est pas sans rappeler les ambiances de Marjane Satrapi et les



personnages d'Osamu Tezuka (*Astro Boy*). Si elle a publié plusieurs grandes fresques historiques au Japon, c'est la première fois qu'elle est traduite en France. Commencée en 2021, la série, toujours en cours, compte déjà trois tomes. ■

Mathieu Charrier



★★★★★

JAADUGAR (T. 1).

LA LÉGENDE DE FATIMA (TENMAKU NO JARDOOGAL)

TOMATO SOUP

TRADUIT DU JAPONAIS
PAR MATHILDE VAILLANT,
192 P., GLÉNAT, 10,95 €.

EN LIBRAIRIES LE 18 SEPTEMBRE.

Daddy Cool

La vie de parent est loin d'être une sinécure, une leçon que le Joker va apprendre à ses dépens après que son dernier combat avec Batman l'a transformé en... bébé! Dépit, totalement dépassé par la situation, le Prince du crime décide de prendre le nourrisson sous son aile, non pas pour faire de lui de la graine de criminel, mais bien pour qu'il redevienne le justicier qu'il fut autrefois. Malgré un postulat pour le moins capillotracté, *One Operation Joker* tire habilement son épingle du jeu en misant essentiellement sur l'humour. Iconoclaste à plus d'un titre, cette série en trois tomes doit essentiellement à l'abattage du Joker, héros malgré lui de cette aventure rocambolesque. On serait toutefois tenté de dire que trop de Joker tue le Joker, tant ce premier volet croule sous les références en invoquant quelques-unes des plus célèbres incarnations du couple, du Heath Ledger de *The Dark Knight* au Joaquin Phoenix de *Joker*. L'ensemble ne vole pas bien haut, mais on reste curieux de voir comment le némésis de Batman va se tirer de cette situation pour le moins étrange. ■

Ilan Ferry



★★★★★

ONE OPERATION JOKER

SATOSHI MIYAGAWA,

KEISUKE GOTOH

TRADUIT DU JAPONAIS
PAR STUDIO CHARON,
144 P., PIKA, 7,70 €.

EN LIBRAIRIES
LE 18 SEPTEMBRE.

ANNA WOLTZ

Allô parents bobo

La Néerlandaise s'empare avec habileté de la question de la répercussion d'un divorce chez les enfants.

Il y a quelques jours, ses parents ont annoncé à Félicie qu'ils divorçaient. Papa a déjà reloué un petit appartement d'où elle l'observe, par la fenêtre de sa chambre, alors qu'il transporte sur son porte-bagages sa petite sœur, Caro, une luge à la main. On est en plein hiver, le sol est glissant et... patatras ! le duo valdingue et Caro se retrouve à l'hôpital, le doigt sectionné par le patin de la luge. « Fitz », comme elle aime se faire appeler, en profite pour déambuler dans les couloirs de l'établissement, où elle fait la connaissance d'Adam et de Pétunia, dans « son costume de bagnard », qui vient de se faire opérer à cœur ouvert. Le trio de *Nos cœurs dans le plâtre* est alors bien décidé à orchestrer les histoires sentimentales d'une infirmière et d'un médecin. Derrière ces aventures et une écriture enveloppante, Anna Woltz



(*Ma folle semaine avec Tess*) ausculte les répercussions du divorce chez les enfants, tout en questionnant la place du père et de la mère au sein de la famille. ■ M.C.



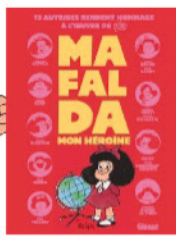
★★★★☆
NOS CŒURS DANS LE PLÂTRE (GIPS)
ANNA WOLTZ
TRADUIT DU NÉERLANDAIS
PAR EMMANUELE SANDRON,
240 P., BAYARD JEUNESSE,
12,90 € (À PARTIR DE 10 ANS)

Joyeux anniversaire, Mafalda!

Soixante ans que Mafalda est apparue dans les colonnes d'un journal argentin avant de conquérir les lecteurs avec ses répliques politiques et humoristiques à hauteur d'enfant. Pour célébrer cet anniversaire, les éditions Glénat ont demandé à une douzaine d'autrices de s'emparer du personnage pour autant d'histoires inédites. Florence Dupré la Tour lui fait visiter le monde d'aujourd'hui en proie au changement climatique, Anne Simon l'imagine célébrant le célibat



ou le polyamour, tandis qu'Aude Picault a l'audace de la faire vieillir pour la retrouver adulte, mais détestant toujours autant la soupe. Un casting parfait et une couverture signée Pénélope Bagieu pour un livre qui ravira autant les nostalgiques que les nouveaux lecteurs de *Mafalda*. ■ M.C.



★★★★☆
MAFALDA, MON HÉROÏNE COLLECTIF
96 P., GLÉNAT, 17,50 €

ET AUSSI...

★★★★☆
LES 7 OURS NAINS CONTRE LE GRAND MÉCHANT LOUP
ÉMILIE BRAVO
72 P., SEUIL JEUNESSE, 13,90 €
(À PARTIR DE 7 ANS)

Plus de dix ans qu'on espérait le retour des sept ours nains. Dans cette nouvelle aventure, ils tombent sur le petit chaperon rouge en pleurs, car le loup vient de croquer sa grand-mère. Mais est-ce bien grave ? Après tout, il lui reste sa mère. Et, puisque le loup vient de manger, il n'a plus faim et est désormais inoffensif. Nos sept ours nains poursuivent donc leur chemin. Mais, arrivés dans leur maison, horreur : les sept « vrais » nains s'y sont installés en leur absence ! Début d'une aventure rocambolesque où ils vont devoir échapper à l'« ogrour » (mélange d'ogre et d'ours) tout en cherchant leur ami, le cochon constructeur de maisons en briques. M.C.

★★★★☆
LA RENTRÉE DES OISEAUX
ÉRIC VEILLÉ
48 P., ACTES SUD JEUNESSE, 15,50 €
(À PARTIR DE 3 ANS)



Dans le monde des oiseaux aussi, septembre rime avec rentrée des classes ! Alors il faut enfiler ses baskets, même si aucun d'entre eux ne sait nouer ses lacets ; se mettre en rangs devant la porte de la classe, même si personne n'a envie d'y entrer ; et faire la connaissance de la nouvelle maîtresse, M^{me} Burgat. Elle n'a pas plus envie que les petits d'être là ! Qu'à cela ne tienne, c'est parti pour une escapade par la fenêtre, toutes ailes dehors, au milieu des nuages et au-dessus de la forêt « des maîtresses oubliées ». Un album quelque peu déjanté, mais qui permettra aux enfants les plus récalcitrants et angoissés d'affronter la rentrée avec philosophie et amusement. M.C.

CHARLES DANTZIG

La France sous nos plumes

Le critique et romancier retrace l'histoire de notre pays par sa littérature. Une merveille d'anthologie.

Charles Dantzig a fait de l'anthologie l'un des beaux-arts. Il en apporte une nouvelle fois la preuve avec cette passionnante *Histoire littéraire des Français*, qui s'inscrit dans la suite du *Dictionnaire égoïste de la littérature française* (2005) et surtout de *l'Anthologie des écrivains français racontés par les écrivains qui les ont connus* (2021).

Cela commence au VI^e siècle, avec le truculent portrait de la famille royale brossé par Grégoire de Tours. On y voit Rigonthe, fille de Chilpéric, insulter sa mère, lui envoyer des soufflets et se battre avec elle à coups de poing... Si certains témoignages sont attendus, et même obligatoires, tels ceux de Saint-Simon, Victor Hugo, Émile Zola, beaucoup d'autres émanent de documents rares. Il en va ainsi du serment du Jeu de paume raconté par Chamfort, des rencontres avec Gambetta narrées par Ludovic Halévy, l'inventif librettiste d'Offenbach, de la condamnation à mort de Poubelle et La Planche commentée par Marguerite Duras. Outre Wagner évoqué par Baudelaire, Jarry par Apollinaire, Matisse et Soutine par Maurice Sachs, voici,

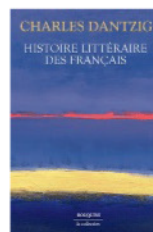
comme si on y était, la translation des restes de Jaurès au Panthéon par le trop oublié Paul Nizan. De manière plus inattendue, et même audacieuse, une chanson d'Étienne Daho exprime pour notre auteur un changement dans notre vision contemporaine de la masculinité; une bande dessinée de Claire Bretécher ressuscite une France où l'insolence était non seulement permise, mais honorée. Les inscriptions anonymes qui fleurissent dans nos villes aux moments cruciaux de notre histoire témoignent eux aussi du tempérament national. On le savait avec les slogans de Mai 68. Faisant poésie de tout bois, ouvrant la littérature à la vie, Dantzig a relevé ceux qui étaient inscrits sur le sol de la place de la République, à Paris, durant les manifestations du printemps 2016. On notera celui-ci, à ne pas déposer en préfecture: «Préavis de rêve».

Chacun des textes sélectionnés est accompagné de brefs commentaires qui leur insufflent un oxygène roboratif. Lisant un extrait de Dumas, on se surprend à vouloir faire la révolution de 1830. Suivant l'exemple de Voltaire, on se révolte contre l'injustice. Avec La Boétie, on s'indigne



contre la tyrannie. Devenue machine à remonter le temps, la littérature ne meurt pas. Elle actualise les sentiments, les engagements, les luttes des écrivains du temps passé. Enfin, elle nous apprend à demeurer attentifs aux révoltes appropriées au monde d'aujourd'hui. ■

Serge Sanchez



★★★★★
**HISTOIRE LITTÉRAIRE
DES FRANÇAIS**
CHARLES DANTZIG
1108 P., BOUQUINS, 32 €

L'autre Milosz

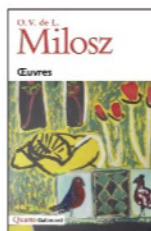


Son nom est de ceux que l'on situe sans toujours bien savoir où. Ayant écrit toute son œuvre en français, dans un pays qu'il a rejoint à l'âge de 12 ans après avoir passé son enfance dans sa Lituanie natale, poète, dramaturge et romancier, Oscar Vladislav de Lubicz-Milosz (1877-1939) est souvent confondu avec son petit-cousin le Polonais Czesław Miłosz, Prix Nobel de littérature en 1980. C'est donc à une redécouverte que ce «Quarto» des *Œuvres* de Milosz nous convie puisant à toutes les inspirations: son unique roman, des poèmes et trois pièces de théâtre. Dès ses premiers vers, publiés à l'âge de 22 ans et salués par Paul Valéry,

la nostalgie de la patrie abandonnée se mêle à l'obsession de la mort. *L'Amoureuse Initiation*, paru en 1910 et resté son seul roman achevé, met en scène

la passion amoureuse dans la Venise du XVII^e siècle – passion que, amant plusieurs fois malheureux, Milosz avait connue de près. Une illumination mystique en 1914 orienta son écriture vers l'interprétation biblique et l'élaboration d'une théorie du mouvement. Éprouvé à toutes les formes, le lyrisme de cette poésie incandescente et morbide jette un pont entre la France et les Balkans, où Milosz deviendra ambassadeur après la Première Guerre mondiale. ■

Hubert Prolongeau



★★★★★
ŒUVRES
C. V. DE L. MIŁOZ
1280 P., QUARTO, 35 €

OULIPO

Calvino réinventé

Relecture ludique des *Villes invisibles*, cette création oulipienne en est aussi une actualisation, en prise avec les problématiques urbanistiques de notre temps.

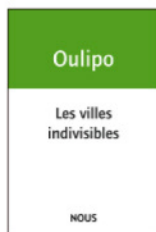


Paru en 1972, *Les Villes invisibles* est l'un des livres les plus populaires d'Italo Calvino. Fervents adeptes de la reprise, du détournement et des prolongations de textes d'auteurs qui leur furent proches, à l'image du *Voyage d'hiver* de George Perec qu'ils avaient équipé voici quelques années d'une multitude de suites, les membres de l'Oulipo proposent aujourd'hui, avec *Les Villes indivisibles*, une relecture à plusieurs mains de ce classique. Ils en conservent naturellement la structure, avec les onze séries de cinq textes entrelacés, et le récit cadre dialogué en guise de fil conducteur. Simplement, le magnat de la presse William Randolph Hearst remplace Kublai Khan dans le rôle de l'empereur mélancolique, et l'aviatrice Amelia Earhart se substitue à Marco Polo dans celui du voyageur qui a visité toutes les villes, et

qui les raconte à son interlocuteur ébloui. À cette modernisation des protagonistes correspond l'actualisation du fond : les cinquante-cinq textes ici rassemblés s'interrogent sur les défis que posent à la ville le réchauffement de la planète, les catastrophes naturelles, les mobilités douces, l'imperméabilisation des sols, le déclin de la biodiversité ou le recyclage des déchets. Une démarche fidèle à l'intention de Calvino, qui expliquait à l'époque – dans une conférence de 1983 utilisée depuis comme préface à son livre – avoir voulu non pas évoquer une « idée atemporelle de la ville », mais offrir « une discussion sur la ville moderne », en prise, derrière l'allure anachronique et abstraite des récits, avec les problématiques urbanistiques de son temps. La fidélité au modèle tient aussi aux détails – ces villes indivisibles, comme leurs ancêtres invisibles, portent des noms de femmes – et au style, riche en images minérales et en figures géométriques, chaque cité décrite tenant un peu de la

maquette, à base de modules permutés à l'infini. En résulte un ouvrage ludique et poétique, avec de nombreuses touches d'humour oulipien et des idées ingénieuses à la pelle. Arrivé à la fin, on admire le soin apporté au dernier paragraphe, qui démarque joliment le célèbre excipit du livre de Calvino et, en guise de contre-pied, place le volume sous le signe d'un relatif optimisme. ■

Bernard Quiriny



★★★★★
LES VILLES INDIVISIBLES
OULIPO
192 P., NOUS, 22 €

• POÉSIE

Instants sélects

Ce choix de poèmes de Cummings correspond à peu de chose près à celui qui avait été établi par l'auteur lui-même en 1958 pour l'édition de ses *Selected Poems*. Le texte anglais qui accompagne cette traduction nous fait percevoir à la fois la musique et la disposition formelle du recueil original. Représentant singulier de l'avant-garde américaine, Cummings imposait à ses écrits une haute exigence stylistique. Ses partis pris sourcilleux, voire hermétiques, lui faisaient, entre autres, adopter une ponctuation toute personnelle et supprimer les blancs entre certains mots. Comme le précise son courageux traducteur, Robert Davreu, Cummings définissait justement la poésie comme ce qui ne peut être traduit. Il entendait s'adresser à l'être dans son essence irréductible, par définition asociale, « à l'amoureux, à l'enfant, à l'idiot, au fou qu'il demeure ». Refusant de se diluer dans un langage et des idées communes, consensuelles et vides, il visait à devenir universel. Il y a aussi chez lui, et la traduction de ces *Poèmes choisis* le fait percevoir à merveille, une rare capacité à saisir l'instant, comme pourrait le faire un photographe. Ce Mallarmé romantique atteint une liberté, un réalisme, un humour parfois jouissif qui annonce les auteurs de la Beat Generation. Et il faut se donner sans réserve à cette poésie, tout autant qu'elle se donne à nous, pour percevoir, au-delà d'une apparente obscurité, une énigme joyeuse très semblable à la vie. ■

S.S.



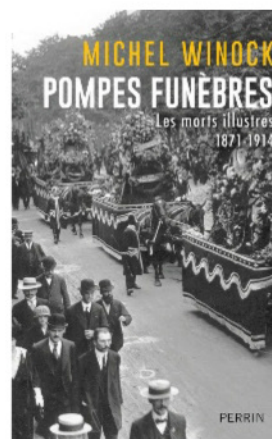
★★★★★
POÈMES CHOISIS
E. E. CUMMINGS
TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ÉTATS-UNIS)
PAR ROBERT DAVREU,
260 P., CORTI, 23 €



Michel Winock

Pompes funèbres

L'histoire n'est pas une science froide. Michel Winock l'écrit toujours avec la chaleur de la passion. Dans *Pompes funèbres*, il fait l'éloge de vingt personnalités décédées sous la III^e République, entre 1871 et 1914. Le lecteur les découvre par ordre chronologique de disparition. Il y a les célébrités, tels Léon Gambetta, Jules Ferry ou Émile Zola. Et des figures moins connues que l'historien se plaît à sortir de l'oubli, à l'instar du colonel Rossel, le seul officier supérieur à être passé du côté de la Commune. Une homme adulé dans la famille du général de Gaulle pour son patriotisme. Mais aussi des femmes étonnantes, comme la protectrice des arts et des lettres Mathilde Bonaparte, l'inspiratrice et créatrice Louise Colet ou la combattante pour le droit de vote des femmes Hubertine Auclert, qui meurt en 1914, comme Jaurès et Péguy, tous deux chers à l'auteur. Winock en raconte les trois enterrements et nous livre son épitaphe en forme de programme pour *Pompes funèbres*: « *L'histoire est une résurrection.* » Le sens de la formule éclate à chaque ligne de cet ouvrage dont Michelet est un peu le parrain. En composant ainsi son Panthéon de papier, l'auteur nous fait revivre tout un monde, ses valeurs, ses gloires et, parfois, ses limites. Il nous invite à repenser notre République à la lumière de ces grandes figures dont l'héritage nous oblige. Ce n'est pas une pièce versée dans le tronc du culte des morts que ce livre. Non, ce texte prolonge la voix des disparus, vivants grâce à lui. ■ Fabrice d'Almeida



POMPES FUNÈBRES.
LES MORTS ILLUSTRÉS 1871-1914
MICHEL WINOCK
352 p., 22,50 €. COPYRIGHT PERRIN.
EN LIBRAIRIES LE 29 AOÛT.



BIO EXPRESS

1945

Le 6 juin, le père de Michel Winock meurt, victime de la tuberculose comme son frère aîné, disparu au mois d'octobre. Michel Winock a 8 ans. Il les fera revivre dans ses livres, comme cette France de son enfance pour laquelle il garde une grande tendresse.

1987

Michel Winock soutient sa thèse d'État à Sciences Po. L'ancien khâgneux agrégé d'histoire a participé à la revue *Esprit* et a fréquenté les Murs blancs à Chatenay-Malabry, où il a connu Jean-Marie Domenach ou Paul Ricœur. Il appartient à la « deuxième gauche ».

2010

L'historien est distingué par le prix Goncourt de la biographie pour son livre consacré à Madame de Staël. Son œuvre foisonnante est reconnue. Il continue d'intervenir dans la vie publique en tenant des chroniques dans lesquelles il commente notamment les mouvements sociaux.

1871
Louis Rossel,
le patriote au poteau

À l'aube du 28 novembre 1871, par un froid de loup, sous un ciel plombé, trois poteaux blancs ont été alignés sur le plateau de Satory, le champ de manœuvre militaire, non loin de Versailles. Trois hommes viennent d'y être attachés, trois communards passés par les conseils de guerre. Les tambours battent aux champs, les clairons sonnent. Louis-Nathaniel Rossel, l'un des trois condamnés, assisté de son pasteur, demande à commander le feu. Le colonel Merlin, qui préside à l'exécution, n'y consent pas ; ce serait sans doute trop d'honneur. Devant une maigre assistance composée surtout de journalistes, le jugement du Conseil de guerre est lu. Une triple fusillade suit, qui exécute le verdict de mort.

Longtemps, le nom de Rossel m'est resté inconnu. Jamais au cours de mes études, soit au lycée soit à la Sorbonne, je n'avais entendu le moindre mot sur lui. Par hasard, en fouinant dans les boîtes des bouquinistes des bords de Seine, je suis tombé un jour sur un ouvrage de Roger Stéphane, *Portrait de l'aventurier*, préfacé par Jean-Paul Sartre, qui attira mon attention sur ce jeune officier engagé dans les rangs de la Commune¹. Du même auteur, j'achetai plus tard un gros livre intitulé *Rossel (1844-1871). Mémoires, procès et correspondance*, chez Pauvert, en 1960. Ce fut pour moi définitif : Louis-Nathaniel Rossel prenait place dans mon Panthéon personnel. Par la suite, dans chacun des travaux que j'ai pu consacrer à l'insurrection parisienne de 1871, je n'ai pas manqué de signaler la personnalité exceptionnelle de cet officier, dont la présence dans les rangs de la Commune paraît si incongrue.

En 1966, la télévision nous a offert un téléfilm de Jean Prat, *Le Destin de Rossel*, dont le héros était incarné par Sami Frey. Sans doute Rossel était-il moins beau que l'acteur alors célèbre, mais, d'après les quelques photos que nous en avons, il avait belle prestance, une moustache d'époque sous un regard mélancolique. Une certaine allure qui en impose. Un an plus tard, la grande résistante Édith Thomas publiait sa magnifique biographie de Louis Rossel chez Gallimard. Nous avions tout en main désormais pour connaître la vie de cette personnalité hors du commun. Pourtant, aujourd'hui encore, je peux mesurer à quel point elle reste ignorée.

Fils d'un père officier républicain de confession protestante, comme sa mère d'origine écossaise, de caractère assez renfermé, il chérissait particulièrement l'une de ses deux sœurs, Isabella, qu'il appelait Bella, et avec laquelle il a entretenu une correspondance éclairante sur lui-même, de Polytechnique, de son école d'application à Metz, depuis l'état-major du génie à Bourges, où il est finalement affecté. Puritain, il est peu porté aux conquêtes amoureuses. Il apprend à danser, mais ne s'attache à aucune de ses cavaliers. À un moment cependant, à vingt-cinq ans, on le voit demander à ses parents de lui trouver une femme. Une discussion s'engage avec eux s'il pourrait épouser une catholique. Ses parents partagent le même préjugé

contre les mariages mixtes. Mais il a fait la connaissance d'une jeune papiste, Marie, et il veut obtenir des siens leur consentement. Il se confie à sa sœur : « Je te dirai encore que rechercher le plus de bonheur possible, pour moi, c'est me marier le plus vite possible. Bref, si on ne me contente pas, je ferai un mariage de désespoir avec quelque protestante qui remplira toutes les conditions désirables et qui me sera parfaitement indifférente, ce qui est la meilleure condition pour être malheureux. » Protestant, oui, Louis Rossel en a l'éducation, la rigueur, la fidélité à l'histoire d'une minorité qui a été persécutée en France, qui a su résister vaillamment, mais il refuse le carcan d'une communauté. Malgré tout, son projet de mariage reste sans suite. Il se montre exigeant envers celle qu'il pourrait épouser : « Tu me demandes pourquoi, écrit-il encore à sa sœur, je suis embarrassé avec les jeunes filles, c'est peut-être que je ne suis pas assez gai, ni assez folâtre, et peut-être aussi parce que je me méfie un peu d'elles. Les sujets de conversation qui me sont les plus naturels sont sérieux et seraient déplacés avec des demoiselles qui ne se soucient pas de choses sérieuses ; au contraire, je ne me soucie pas de leur batifolage... » À quoi s'intéresse-t-il tant, ce fringant lieutenant un brin misogyne ?

DÉGUISÉ EN PAYSAN, SOUS LA PLUIE,
LES PIEDS DANS LA BOUE, IL FRANCHIT
LES LIGNES ENNEMIES, GAGNE
LE LUXEMBOURG, PUIS LA BELGIQUE

À la politique, car il a des convictions républicaines, et les élections législatives de 1869 sont marquées par les progrès de l'opposition aux bonapartistes. Il se plaindra dans ses carnets du métier militaire qu'il exerce et qui le prive de ses droits de citoyen : « J'ai des idées très nettes en politique et je désire de tout mon cœur me mettre à leur service, ce qui m'est impossible en restant officier. » Il se passionne pour la littérature, l'histoire, la philosophie. Il lit aussi bien en anglais qu'en français. De même, il écrit, mais sur les choses militaires. Officier du génie, il a obtenu en 1868 une médaille d'or pour son mémoire sur la réparation militaire des ponts, qui sera repris par l'éditeur Dunod en 1869 ; *Le Temps* publie même des articles de lui sur la défense nationale. À vrai dire, il songe sérieusement à abandonner la carrière des armes, ennuyeuse et sans avenir. La guerre, déclarée en juillet 1870 par Napoléon III, met fin à ses velléités : l'heure est venue de servir la patrie.

Tout se joue pour lui à Metz, au cours de cette sinistre guerre de 1870. Promu capitaine depuis août 1869, il combat alors sous les ordres du maréchal Bazaine, qui, à la tête de la première armée française, forte d'une centaine de milliers d'hommes, se laisse enfermer dans la ville lorraine par les Prussiens. La France est envahie, paraît vaincue, mais Rossel, plus que personne, est animé d'une volonté de résistance impétueuse. Il a publié un mémoire dans *Le Temps*, un ●●●

grand plan de défense nationale, dans lequel il préconise, en cas de défaite de l'armée régulière, la guerre des partisans, le combat de rue dans les villes, la lutte des maquis. À Metz même, il rédige un rapport sur la situation destiné à Bazaine, auquel il préconise une purge du commandement, le remplacement des généraux trop vieux sans énergie, le rétablissement de la discipline, la mobilisation de la population, la menée de petites opérations tactiques préluant à une sortie en masse. Pas seulement des vœux pieux, mais des détails techniques, précis, d'un chef de bataille : « Les jours, les heures de notre résistance sont comptés », écrit-il le 26 septembre 1870, alors que Paris est investi par

ROSSEL VEUT AIDER LE NOUVEAU DANTON « À FAIRE LA GUERRE, À FAIRE LA RÉVOLUTION » CONTRE LA CHAMBRE DE CES CAPITULARDS QUI VIENNENT D'ÊTRE ÉLUS LE 8 FÉVRIER

les Prussiens depuis une semaine. Rien n'y fait, il prêche dans le désert. Bazaine n'a jamais accepté la révolution du 4 septembre qui a proclamé la République ; il rêve d'un rétablissement de l'Empire, dont il serait pour commencer le régent et, à cette fin, négocie secrètement avec les Prussiens. « Incapables déjà de conduire une armée, nos chefs ont ajouté à leurs responsabilités le fardeau d'une restauration. »

Pour empêcher la capitulation qui se prépare, le capitaine s'évertue à déboulonner le maréchal. Il prend langue avec certains officiers qu'il croit dans le même état d'esprit que lui, mais qui se résignent finalement à la reddition de la place. Juste avant celle-ci, Rossel, isolé, peut fuir le 30 octobre, refusant d'être fait prisonnier, et toujours résolu à se battre, car Paris résiste, la guerre n'est pas finie. Déguisé en paysan, sous la pluie, les pieds dans la boue, il franchit les lignes ennemies, gagne le Luxembourg, puis la Belgique. À Bruxelles, il publie dans *L'Indépendance belge* deux articles consécutifs sur la capitulation de Metz par laquelle Bazaine avait livré à l'ennemi une armée de 170 000 hommes, 1 570 canons et des dizaines de milliers d'armes diverses :

Metz est rendu : la plus honteuse capitulation que l'histoire militaire ait jamais enregistrée a mis aux mains des Allemands une forteresse intacte, gardée par une armée intacte, et dans cet éclatant désastre de l'honneur militaire français, aucune apparence même n'a été sauvée. De ses cent régiments, de ses cent généraux, de ses forts superbes, de son immense matériel de guerre, Bazaine n'a rien sauvé : la capitulation ne lui a laissé que ses bagages.

Il met directement en cause le maréchal, ses intrigues politiques, ses pourparlers avec les Prussiens. Il relate l'état d'esprit des officiers maudissant « ces canailles de Parisiens »,

« ces va-nu-pieds de républicains », il stigmatise ces hommes qui ont oublié leur devoir de soldats défenseurs de la Patrie dans un esprit de revanche politique. On saisit dans cet article les motivations profondes qui seront celles de son ralliement à la Commune : les Parisiens, eux, continuent à se battre. C'est à Tours qu'il va proposer ses services, où Gambetta dirige la délégation du gouvernement de la Défense nationale. Dans un premier temps, de Belgique il gagne Londres, où il veut revoir sa mère, sa grand-mère et ses sœurs qui y sont réfugiées. Au lendemain d'un court séjour auprès d'elles, muni d'un passeport établi par le consulat général de Londres, il s'embarque pour Dieppe, où il prend le train pour Tours.

Grâce à un de ses camarades polytechniciens, il obtient vite une entrevue avec Gambetta, échappé de Paris en ballon le 7 octobre précédent. Le ministre l'interroge, l'écoute, se montre impressionné par sa fermeté. Il l'adresse à Freycinet, qui fait fonction de délégué au ministère de la Guerre. Celui-ci, qui le prend pour un solliciteur, le reçoit froidement, et, par défi, lui demande quelle place il voudrait prendre si tout était à changer. Avec une arrogance mêlée d'ironie, Rossel, imperturbable, lui dit crânement qu'il prendrait alors « la direction absolue des opérations ». Pour se débarrasser de cet étrange solliciteur, Freycinet lui confie une mission auprès de l'armée du Nord. Il obéit et, de Lille, où il arrive le 20 novembre, expédie huit longues lettres de suite au ministre, toutes écrites avec autant de précision que de sévérité sur « les vicieuses habitudes d'administration qui nous ont perdus jusqu'ici ». Mauvaise instruction des troupes, négligences dans le service, armes malpropres, vêtements mal tenus, commandement insuffisant, système de défense vicieux. À ces observations concrètes, Rossel ajoute des considérations d'ordre général qui étonnent de la part d'un si jeune capitaine.

De retour à Tours au début de décembre 1870, il n'est même pas reçu par Freycinet, contrarié par la réapparition de ce fâcheux. Et pas davantage par Gambetta. Sur ce grand républicain, il a acquis son jugement : un grand patriote, oui, un homme dévoué, oui, mais militairement incompetent. « C'est un drapeau plutôt qu'un chef, écrit-il, dans ses mémoires, drapeau dont le Gouvernement se servait pour avoir l'air républicain et viril. » Malgré sa désillusion, il ne désarme pas. Voici que le général Vergne qu'il connaît lui propose la place de chef de génie au camp de Nevers avec le grade de colonel provisoire. Il accepte. Tout plutôt que de rester inactif à Tours ! À Nevers, il met en œuvre tout son savoir d'officier du génie, forme des compagnies, construit des ouvrages d'art. C'est là qu'il apprend la reddition de Paris à la fin de janvier 1871. De loin, il a compris le rôle néfaste du gouvernement présidé par Trochu et de Jules Favre, son bras droit, ces défaitistes n'ayant qu'une idée en tête : en finir avec la guerre et remettre le pays dans l'ordre : « Vous avez été trahis, écrit-il à son père resté à Paris, comme nous l'avons été à Metz, par l'incapacité de vos généraux. » Il se dit toujours « résolu à la lutte ». Il n'a jamais oublié ce que fut la résistance des protestants, réfugiés dans les Cévennes après la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV. Rossel est de la race des camisards. Il appelle à la lutte à outrance.

Gambetta a démissionné le 6 février après la signature de l'armistice: saura-t-il prendre la tête de la révolution salvatrice? Il lui écrit: « Vous n'êtes plus au gouvernement, vous restez l'homme le plus déterminé et le plus intelligent qui se soit manifesté dans notre parti. » Il ne ménage pas l'ancien ministre de Tours: « Volontairement, vous vous êtes mis aux mains de nos généraux incapables. » Mais c'est du passé! Rossel veut aider le nouveau Danton « à faire la guerre, à faire la Révolution » contre la chambre de ces capitulards qui viennent d'être élus le 8 février.

Léon Gambetta, dans cette assemblée réunie à Bordeaux, refuse, avec une centaine d'autres députés républicains, les conditions de la paix imposées par l'Allemagne. Mais il est trop lucide ou trop réaliste pour espérer reprendre la lutte contre l'envahisseur, alors que l'écrasante majorité des Français – les élections l'ont montré – aspirent à la paix. À un moment, Rossel songe à quitter la France pour l'Amérique, quand soudain, toujours à Nevers, il apprend le 19 mars l'insurrection de la veille à Paris contre le gouvernement de Thiers, devenu le chef de l'exécutif. Celui-ci, avant l'installation de l'Assemblée nationale prévue pour le 20 mars à Versailles, a voulu désarmer les Parisiens. Une Fédération de la garde nationale s'y était constituée, en marge du commandement légal, et s'était donné un Comité central, soutenu par tous les quartiers populaires de la capitale. Voulant récupérer les canons de cette force armée dissidente, il avait dépêché l'armée régulière dans la nuit du 18 mars, mais l'opération n'avait pu se terminer avant le lever du soleil, et la population de la butte Montmartre, spontanément, avait entouré les troupes de ligne, et donné le signal d'une insurrection. Thiers et son administration avaient dû fuir à Versailles, laissant Paris aux mains du Comité central de la Fédération de la garde nationale.

Apprenant la nouvelle le lendemain, Rossel n'hésite pas :

Mon parti fut bientôt pris, écrit-il. L'hésitation pour moi n'était pas possible. Il fallait aller à Paris. Je pensais comme les Athéniens qu'en temps de guerre civile, l'abstention est un crime et je me trouvais enrôlé dans le parti de mes ennemis, dans le parti de la paix, dans le parti des capitulations à outrance. Après avoir capitulé avec les Prussiens, avec les Belges, avec les Suisses, l'armée française avait trouvé le moyen de fuir devant l'émeute et de se replier toujours « en bon ordre », après s'être compromise par

une sottise et maladroite offensive. Il ne m'était pas possible d'appartenir à une telle armée.

Qu'espère-t-il? Il a certainement renoncé à ce moment-là à une reprise des combats contre l'occupation prussienne. Il n'est pas un révolutionnaire d'extrême gauche: il défend les trois couleurs et non le drapeau rouge. Mais le sursaut de Paris contre ce gouvernement et cette assemblée qui acceptent le *diktat* de Bismarck au nom de la paix, et qui accablent la capitale de leurs lois et décrets parce qu'elle a résisté jusqu'au bout à ses assiégeants, cette révolte rejoint la sienne. La Commune qui s'instaure ne sera peut-être qu'un

« VOUS AVEZ ÉTÉ TRAHIS, ÉCRIT-IL À SON PÈRE RESTÉ À PARIS, COMME NOUS L'AVONS ÉTÉ À METZ, PAR L'INCAPACITÉ DE VOS GÉNÉRAUX »

« pis-aller », du moins l'honneur sera sauf. Après avoir réglé ses affaires à Nevers, il envoie sa lettre de démission :

Monsieur le Général Ministre de la Guerre, à Versailles.
Mon général,

J'ai l'honneur de vous informer que je me rends à Paris pour me mettre à la disposition des forces gouvernementales qui peuvent y être constituées. Instruit par une dépêche de Versailles, rendue publique aujourd'hui, qu'il y a deux partis en lutte dans le pays, je me range sans hésitation du côté de celui qui n'a pas signé la paix et qui ne compte pas dans ses rangs de généraux coupables de capitulations.

On appréciera la formule de politesse finale, dont l'ironie est une marque de son style: « J'ai l'honneur d'être, mon général, votre très obéissant et dévoué serviteur. »

Il est à Paris le matin du 20 mars. ■

1. Roger Stéphane, « Vie exemplaire de L.N. Rossel », in *Portrait de l'aventurier*, Sagittaire, 1950.



L'INFO EN PLUS

■ Michel Winock n'est pas seulement un éminent historien. Son œuvre se déploie aussi en tant qu'éditeur. Il a créé aux éditions du Seuil, avec Jacques Julliard, en 1970, la collection « L'Univers historique ». Grâce à lui, le public a pu découvrir des auteurs aussi fondamentaux que Paul Veyne, Philippe Burrin, Gérard Noiriel ou Philippe Ariès. En 1978, il prend l'initiative de lancer *L'Histoire*, un magazine qui met à la disposition du grand public des travaux de chercheurs dans un style accessible.

SOPHIE LALANNE • STANIS PEREZ

Nous, les femmes

Deux récents ouvrages retracent une histoire des femmes, dans ses dimensions sociale, intellectuelle et sexuelle. Si les vertus pédagogiques du premier feront le bonheur du grand public, le second pêche, hélas, par ses partis pris trop appuyés.

Dans l'avertissement à la première édition de poche de la monumentale *Histoire des femmes en Occident* qu'elle a coordonnée à la fin des années 1990, Michelle Perrot l'annonçait : « *L'histoire des femmes a changé dans ses objets, comme dans ses points de vue. Elle est devenue plus attentive au sexe, au corps, aux sexualités [...] et revendique le droit de s'insinuer dans les programmes.* » Cette histoire s'est poursuivie et s'exprime

sous la forme d'inventaires sur le temps long, dépassant les cercles militants et universitaires pour se donner à lire à un public plus large et avec une visée pédagogique. Se confrontant aux archives existantes avec un œil critique et partant à l'assaut de nouvelles sources, son premier credo est d'en finir avec ces « *silences de l'histoire* ». Elle se montre d'autant plus riche, complexe et nuancée : il n'est pas question de révéler comment des femmes

ou des groupes de femmes auraient composé en force et en puissance supposées dans un monde d'hommes, mais d'articuler les rapports qu'elles entretiennent, entre elles et avec eux, dans des sociétés qu'ils ont dominées et mémorisées.

Dans cette perspective, l'étude de sources connues peut être renouvelée, et des traces inédites, invisibilisées à l'époque ou par la suite, peuvent s'ajouter au matériau brut des historiens et archéologues. Entreprise dirigée par Sophie Lalanne, *Une histoire des femmes en Europe. Des grottes aux Lumières* est, en ce sens, une progression remarquable dans l'accès du public au travail rigoureux des spécialistes. L'association Mnémosyne, l'une des structures qui en est à l'origine, poursuit ce qu'elle avait entamé en 2017 avec la publication de *L'Europe des femmes (XVIII^e-XXI^e siècle)*, qui couvrirait l'époque moderne. La transparence des références, reproduites intégralement (parfois pour la première fois), impressionne d'autant plus par la variété de leurs formes. Les extraits classiques de textes philosophiques et juridiques côtoient des pétitions et des procès-verbaux, des correspondances, ou des extraits de *Daphnis et Chloé*, l'un des premiers romans connus. Les reproductions d'objets archéologiques couvrent le monde anglo-saxon et le bassin méditerranéen, jusqu'à la Moldavie.

LA FORCE DU COLLECTIF

On y découvre par le fait les mécanismes de mise à l'écart des productions féminines, par exemple lorsque le Directoire refuse, après la Révolution, les pensions des « savants, hommes de lettres et artistes » aux femmes qui les demandent pour leurs ouvrages, si ceux-ci ne traitent pas de la petite enfance. Leurs tentatives de jouer un rôle politique apparaissent aussi lorsqu'elles rédigent, formées en collectifs, des revendications, telles celles des Niveleuses sous Cromwell ou dans une pétition des cahiers de doléances des États généraux, « *révélatrice d'un "nous les femmes" balbutiant* ».



Portrait de Christine de Pizan par Marie-Philippe Coupin de La Couperie (1773-1851).

D'autres anonymes réunies en groupes agissent de manière moins glorieuse, en participant à l'économie illégale, lorsqu'elles effectuent du trafic de sel dans les Alpes au début du XVII^e siècle... Les notices proposées n'ignorent pas le regain d'intérêt pour des penseuses clés de l'histoire des idées, ni les débats dont elles font l'objet, et présentent des personnalités comme Hildegarde de Bingen (qui fut la première, au Moyen Âge, à insister sur le lien entre vie psychique et vie sexuelle) ou Christine de Pizan (autrice de *La Cité des dames*, qui fustige la misogynie).

Intérêt que n'ignore pas non plus Stanis Perez dans *Le Corps des femmes. Mille ans de fantasmes et de violences (XI^e-XXI^e siècle)*. S'engouffrant dans la brèche éditoriale évoquée plus haut, l'historien spécialiste de la santé et de son lien au pouvoir nous annonce qu'il parlera d'un « corps sexué, désiré, aliéné, maltraité, puis effacé. D'un corps malmené, meurtri, violenté, assassiné puis saccagé ». Lui révoque plutôt, sans trop d'arguments, la lumière faite sur les

intellectuelles déjà mentionnées. Ainsi, d'Hildegarde de Bingen ne subsisteraient que « les obsessions classiques des médecins médiévaux ». Quant à Christine de Pizan, « les lecteurs attentifs en ressortiront déçus » ! En outre, Stanis Perez tente de tirer de l'évolution des représentations du corps féminin des conclusions quant aux limites que devraient se donner les féministes d'aujourd'hui. C'est peut-être le risque de ces chantiers historiques ouverts en principe dans un objectif d'égalité entre les hommes et les femmes : qu'ils soient détournés pour parler d'autre chose, oublieux de la rigueur universitaire. On préférera ici éclairer l'actualité par l'histoire d'une autre façon, avec cette phrase extraite d'*Une histoire des femmes en Europe* : « La Grèce antique est une société "d'avant la sexualité" ; elle offre une culture qui précède le moment [...] où chacun est sommé de dire la vérité sur son sexe et où la pratique sexuelle viendrait dire la vérité du sujet. » ■ Eugénie Bourlet



★★★★★
**UNE HISTOIRE DES FEMMES
EN EUROPE. DES GROTTES
AUX LUMIÈRES**
SOPHIE LALANNE (DIR.)
532 P., ARMAND COLIN, 42 €



★★★★★
**LE CORPS DES FEMMES.
MILLE ANS DE FANTASMES
ET DE VIOLENCES
(XI^e-XXI^e SIÈCLE)**
STANIS PEREZ
432 P., PERRIN, 25 €

Mémoire vive

Issu d'une conférence donnée en 2005, un texte inédit de **SIMONE VEIL** sur son expérience de la Shoah paraît en cette rentrée.

« **A** un moment, il faut aussi non pas oublier, c'est extrêmement important de ne pas oublier, mais savoir se demander comment on se réconcilie. » Voici l'un des messages livrés par Simone Veil, lors d'une conférence donnée le 13 avril 2005 à l'ENS. Une rencontre avec des étudiants de la rue d'Ulm, lors de laquelle elle évoqua la réalité de la Shoah, aussi bien dans son déroulement général que dans son histoire personnelle ou dans l'après, pour ceux qui sont nés bien plus tard, en premier lieu en Europe. On peut aujourd'hui découvrir cette juste réflexion sur le devoir de mémoire, sous le titre *Pour les générations*

futures, dans une édition très précise comptant, outre la conférence elle-même, les questions posées, une postface signée Dan Arbib et de nombreuses notes de contextualisation. Essentiel. ■ Baptiste Liger



★★★★★
**POUR LES GÉNÉRATIONS
FUTURES**
SIMONE VEIL
160 P., ALBIN MICHEL, 17,90 €. À NOTER : LES AYANTS DROIT DE SIMONE VEIL ONT CHOISI DE REVERSER LEURS DROITS D'AUTEUR AU MÉMORIAL DE LA SHOAH.



MARQUE-PAGE

par Xavier Le Clerc

L'Empire et le meilleur

Avec *Imperator. Une histoire des empereurs de Rome*, Mary Beard nous plonge dans la vie de « quelque trente empereurs, ainsi que leurs conjointes, qui régnèrent sur l'Empire romain, depuis Jules César [assassiné en 44 av. J.-C.] jusqu'à Alexandre Sévère [assassiné en 235] ». L'historienne britannique s'interroge sur leur manière de diriger et se demande « s'il est même possible de se faire une idée de ce que l'on ressentait lorsqu'on siégeait sur le trône ». Ce livre passionnant démêle l'histoire de la légende, explore « comment et pourquoi nous en sommes venus à caractériser es empereurs comme nous le faisons » – Néron le mégalomane, Vespasien le pragmatique... Le lecteur est frappé par l'exemple du jeune Syrien de 14 ans devenu l'empereur, Héliogabale : « Ses crimes et délits surpassent de loin ceux attribués aux méchants de l'Empire romain plus célèbres et anciens que lui : que ce soit Néron, qui jouait de la lyre pendant que la ville de Rome était en flammes ; [...] ou, dès la fin du I^{er} siècle de notre ère, Commode, l'antihéros du film *Gladiator*, qui prenait pour cible le public du Colisée avec son arc et ses flèches. Les récits des horreurs perpétrées par Héliogabale sont pires encore. » Mais ces récits ne sont-ils au fond qu'un tissu de légendes ? L'historienne nous invite aussi à croiser les figures ordinaires et fondamentales du système impérial, « aristocrates avisés, cuisiniers esclaves, secrétaires zélés, bouffons de la cour et même un médecin ayant soigné l'angine d'un jeune prince ». En concluant par la conviction que « cette vision de l'autocratie » n'est qu'un « miroir déformant », Mary Beard nous confie que cette réflexion l'a « aidée à mieux comprendre la culture politique de la Rome antique – et [...] la politique du monde d'aujourd'hui ».



★★★★★
**IMPERATOR. UNE HISTOIRE DES EMPEREURS
DE ROME (EMPEROR OF ROME. RULING
THE ANCIENT ROMAN WORLD)**
MARY BEARD
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR SQUAD
DEGACHI ET MAXIME SHELLÉDY, 528 P., SEUIL, 27 €



PETER FRANKOPAN

Notre avenir à l'aune du passé

Le chercheur britannique propose une somme éclairante, démontrant que l'histoire des sociétés humaines et celle des écosystèmes ne font qu'une.

Le système éducatif fait la part belle à l'Histoire. Grands personnages, dates majeures, batailles déterminantes : très tôt dans nos vies, nous apprenons ce récit commun. Une certitude : son utilité n'est plus à prouver pour appréhender les temps présents. Mais il perdure un point aveugle : l'environnement. La paléoclimatologue Valérie Masson-Delmotte ne cesse de répéter, à raison, que l'éducation ne peut plus faire l'impasse sur la connaissance climatique. Sans doute l'ouvrage de Peter Frankopan pourrait-il participer à ce type de renouveau.

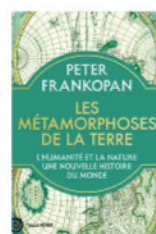
Les Métamorphoses de la Terre est, en réalité, à cheval entre la science et l'Histoire : l'auteur propose une compilation

de l'histoire climatique, ou l'interaction ancestrale entre l'humanité et le climat. Face à l'urgence climatique absolue, et l'inaction politique qui nourrit une écoanxiété grandissante dans la population, certains pourraient raisonnablement se demander s'il n'est pas un peu trop tard pour se pencher sur le passé – présent et futur seraient les seules temporalités à considérer. Mais Frankopan leur répond : « *La rédaction de ce livre m'a beaucoup appris sur notre manière de conceptualiser le monde qui nous entoure. Elle a aussi été l'occasion de mieux comprendre que, si nous nous trouvons à un carrefour si dangereux aujourd'hui, c'est en raison de tendances profondément enracinées dans le passé.* » On peut alors constater, de sources historiques claires, que les signaux d'alerte écologiques ne datent pas d'hier. Sortir des vieux réflexes commence souvent par les regarder en face.

L'auteur, à qui l'on devait déjà *Les Routes de la soie*, nous livre une somme colossale de connaissances dans ce but, des origines de notre espèce à nos premières influences sur les écosystèmes – les débuts

de l'agriculture –, jusqu'aux premières villes. Les thèmes sont tout aussi vastes, de l'économie et de la religion à la connectivité. Frankopan dresse ainsi un chemin complexe et progressif jusqu'à nos jours et, inéluctablement, jusqu'aux limites écologiques que nous franchissons actuellement. En lisant ce dernier chapitre, après avoir englouti cette historicité, on comprend d'autant mieux la démarche de l'historien derrière cet ouvrage : l'urgence climatique apparaît dans toute son exacerbation du passé humain. On en sort avec la même sensation que l'auteur : nous prenons des risques inconsidérés avec notre avenir. ■

Marcus Dupont-Besnard



★★★★★
LES MÉTAMORPHOSES DE LA TERRE
(THE EARTH TRANSFORMED. AN UNTOLD HISTORY)
PETER FRANKOPAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR FLORIAN LOUIS, 1120 P., TALLANDIER, 29 €. EN LIBRAIRIES LE 5 SEPTEMBRE.

Le pouvoir est dans le blé

Et si le blé était un moteur de l'Histoire depuis le XVII^e siècle ? Telle est l'hypothèse que privilégie Alessandro Stanziani, directeur d'études à l'EHESS et directeur de recherche au CNRS. Et l'auteur de nous plonger dans les steppes où s'impose la Chine des Ming, puis dans la Russie des tsars, conquérante de l'Ukraine et de la Pologne pour s'assurer le contrôle du grenier de l'Europe. Sans oublier les Britanniques, dont la logistique passe par une marine puissante et des ports conçus comme les stocks alimentaires des armées. Et Napoléon, qui



imagine une nouvelle manière de fournir ses troupes en campagne... L'Histoire se poursuit ainsi jusqu'à nos jours, où les pâtes de blé dur sont devenues un enjeu planétaire. Avec, toujours, cette intrication entre État et marché. Selon ces *Guerres du blé*, l'histoire du monde est ainsi matérialiste. Les motivations culturelles, religieuses, voire civilisationnelles, s'effacent. Seuls comptent les estomacs et les stratégies des pouvoirs pour garder les masses sous contrôle. Les armées et les guerres n'ont qu'un objectif : remplir les ventres. ■

Fabrice d'Almeida



★★★★★
LES GUERRES DU BLÉ. UNE ÉCO-HISTOIRE ÉCOLOGIQUE ET GÉOPOLITIQUE
ALESSANDRO STANZIANI
344 P., LA DÉCOUVERTE, 22 €



Michel Bussi.

Espèces d'espaces

La copropriété, son syndic, ses conflits de voisinage : un tiers du parc de logements français subit sa loi. Aussi relève-t-elle de « *nos lieux communs* », foisonnante « *géographie du monde contemporain* » décryptée dans un ouvrage collectif peu commun, dirigé par Michel Bussi, entre autres. En une centaine d'entrées, les auteurs balaient une série de thèmes. Le premier, intitulé « Chez soi », se penche non seulement sur la copropriété, mais aussi sur l'appartement Airbnb ou l'Ehpad. Le dernier visite l'« Ailleurs », propice à l'imaginaire d'une géographie intérieure, portée aussi bien par la lecture d'une carte postale que par la visite d'un parc à thème. « *Universelle* », comme au temps de Paul Vidal de La Blache, la géographie se décline désormais comme un carrefour d'où l'on peut « raconter les mises en lien, les rencontres, les circulations et les décentrement ». Tout s'y joue, depuis le plus local – du bar à la poste – jusqu'aux espaces de socialisation, stade ou casino, en passant par les marqueurs du déplacement – périph et portique de sécurité. Sans oublier ceux, secrets, de la « *géographie des anti-mondes* » : data centers et Guantanamo. ■

Emmanuel Hecht



La guerre de foi a bien eu lieu

Jérémie Foa a le sens du détail. Auteur d'un formidable livre sur la Saint-Barthélemy – *Tous ceux qui tombent* –, il nous a habitués à ce style inimitable où les idées croisent de petites citations qui créent un climat. Dans *Survivre*, il aborde les mille et une manières de survivre au temps des guerres de Religion, sanglants conflits qui opposèrent catholiques et protestants. Le voici nous dépeignant Montaigne mécontent d'avoir été abusé par un compagnon de voyage, protestant qui feignait d'être catholique. On comprend d'emblée que, pour survivre, il faut savoir éviter le danger, se cacher, et adopter les apparences des adversaires. Entre 1562 et 1598, les Français apprennent à décliner leur identité sans cesse, en répondant à ce cri des sentinelles qui engendre la peur : « Qui vive ? » Le conflit est si intériorisé que les enfants jouent à la guerre civile, « guisards » contre « royaux ». Et les clivages se multiplient : entre Paris et les provinces, entre les villes et les campagnes, entre les classes sociales, la moindre rencontre devient un risque. Jérémie Foa montre ainsi le raffinement des techniques sécuritaires et les tentatives pour les déjouer. Un livre décapant, à l'heure où la guerre civile revient dans le discours politique. ■ F. d'A.



★★★★★
NOS LIEUX COMMUNS
FABRICE ARGOUNÈS,
MICHEL BUSSI,
MARTINE DROZDZ
576 P., FAYARD, 29 €. EN LIBRAIRIES LE 11 SEPTEMBRE.



★★★★★
SURVIVRE. UNE HISTOIRE DES GUERRES DE RELIGION
JÉRÉMIE FOA
352 P., SEUIL, 23 €. EN LIBRAIRIES LE 13 SEPTEMBRE.



LE NOUVEAU LAURENT JOFFRIN

À 72 ans, Laurent Joffrin n'a rien perdu de sa pugnacité. Depuis quelques années, l'ancien patron du *Nouvel Obs* et de *Libération* s'est donné pour mission de promouvoir de toutes les manières possibles une pensée réformiste et humaniste de centre gauche, quitte à défendre ses idées sur CNews, à se lancer momentanément en politique ou à proposer dans ses livres une vision de l'histoire de France qui soit tout à la fois « de gauche » et aussi gratifiante que celle que nous propose l'extrême droite. Une élégante façon d'empêcher les thuriféraires d'une France « glorieuse et éternelle » à sabre et goupillon de revendiquer pour eux seuls l'exclusivité du « récit national ». Le pari nous paraît gagné. Entre essai politique et récit historique, où la plume vive et précise du journaliste fait merveille, *La Conquête de la liberté* fait partie de cette catégorie d'ouvrages où les mutations culturelles, techniques et sociales passent au second plan, laissant toute la lumière aux « grandes femmes et grands hommes » qui les ont suscitées : Danton, Hugo, Robespierre, Manon Roland, Louise Michel, Gisèle Halimi, Jaurès, Blum, de Gaulle... Autant de personnalités qui pourraient figurer dans un Panthéon « de gauche » et dont les événements historiques qu'ils ont traversés, sinon provoqués, dessinent, a contrario d'une autre plus martiale, le portrait d'une France « en marche vers une société plus libre et plus égale ». Jean-François Paillard



★★★★★
LA CONQUÊTE DE LA LIBERTÉ
LAURENT JOFFRIN
448 P., TALLANDIER, 22,90 €

ET
AUSSI...

★★★★☆

**LA NOUVELLE GUERRE
DE SÉCESSION**

GUILLAUME DEBRÉ

300 P., FAYARD, 20 €.

EN LIBRAIRIES LE 11 SEPTEMBRE.



Pourquoi ses beaux-parents, Américains moyens élevés à la force du poignet, ont non seulement voté Trump, mais décidé de quitter la Californie démocrate pour la Floride républicaine, afin de se retrouver entre soi ? Cette question est à l'origine de la thèse

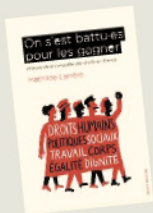
de l'ancien correspondant de TF1 Guillaume Debré, selon qui ce « *grand regroupement* » pourrait annoncer une « *nouvelle guerre de Sécession* ». En observateur subtil, il scrute ces États-Unis marqués par la tribalisation et la ségrégation partisans, l'hostilité contre l'État fédéral et la violence politique. En 1861 déjà, les Américains voulaient se séparer, mais personne n'envisageait alors une guerre civile. Emmanuel Hecht

★★★★☆

**ON S'EST BATTU.ES POUR
LES GAGNER**

MATHILDE LARRÈRE

240 P., LE DÉTOUR, 19,90 €



Faisant de l'Histoire une matière vivante, *On s'est battu.es pour les gagner* de Mathilde Larrère revient sur ces droits arrachés de haute lutte, montrant qu'ils n'ont cessé d'être remis en question et que jamais ils ne sont tombés « *tout rôtis des ministères* ». Alors qu'on nous

les enseigne avec une simple date collée au nom d'un responsable politique, ils sont le fait de réunions d'hommes et de femmes ayant milité sous des formes diverses, du pavé à la tribune – ces formes mêmes ayant été promptement attaquées par le pouvoir. Ces combats frappent donc par la fragilité des victoires, mais aussi, heureusement, par la ténacité et la créativité des mouvements militants. Eugénie Bourlet

SOULEYMANE BACHIR DIAGNE

Pour un universel
digne de ce nom

Contre un faux universalisme « impérial », le philosophe sénégalais prône un « universel latéral » se bâtissant par la « traduction » des cultures les unes par rapport aux autres. Explications.

Qui peut croire encore en l'idée selon laquelle, parce que nous serions les héritiers des Grecs et de la seule pensée réflexive qui ait supposément vu le jour, la philosophie, nous, les Européens/Occidentaux, comprendrions mieux les autres cultures qu'elles-mêmes ? Cette affirmation paraît aujourd'hui risible. Or, comme le rappelle Souleymane Bachir Diagne, philosophe sénégalais formé rue d'Ulm et professeur à la Columbia de New York, dans son livre *Universaliser*, elle fut celle de certains de nos plus grands esprits, Hegel, Husserl, Heidegger, et même, en contradiction avec son éthique de l'Autre, Levinas !

Ce que nous appelons sur ce plan notre « universalisme », et que nous fondons sur ce prétendu « *exceptionnalisme civilisationnel* », s'est vu battre en brèche par les luttes anticoloniales et, plus récemment, par le wokisme et la pensée postcoloniale ou décoloniale. Mais au profit de quoi ? D'un retour aux discours « *identitaristes* », voire au thème de l'incommunicabilité des cultures entre elles. Contre ce basculement dans le « *tribalisme* », Souleymane Bachir Diagne réaffirme la nécessité de « *réinventer l'universel* » au nom de l'humanité, précisant que c'était la visée des intellectuels noirs voulant, comme le disait Alioune Diop, « *sauver l'universel de l'égoïsme ou des insuffisances de l'Occident* ».

Oui, mais comment ? Diagne écarte la solution « *cosmopolitique* » citoyenne, soutenue un temps par Senghor et Aimé Césaire, et ne semble pas croire en une synthèse des cultures. Il tient à la permanence des « *particuliers* » et à leur approfondissement. Il se déclare donc en faveur d'un universel se bâtissant par un « *décentrement* » par rapport à nos a priori culturels. D'où l'infinif d du titre de son livre : à un universel déjà donné,



surplombant et potentiellement dominateur, il oppose un « *universel latéral* », processus « *pratique* » progressif de formation de ponts entre les cultures, seul moyen, selon lui, de « *sortir de la tribu vers le but qu'est l'humanité* ». Un beau programme, mais qui reste abstrait. Dommage que ce bon connaisseur de la mathématique qu'est Diagne n'ait pas eu l'idée, par exemple, de nous montrer comment des traditions logiques différentes, l'occidentale et la bouddhiste, peuvent s'enrichir mutuellement sans s'annuler. Sa démonstration en eût été plus convaincante.

À noter pour finir, la parution des entretiens de Diagne avec Françoise Blum, *Ubuntu* (EHESS). ■

Patrice Bollon



★★★★☆

**UNIVERSALISER.
POUR UN DIALOGUE
DES CULTURES**
SOULEYMANE BACHIR
DIAGNE

180 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €.

EN LIBRAIRIES LE 18 SEPTEMBRE.

EMMANUEL FALQUE

Du spirituel dans l'air

Précurseur de la psychologie d'introspection, Maine de Biran est l'objet d'une passionnante monographie.

Maïne de Biran (1766-1824) est tenu, à raison ou non, pour le père du spiritualisme français, un courant de pensée qui sera assez décrié au ^{xx}^e siècle. Michel Henry avait remis à l'honneur, dans les années 1960, les analyses de ce précurseur de la psychologie d'introspection. Pourtant, c'est moins cette lignée subjectiviste que dans la perspective d'un abandon en Dieu que s'inscrit la remarquable monographie d'Emmanuel Falque. Écrit dans la foulée de conférences données à la chaire Étienne Gilson, *Spiritualisme et phénoménologie* montre comment la psychologie, pure science de l'esprit, ne saurait faire écran à la « *psychologie mixte* [qui] *admet le mélange et la complication d'éléments hétérogènes* ». L'originalité de Maine de Biran serait ainsi à chercher dans son anthropologie, point d'aboutissement de son œuvre. C'est en cela que consiste le « *cas* » Maine de Biran. Au lieu de se cantonner à la description fermée sur elle-



même du « *sentiment intime de soi* », il montre que « *seule une confrontation avec de multiples "corps étrangers" [...] peut faire avancer dans la pensée. [...] Ce n'est qu'à débattre amoureusement avec l'altérité qu'on peut véritablement penser et progresser* ». Il convient dès lors de lire l'œuvre biranienne à l'aune de ses résistances au sentiment de soi qu'il analyse avec

soin (sommeil, somnambulisme, songes, folie, drogues, etc.), plutôt que dans les énoncés qui font du « *fait primitif* » de l'effort le « *sommet de notre appropriation (autoaffection)* ». ■ Jean Montenot



★★★★☆
**SPIRITUALISME
ET PHÉNOMÉNOLOGIE.
LE « CAS » MAINE DE BIRAN**
EMMANUEL FALQUE
352 P., PUF, 22 €

Pervers à domicile

Séduisant, attentionné, mais manipulateur basculant peu à peu dans une entreprise de négation de sa partenaire allant jusqu'à sa destruction ou son autodestruction, le pervers narcissique est une figure très contemporaine. De cette pathologie formalisée par le psychanalyste Paul-Claude Racamier (1924-1996), Marc Joly explore dans sa monumentale *Perversion narcissique* la dimension de « *fait social* ». Le sociologue y voit la réaction de « *dominants en déclin* » face à la « *symétrisation* » des rôles dans le couple due à la plus grande autonomie d'action et de pensée des femmes. Contesté, le patriarcat s'est recyclé, initiant de nouvelles formes de violence masculine tenant compte de ce tournant des mentalités. Et elles sont plus extrêmes et retorses que celles de jadis. Quand en finirons-nous donc avec ce système oppressant ? ■ P.B.



★★★★☆
**LA PERVERSION
NARCISSIQUE. ÉTUDE
SOCIOLOGIQUE**
MARC JOLY
592 P., CNRS ÉDITIONS,
27 €. EN LIBRAIRIES
LE 5 SEPTEMBRE.

3 RAISONS DE DÉCOUVRIR

LE « QUARTET D'OXFORD »

Une contre-histoire de la philosophie anglophone

Préfacé par Manon Garcia, ce récit biographique de quatre femmes philosophes (Elizabeth Anscombe, Philippa Foot, Mary Midgley et Iris Murdoch) nous offre un nouveau regard sur l'histoire de la discipline. Loin d'être incontesté, le tournant analytique de la philosophie s'est heurté à des critiques concernant son aridité et sa pauvreté. Dans une université de tradition classique, où les réflexions éthiques et métaphysiques avaient encore tant de pages à écrire, ce quartet philosophique a donné un nouveau souffle à la discipline.

Être une femme dans un milieu masculin

À la faveur de la mobilisation de leurs collègues masculins en contexte de guerre, ces femmes sont parvenues à se faire une place à Oxford et à élaborer leur propre conception de la philosophie, sans être contraintes par le carcan logico-centré cher à leurs confrères. En dépit d'un certain sexisme ambiant, elles ont remis à l'honneur les questionnements philosophiques fondamentaux sur la vérité, la transcendance, le sens de l'existence et la nature humaine dans un monde en plein bouleversement.

Le rôle de l'amitié en philosophie

L'existence du « quartet d'Oxford » nous prouve que la philosophie n'est pas nécessairement l'exercice solitaire d'un Descartes rédigeant ses *Méditations métaphysiques* devant son poêle, mais peut aussi se tisser à la fibre des liens amicaux. La pensée, en s'incarnant dans l'existence, lui emprunte ses contours hésitants et poreux, son hybridation et ses aspirations. Aux antipodes d'une conception éthérée de la philosophie, on la redécouvre au prisme des êtres de chair qui la font vivre. Marylin Maeso

★★★★☆
LE QUARTET D'OXFORD (METAPHYSICAL ANIMALS)
CLARE MAC CUMHAILL, RACHAEL WISEMAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI)
PAR CLOTILDE MEYER ET RÉMI CLOT-GOUDARD,
380 P., FLAMMARION, 24 €

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆

QUE FAIRE DU PASSÉ ? RÉFLEXIONS SUR LA CANCEL CULTURE

PIERRE VESPERINI

288 P., CHAMPS, 10 €

L'idée de « *cancel culture* » a généré chez nous un faux débat comme nous les aimons : il y a eu les radicalement pour, les totalement contre... et rien entre les deux. Pierre Vesperini soutient qu'il est légitime de critiquer notre « *culture-héritage* » quand elle mythifie par trop notre passé, mais cela ne doit pas nous amener à détruire la « *culture-civilisation* » qui nous fonde. Effacer (to cancel) le passé est une impasse : il faut seulement choisir en lui ce qui nous aide à vivre le présent et à inventer l'avenir.

Patrice Bollon

★★★★☆

LES ÉCOSYSTÈMES, UN BIEN COMMUN

SANDRA LAVOREL

96 P., CNRS ÉDITIONS, 9 €

La notion d'écosystème peut sembler floue pour le commun des mortels. Elle est pourtant au cœur des enjeux scientifiques derrière l'urgence climatique. Comprendre les écosystèmes et les services qu'ils rendent, tel est le rôle de l'écologie fonctionnelle. L'écologue Sanda Lavorel nous explique comment l'on étudie ces ensembles « *d'interactions entre les êtres vivants dans un environnement donné* ». Et, surtout, pourquoi il est si important de les préserver.

M. D.-B.

★★★★☆

L'ANTISÉMITISME EXPLIQUÉ AUX JEUNES

MICHEL WIEVIORKA

160 P., SEUIL, 11,90 €

S'il a fallu cette réédition augmentée, c'est que l'antisémitisme déferle en Occident depuis l'attaque du Hamas le 7 octobre 2023. Aharon Appelfeld racontait que les mineurs embarquaient autrefois avec eux des serins, car ils meurent les premiers à l'approche d'un coup de grisou. De même, expliquait l'écrivain, les attaques répétées contre les Juifs constituent une alerte sur les dangers que court la société dans son ensemble.

Emmanuel Hecht

PETER GODFREY-SMITH

Cas de conscience

Le philosophe des sciences cherche dans la vie animale des profondeurs la clé de l'un des grands mystères de la nature humaine.

Qu'est-ce que la conscience ? La question paraît si existentielle qu'elle en serait presque vaine. La réponse ne saurait être parfaitement fixée, comme s'il s'agissait de découvrir la roue. Elle est pourtant bien un objet de recherche – spirituelle, philosophique, certes, mais tout aussi scientifique. Car le fait est qu'il existe des pistes, concrètes, creusées par les neurosciences et, plus largement, la biologie.

Et si le corail mou, les éponges de verre et la crevette manchote détenaient quelques clés ? S'intéresser à l'expérience animale, c'est commencer à se saisir réellement de la conscience humaine. Telle est, en tout cas, l'approche de Peter Godfrey-Smith. Ce professeur d'histoire et de philosophie des sciences à l'université de Sydney est aussi un grand plongeur – et ce hobby, pratiqué à haut niveau, influence toute sa recherche. On lui devait déjà le formidable ouvrage *Le Prince des profondeurs*, consacré à l'intelligence surprenante des poulpes. *L'Odyssée de la conscience* en est une suite, où l'intelligence passe au pluriel face à la diversité de la vie. Car, pour Godfrey-



Smith, c'est en découvrant les êtres des profondeurs que l'on peut explorer la nature de la conscience. Et ce, en partant sur le terrain de l'expérience subjective – mais qui n'est pas sans matérialité, puisque régie par l'évolution. Dans cet ouvrage dense mais vivant, Peter Godfrey-Smith part en quête d'une définition pragmatique, et pourtant ouverte, de la conscience. Une démarche originale.

Marcus Dupont-Besnard



★★★★☆

L'ODYSSÉE DE LA CONSCIENCE : VIE ANIMALE ET EXPÉRIENCE HUMAINE (METAZOA. ANIMAL LIFE AND THE BIRTH OF THE MIND)
PETER GODFREY-SMITH
TRADUIT DE L'ANGLAIS (AUSTRALIE) PAR SOPHIE LEM,
512 P., FLAMMARION, 24 €

Se réconcilier avec les araignées

Les araignées, avec leurs longues pattes velues, ne font pas partie des animaux les plus appréciés, loin de là. Comme le relève Raphaël Jeanson, des études ont même montré qu'un quart d'entre nous déclare ressentir de la peur face à ces petites bêtes. Peut-être que *Dans la tête des araignées* vous fera toutefois changer d'avis. L'éthologue rend hommage aux compétences techniques de ces grandes ingénieures qui investissent tant d'énergie dans leurs sublimes toiles. Si le chapitre sur les toiles est fascinant, c'est sans aucun doute la partie « sociale » de l'ouvrage qui est la plus surprenante : les araignées savent faire société. De quoi bousculer nombre de nos a priori, et ainsi célébrer, plutôt que détester, ces êtres aussi importants que passionnants.

M.D.-B.



★★★★☆

DANS LA TÊTE D'UNE ARAIGNÉE
RAPHAËL JEANSON
210 P., HUMENSCIENCES, 19 €

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



« Sport »

Il suffit de s'intéresser un peu au sport – cela semble le cas, ces temps-ci – pour savoir que ce mot anglais, imposé au monde entier au moment même où le Royaume-Uni, entre Wellington et la reine Victoria, prend la tête des puissances mondiales, vient du français « desport », qu'on peut traduire par « réjouissance ». L'origine française dit clairement qu'il s'agit là d'une pratique aristocratique, ce que l'histoire du sport moderne confirme aisément, dès lors que le terme est d'abord synonyme de sport hippique. Quand, à l'extrême fin du XIX^e siècle, *La Revue blanche*, titre d'avant-garde, ouvre une « Chronique de sport », confiée d'abord à un certain Léon Blum, le premier texte en est entièrement consacré aux courses hippiques.

L'assimilation des activités sportives aux pratiques des élites mettra du temps à s'effacer, et ce n'est pas par hasard si le rugby, sport, on le sait, « *de voyous joué par des gentlemen* », tire son nom d'un des collèges britanniques les plus huppés. Cet esprit de distinction sociale éclaire la construction, en face, et en réaction à lui, d'un programme d'« éducation physique », associé depuis le siècle des Lumières à l'ambition démocratique. Mais il permet aussi de comprendre pourquoi la popularisation du sport sera la résultante paradoxale de deux projets issus d'un tout autre horizon : les arts martiaux et les Jeux olympiques.

Face à l'individualisme chic des hippodromes et des courts de *lawn-tennis*, les premiers clubs sportifs de recrutement populaire ou petit-bourgeois sont des sociétés de tir, soutenues par l'armée et les milieux patriotiques de droite comme de gauche – qu'on retrouve aussi en partie à l'origine des sports d'hiver –, et c'est ensuite dans une émulation de propagande entre laïques et religieux que certains sports collectifs seront promus sports « du peuple » (football catholique) ou sports puritains (le « *no contact* » du basket-ball protestant).

C'est à ce stade que surgit l'imprévisible idée du baron de Coubertin. Baron mais convaincu de la nécessité de forger une noblesse moderne sur l'énergie, le courage et le fair-play, patriote français mais fasciné par le modèle éducatif anglais, il fait, en pleine guerre mondiale, le choix anticonformiste d'installer en Suisse le Comité international olympique, qu'il a pourtant créé à Paris, et, en politique, donne en exemple les institutions helvétiques. Au reste, l'essentiel de ce que l'on n'appelle pas par

hasard le « mouvement » olympique consistera en une constante adaptation à l'évolution économique, sociale et culturelle des générations traversées, qu'il s'agisse des présumés misogynes du fondateur, obsédé par son modèle grec – que le CIO ne suivra jamais intégralement, même à ses débuts –, ou du puritanisme anglo-saxon, arc-bouté sur un « amateurisme » que la modernité libérale réussira à contourner, jusqu'à cette date historique du 30 juin 2021 où la plus grande association sportive universitaire du monde, la NCAA américaine, s'est trouvée contrainte de reconnaître aux athlètes étudiants le droit d'être rémunérés en vertu de leurs

droits à l'image et au nom (*Name, Image and Likeness, NIL*).

Faut-il dès lors conclure qu'au cœur du XXI^e siècle il ne reste pas grand-chose des deux protagonistes du XIX^e – l'éducation physique des profs face au sport des gentlemen ? Il se pourrait bien qu'il fallût dire tout le contraire, à savoir qu'il en reste – comme souvent – autre chose : sur le plan culturel, le plus populaire des spectacles populaires, suscitant chez son public une pratique « amateur » qui n'a rien à voir avec le mythe olympique ; et, sur le plan politique, le grand exutoire des confrontations internationales, combiné à un petit miracle idéologique où la société délègue ses rêves d'excellence à une aristocratie issue de ses rangs, non héréditaire et provisoire : on appelle ça la démocratie représentative. ■

L'ASSIMILATION
DES ACTIVITÉS
SPORTIVES
AUX PRATIQUES
DES ÉLITES
METTRA DU TEMPS
À S'EFFACER

Faites vos Jeux !

Vous aimez l'orthographe ? Vous avez toutes les chances d'adorer l'orthotypographie, son double infernal. Plus arbitraire, plus insaisissable encore...

Comment, pour le démontrer, ne pas retenir l'exemple de ces Jeux olympiques tout juste bouclés ? C'est bien simple : toutes les combinaisons possibles se rencontrent, et jusque sous les meilleures plumes. Comme le proclamait avant-hier une publicité fameuse, « c'est comme on le sent » ! Et le moins que l'on puisse dire, c'est que, reviviscence de la covid ou pas, personne ne semble frappé d'anosmie... Grande triomphatrice de cette édition 2024, dans la presse écrite notamment : la majuscule au nom et à lui seul (*Jeux olympiques*). C'est là, et depuis longtemps, le credo du Petit Robert, côté noms communs du moins. La formule a pour elle de se régler sur le modèle de nombre de raisons sociales, lesquelles réservent ladite majuscule au substantif initial. Elle bénéficie sans doute également du fait que, quand *Jeux* est utilisé seul pour distinguer les Jeux olympiques de tous les autres, il porte déjà cette majuscule.

Dans les faits, victoire par K.-O. donc aux dépens de l'écurie Larousse, laquelle prône le dispositif inverse : *jeux Olympiques* ! N'oublions pas trop vite que c'était naguère la position défendue par tout ce qui comptait dans le Gotha orthographique : la majuscule au seul adjectif, perçu en l'occurrence comme le terme « déterminant », celui qui apporte l'information principale, était en effet réclamée par Adolphe Thomas, Jean Girodet, Joseph Hanse, on en passe et des tout aussi influents ! C'est d'ailleurs toujours la règle qui prévaut pour les noms géographiques (*mer Noire, lac Majeur, golfe Persique*), mais on aura tôt fait d'objecter que *jeu* ne boxe pas dans cette catégorie...

Ne croyez pourtant pas vous en tirer avec ce seul revirement de l'usage ! Dans plus d'une gazette, on ne se sera pas borné à changer la majuscule de place, on l'aura mise des deux côtés : *Jeux Olympiques*. C'est là une tendance forte, que l'anglo-manie ambiante ne risque pas de combattre : on sait qu'outre-Manche ladite



majuscule est omniprésente, surtout dans les titres d'ouvrages. De plus en plus grande, de notre côté, est notre propension à gratifier d'une majuscule chaque lettre d'un sigle (alors que seule la première devrait y avoir droit), et comme les « JO » auront été partout cette année...

Mais peut-être nos lecteurs auront-ils eu le sain réflexe, face à cette authentique cacophonie, de prendre le taureau par le

bicorne en s'en remettant aux sages du quai Conti ? Mal leur en aura pris, car c'est une quatrième version qu'ils auront découverte dans la neuvième édition du *Dictionnaire de l'Académie française*, faite... de minuscules partout ! À l'entrée OLYMPIQUE, s'entend, car, si l'on interroge JEU, c'est *Jeux olympiques* que l'on trouve derechef. Plus inconséquent qu'un immortel, tu meurs ? ■

Bruno Dewaele

À LIRE PLUS JAMAIS ÇA

Pour les nuls ? Voire ! Dans les premières pages, peut-être, lesquelles reviennent sur quelques-unes des perles qui jonchent les copies de nos potaches et parfois même s'impatronisent – *horresco referens* ! – dans les colonnes de nos journaux. Mais, au fur et à mesure que l'on progresse dans l'ouvrage de Marie-Dominique Porée, l'affaire se corse : avec l'accord du participe après *on*, le statut de *même* et l'ordre des pronoms personnels dépendant d'un impératif, on s'attaque en vérité à de tout autres parties ! Il arrive même que les corrections apportées soient elles-mêmes l'occasion d'exercer son esprit critique, la langue française n'étant que rarement l'occasion d'une unanimité béate et sans faille : pas sûr que ce *Je m'excuse* que l'on se plaît à stigmatiser soit aussi répréhensible qu'on le prétend ni que le participe *fini* soit forcément invariable quand il est placé devant le nom ! Plus d'un grammairien, en tout cas, en doute ouvertement aujourd'hui. Mais à piège, piège et demi, et c'est tout bénéfice pour la réflexion, non ? ■



LE FRANÇAIS EN 100 FAUTES À ÉVITER POUR LES NULS
MARIE-DOMINIQUE PORÉE
208 P., FIRST, 14,95 €

→ QU'EST-CE QU'ON ÉCRIT ?

acquis ou acquit de conscience?



Est-il, on vous le demande, expression plus répandue et plus partagée que celle-là ? Il est d'autant plus regrettable que la graphie correcte, la seconde, ne soit pas toujours au rendez-vous. Faut-il en accuser ces « acquis sociaux » dont on a toujours fait grande

consommation dans le pays de luttes qui, par tradition, est le nôtre ? Ou le fait que le participe passé d'*acquérir* nous est autrement familier que l'*acquit*, pour sa part émanation du verbe *acquitter* ? Toujours est-il que l'on ferait mieux, en l'occurrence, de s'inspirer de la mention « pour acquit », laquelle se trace pour sa part au dos du chèque ou au bas d'une facture à l'heure d'attester un quelconque paiement ! À supposer, nous rétorquerez-vous à bon droit, que le « t » final ne pâtisse pas là du même discrédit que dans le cas qui nous occupe, ce qui reste, pour le moins, encore à démontrer ! Au bout du compte, le plus sûr serait sans doute, plutôt que de céder aux automatismes souvent hasardeux du langage, de tenir compte du sens de la locution : ne s'agit-il pas, en l'espèce, de se montrer... quitte envers sa conscience en s'entourant de toutes les précautions qui s'imposent, à seule fin de n'avoir, ultérieurement, rien à se reprocher ? ■ B.D.

→ LE VOCABLE DU MOIS

Coalition

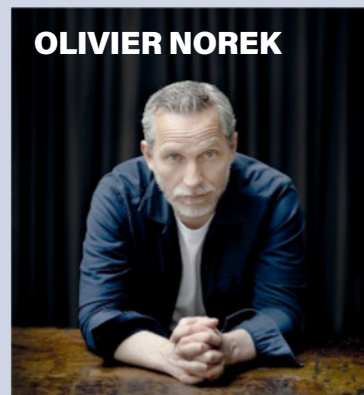
C'est là le mot magique de ces dernières semaines, le graal absolu, à même de métamorphoser une Chambre paralysée par ses excès et ses divisions en œcuménique phalanstère, respectueux de tous les courants de pensée (ou presque). Autant dire que

l'espoir pour le moins improbable qu'il suscite ressortit à un authentique acte de foi : l'étymologie le confirme du reste, puisque, c'est le *Dictionnaire historique de la langue française* d'Alain Rey qui l'affirme, le mot en question s'est épanoui dans un contexte religieux avant de faire dans le politique, sous l'influence, notamment, des *whigs* et des *tories* britanniques. Il aurait même précédé notre *syndicat* dans le sens d'« entente entre ouvriers ou patrons dans un but professionnel ou économique ». Mais le plus remarquable – le plus édifiant, aussi – est sans doute la signification initiale du terme, lequel, construit sur le préfixe *co-* (« avec ») et le verbe *alescere*, (« se nourrir »), veut dire, *stricto sensu*, « grandir ensemble ». De quoi... alimenter les critiques de plus d'un, aujourd'hui, qui dénoncent dans ce regroupement, souvent contre nature, une volonté pure et simple de préserver la gamelle. Attiser les craintes, également, tant il est vrai, et le proche avenir le démontrera sans doute, qu'il est plus facile de s'unir que de... grandir ensemble ! ■ B.D.



LE MOT PRÉFÉRÉ DE

OLIVIER NOREK



« Visage »

« Pour parler des mots et de l'écriture, il faut parler musique, tout du moins musicalité. Je le concède, le "v" de "visage" me séduit. Celui de "victoire", de "victime" et de "vulnérable". Il met les lèvres en avant comme pour un baiser ou un persiflage. Puis "visage" se termine en chuintant, en chuchotant, en soufflant un "chut" comme un conseil avisé, tant il raconte celui qui le montre. Colère et perfidie, surprise ou amour, il faut parfois le fermer pour en dire le moins possible. Je commence donc toujours mes romans par ne pas écrire, et c'est toujours en visualisant les visages de mes personnages que j'imagine ensuite mon récit. Pour l'auteur devenu peintre, le visage est un canevas vierge sur lequel les émotions et les sentiments vont se poser. Le visage est une pièce de théâtre, il raconte la personne au moment où on la regarde, et il ne s'anime que pour celui qui le regarde. Avant même la parole, le visage a déjà tout avoué. On peut le décrire à la perfection, subsiste le doute, car, comme les mots, le visage peut tromper. Et le romancier, jongleur et acrobate, n'a plus qu'à jouer avec ses sept micro-expressions universelles et les trois mille combinaisons qui en découlent pour emporter le lecteur, d'une rive à l'autre du même fleuve, entre la vérité et le mensonge. »

Propos recueillis par Hubert Artus

→ Dernier livre paru : *Les Guerriers de l'hiver* (Michel Lafon)



Une bonne correction

Vous avez probablement lu ces lignes dans l'extrait de *L'impossible retour* d'Amélie Nothomb, publié dans notre numéro d'été. Las ! neuf erreurs s'y sont indûment glissées depuis lors. Les repérez-vous toutes ?

« Tout départ est une aberration. Je pense être placée pour le savoir, j'ai passé ma vie à partir. Mes parents diplômates déménageaient sans cesse, emmenant une progéniture plus traumatisée à chaque fois. Au lieu de m'y habituer, j'ai contacté une allergie aux départs.

Adolescente, je m'étais jurée qu'adulte je trouverais le lieu absolu dont ensuite je ne bougerai plus. À vingt et un ans, je décidai que l'endroit élu serait Tokyo. Ce fut une catastrophe. Je rentrai à Bruxelles et soupçonnai que ce pourrait être mon chez moi. Les Dieux ne s'accommodèrent pas de cette évidence et m'envoyèrent à Paris, où je débarquai comme un oiseau au pays des chats. À ma surprise, je mépris profondément de cette ville dangereuse. Je gardai Bruxelles en temps que solution de replis et me laissai gagner par le trouble parisien. »

Patronymes en péril

Qui a dit qu'il n'y avait pas de fautes sur les noms propres ? Quels sont les deux seuls écrivains, parmi ceux qui suivent, à ne pas s'être vu estropier par la négligence du rédacteur ?

A. Pierre Benoît ; **B.** François René de Chateaubriand ; **C.** Alain Fournier ; **D.** Théophile Gauthier ; **E.** Maurice Genevois ; **F.** Valéry Larbaud ; **G.** François de La Rochefoucault ; **H.** Henri de Montherlant ; **I.** Eugène Sue.

Toute la palette

Voici l'automne et ses couleurs chatoyantes. Pourquoi n'en profiterions-nous pas pour vérifier que nous reconnaissons les couleurs qui se cachent derrière ces adjectifs ?

A. albuginé	1. blanc
B. céruléen	2. bleu
C. érubescet	3. jaune
D. flavescent	4. noir
E. fuligineux	5. rouge
F. smaragdin	6. vert

Le mot mystère

Est-il vocable plus indiqué que moi pour... hacher menu la concurrence au Scrabble ? Ne me terminé-je pas opportunément par deux lettres chères, et contiguës s'il vous plaît ! Quand vous saurez de surcroît que mes huit lettres me rendent merveilleusement propre à coiffer deux cases MOT COMPTE TRIPLE, vous n'aurez guère besoin de déployer des ruses de Sioux pour m'identifier. Que suis-je ?

• LE COUP DU GREC par Ève Guerra

Dis-moi de quel amour tu m'aimes, je te dirai qui tu es: *φιλία, ἔρως, εὐδαιμονία*

Médée a, dit-on, égorgé de ses propres mains ses enfants. En cela, elle est le visage du talent qui ne sait contenir sa force : le talent de magicienne, qu'elle emploie contre les siens pour Jason qui la trahira ; la puissance de son amour, un désir si déréglé qu'elle en vient à choisir l'amant à la progéniture.

En grec ancien, cet amour est désigné par le terme « éros » (« ἔρως ») et il pourrait se traduire en français par le mot « désir », au sens où cet amour trahit une tension. Platon, qui en proposait un commentaire allégorique dans *Le Banquet*, avait écrit d'Eros qu'il était

fil de Poros, l'abondance, et de Pénia, la misère. Cela, le poète Euripide ne l'ignore pas, lorsqu'il compose son poème tragique en 431 av. J.-C. à l'occasion des Grandes Dionysies, et voit en Médée l'allégorie d'un désir insatiable et blessé : « *Et elle demeure inerte et affamée* » (« κείται δ' ἄσιτος »).

En Médée subsiste donc cette béance, empêchant l'apaisement qu'Aristote désignera par le terme « *eudaimonia* » (εὐδαιμονία), la béatitude qui advient lorsque

l'amour rencontre le bonheur. C'est que Médée, selon Euripide, est elle-même la force qui se détruit « *car son esprit est violent* » (« βαρεῖα γὰρ πρὴν »).

Aussi, Jason et ses fils ne sont que les instruments par lesquels s'exprime sa cruauté, et donc sa puissance ; l'outrage de Jason, le moyen par lequel elle advient à son héroïsme, à sa distinction. ■



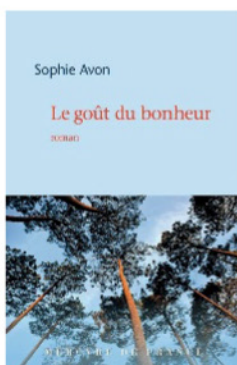
Médée furieuse
d'Eugène Delacroix.

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

« J'entrai dans cette zone de l'existence où les disparitions autour ne sont plus aussi scandaleuses, où l'on commence à s'inquiéter pour soi »

Le Goût du bonheur
Une horloge du but

Sophie Avon, Mercure de France, 2024



La Lenteur
Naturelle

Milan Kundera, Gallimard, 1995



« Rien sur la terre ne ressemble à l'amour inaperçu d'une enfant retirée dans l'ombre »

Lettre d'une inconnue
Le continent d'une rue

Stefan Zweig, dessins de Pierre Mornet, Magnard, 2023

« La vie d'adulte, le dernier battement de carte d'un tricheur utile »

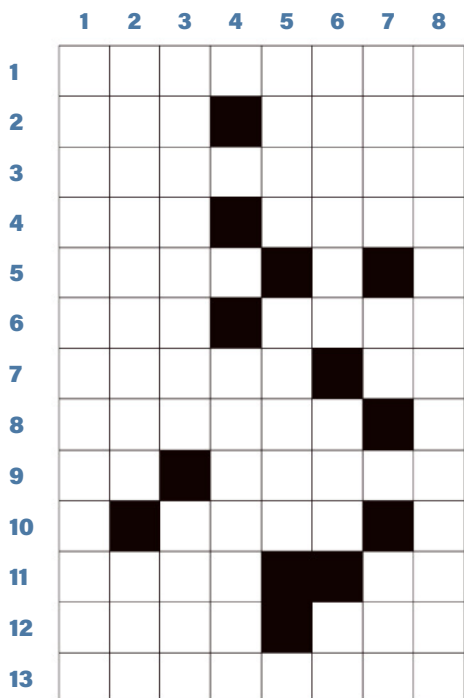
Ce qui reste de pulpe
Le sept de pique reçu

Sarah Hatimi, premier recueil poétique, Abstractions, 2024



Silence d'amour
Roman du siècle

Matthieu Parciboula, Casterman, 2024



• LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. Sous fifre. **2.** Sœur de lai. De droite à gauche, surface plane. **3.** Fait des apparitions. **4.** Principe chinois. Est manifestement contre. **5.** Cours de Bretons. **6.** Technique de procréation. Terre ceinte. **7.** On vante la blancheur de ses mains. N'est pas hors de portée. **8.** Assurément. **9.** Ainsi se termine tout raconter. Abrasif dont se sert le polisseur. **10.** Permet de se parler entre clans. **11.** Inscription sur la Croix. La moitié d'un veto. **12.** Ouvert aux pros comme aux autres. Dépôt vraiment sans intérêt. **13.** En un certain sens, c'était pour Littré et d'autres un synonyme de souillon.

Verticalement

1. Self sévices. **2.** Faire du beau. Dans l'embonpoint, mais pas dans le surpoids. **3.** Un rigolo vieill... Ne sont pas à un jour près. **4.** Faux frères. **5.** Défaite prussienne. Virages évitant les piquets. **6.** On y entre en tremblant. Fut à l'initiative de la création de « bahuts ». 100 pour les Romains. **7.** Bien huilé. Porte des bordelaises ou des champenoises. Précision d'itinéraire. **8.** Naguère, auraient été qualifiés de « cocardiers ».

Métaphore

C'est la figure reine, le vaisseau amiral, le joyau de la palette des écrivains. Littéralement, elle est, en grec, un transport : celui du sens, qu'on fait glisser d'une entité à une autre, laissant au lecteur le soin de déchiffrer quel élément a suscité l'analogie. Une comparaison, somme toute, mais dont on aurait retiré le « comme » et le comparé... André Breton, quand il rencontre Nadja dans la rue, écrit d'elle : « *J'ai vu ses yeux de fougère s'ouvrir le matin sur un monde où les battements d'ailerons de l'espoir immense se distinguent à peine des autres bruits* » (Nadja, 1928). L'image énigmatique de la fougère a-t-elle été inspirée par la couleur de ces yeux-là, la forme de leurs cils, ou plutôt par l'élégante sauvagerie de la plante ?

La métaphore est prisée des poètes, anciens comme modernes, tant elle concentre de sens en quelques mots. Écrire, comme Jules Supervielle, « *Autour de moi les murs aux sévères épaules/Ont longtemps déchargé des tombereaux de nuit* » (Le Forçat innocent, 1930), c'est faire d'une ville une entité vivante et menaçante, et transformer

le crépuscule en ensevelissement physique – d'autant qu'ici la métaphore est filée, c'est-à-dire prolongée (« sévères épaules » conduit à « décharger »).

Parce qu'elle parie sur l'intuition et l'imagination du lecteur, c'est une figure hardie ; réussie, elle se révèle d'une magnifique évidence. Quelques mots – « *De grands coups d'haleine furieuse bouleversent l'horizon* » – suffisent au génial Hugo des *Travailleurs de la mer* (1866) pour nous faire revivre le vent et la tempête : en matière d'éclat évocatoire, la métaphore souvent tutoie les cimes. ■



Les Travailleurs de la mer de Victor Hugo, illustrés par Daniel Vierge.

• QUESTION D'ÉCRITURE par Frédérique Anne

Coller au réel ou s'en éloigner ?

Vous vous lancez dans un récit autobiographique ? Vous créez une fiction qui confronte vos personnages à « l'histoire en train de se faire » ? Alors, vous allez vous poser ces questions.

Quelle est ma marge de manœuvre par rapport au réel ? Rester vague pour ne pas être démodé dans dix ans ? Changer les noms des personnes réelles, devenues des personnages ? Modifier les lieux ? Faire un pas de côté ? Les seuls qui ne connaissent pas ces questions : les auteurs de fantasy ou de science-fiction ! Et encore, votre voisin pourrait se reconnaître dans le personnage de cet extraterrestre...

Un premier conseil : tant que votre texte n'est pas terminé, ne changez rien. Écrivez dans le confort. Il sera bien temps, au moment de propulser votre roman dans le monde de l'édition, de vous poser la question des risques, de la peine que vous pourriez faire, et alors, peut-être, de modifier telle ou telle référence.

Une autre piste : ne négligez pas les détails. Dans la revue *Communications*, en 1968, Roland Barthes décrivait « l'effet de réel » : « *Même s'ils ne sont pas nombreux, les "détails inutiles" semblent donc inévitables ; tout récit, du moins tout récit occidental de type courant, en possède quelques-uns.* »

Une troisième : évitez le flou. Votre roman doit surprendre, bousculer le lecteur, qui acceptera le pacte que vous lui proposerez : « Crois-moi ». ■

Les Ateliers d'écriture de Lire Magazine avec Frédérique Anne sont de retour en septembre (tout le programme page 122).

SOLUTIONS

Rochejoucauld et Henry de Montherlant. aigu sur le prénom), François de la gentille), Valéry Larbaud (sans accent Maurice Genevoix (à la différence du pas son prénom), Théophile Gautier, Alain-Fournier (avec trait d'union, ce n'est Pierre Benoit (sans accent circonflexe), B et I. Les autres devaient s'écrire

Paronymes en péril

contingées auront fait merveille. russes de Sioux et les deux lettres chères s'écrit pas lomawak ! Le hachage menu, les Le tomahawk..., du moins quand il ne

Le mot mystère

A1, B2, C5, D3, E4, F6.

Toute la palette

doubles) – en tant que – rempli. dérent (attention aux deux consonnes-religion monothéiste) – s'accommoder pour désigner l'être suprême d'une dieux (la majuscule n'est requise que prépositionnel que du substantif) – les d'union, s'agissant moins d'un groupe trouverais qui précède) – chez-moi (trait valeur de futur du passé, à l'image du bougerais (conditionnel présent avec de COI : j'avais juré à moi-même) – sonnel m' qui précède faisant fonction doit rester invariable, le pronom personnel de ce verbe accidentellement pronominal affaire à une narratrice, le participe passé mettais juré (quand bien même on aurait contraire de diplôme) – contracté – je diplomatiques (pas d'accent circonflexe, au

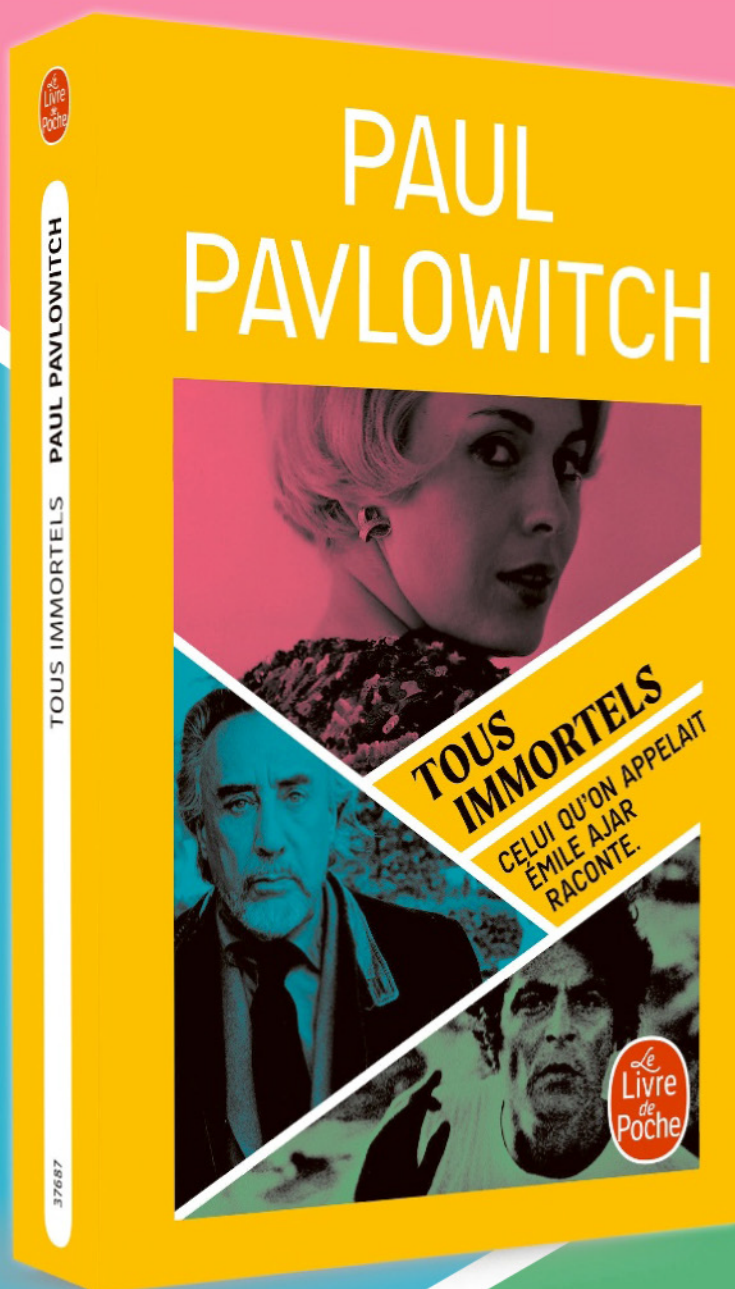
Une bonne correction

13	N	O	S	S	I	L	A	S
12	O	P	E	N	L	I	E	
11	I	N	R	I		V	T	
10	T		E	R	S	E	S	
9	A	R		E	M	E	R	I
8	C	E	R	T	E	S	L	
7	I	S	E	U	T	F	A	
6	F	I	V	S		E	I	N
5	I	L	L	E	S		O	
4	T	A	O		A	N	T	I
3	R	E	V	E	N	A	N	T
2	O	D	E		E	R	I	A
1	M	I	R	L	I	T	O	N
1	2	3	4	5	6	7	8	

Mots croisés



LES LIVRES
QUI NOUS FONT
AIMER LA VIE



EMILE AJAR,
QUAND L'HOMME
DE L'OMBRE
RETROUVE
LA LUMIÈRE.

PRIX ROGER NIMIER 2023



Plumes sans frontières

Jusqu'au 10 octobre, l'Alliance française de Paris présente l'exposition « Écrire en français ». Une histoire intime et plurielle de notre langue.

En bas des escaliers de l'hôtel particulier, des étudiants indiens discutent avec entrain du cours de français auquel ils viennent d'assister. Sur les murs, des affiches invitent à suivre un match de foot, à jouer à la pétanque ou à participer à un karaoké en français. Une manière de montrer que la langue vit ailleurs que dans les livres, explique la charmante équipe. Sauf que la littérature est justement le sujet de l'exposition déployée dans l'un des vastes escaliers de l'Alliance française de Paris, située dans le très chic et

littéraire 6^e arrondissement de la capitale. « Écrire en français. Histoires de langues, voyages de mots »* a été conçue par Bernard Magnier, célèbre journaliste littéraire et programmateur de festivals, et surtout le créateur de la collection « Lettres africaines » aux éditions Actes Sud. Autour de quatre grandes questions – « L'ombre des langues et la mémoire des mots », « Les raisons d'un choix », « Choisir ou ne pas choisir », « Avec la langue française » –, environ quatre-vingts auteurs, vivants ou morts, renommés ou débutants, de romans,

d'essais, de BD ou de poésie, d'Afrique, d'Asie, d'Amérique, d'Océanie ou d'Europe, se racontent à travers leur rapport à la langue. Leurs citations, extraites de leurs œuvres ou d'interviews parues dans la presse, sont magnifiquement illustrées par la Libanaise Raphaëlle Macaron.

D'un panneau à l'autre, nous sommes frappés par la diversité des expériences, qui dessinent une relation au français forcément complexe, selon qu'il a été imposé par la colonisation, choisi après l'exil, ou qu'il a cheminé avec la langue maternelle, plus ou moins consciemment et pacifiquement.

« LOCATAIRES DE LA LANGUE FRANÇAISE »

« Nous sommes les locataires de la langue française. Nous payons régulièrement notre loyer. Mieux même, nous contribuons aux travaux d'aménagement de la baraque. Nous sommes en partance pour une aventure de copropriété », affirme l'inoubliable auteur congolais Sony Labou Tansi. « Le sérère et le wolof sont là quand j'écris en français, comme un texte sous le texte », explique le Goncourt sénégalais Mohamed Mbougar Sarr. « Il reste quelque chose de non français dans mon écriture », avoue l'écrivaine italienne Simonetta Greggio. « Il y a trois choses que je n'arrive pas à faire en français : jurer, compter et lire la poésie. Le polonais m'est indispensable pour ça. Et je parle en polonais à ma chatte, Colette », confie l'autrice de romans graphiques polonaise Marzena Sowa.

Souvent intense, conflictuel ou problématique – comme chez l'auteur réunionnais Axel Gauvin, qui déclare : « Je me sentais coupable, traître à ma langue, à mon créole » –, le rapport à la langue française s'avère chez les jeunes auteurs, dont l'histoire n'est pas liée à la colonisation, comme un non-événement. « Rien d'extraordinaire. Juste une enfant d'immigrés qui a fait de la langue du pays d'accueil sa langue d'écriture », confie Nina Yargekov, née en Hongrie et autrice du roman *Double nationalité*.

Très riche, l'exposition s'achève par de courtes interviews vidéo. On y voit Gauz confier son rapport politique et créatif aux langues – français comme nouchi, ou d'autres langues africaines – en toute tranquillité. Une riche incursion dans l'atelier des auteurs écrivant en français. ■

Gladys Marivat

*« Écrire en français. Histoires de langues, voyages de mots », Alliance française de Paris, du lundi au vendredi, 11 heures-17 h 30. Entrée libre. alliancefr.org

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT



Les trois sortes d'écrivain

Certes, chaque créateur reste unique. Tenter de catégoriser les auteurs peut sembler audacieux. Cependant, en examinant la relation entre leur plume et leur cerveau, on parvient à discerner trois sortes d'écrivain : **ceux dont le cerveau devance la plume ; ceux dont le cerveau chemine à la même allure que la plume ; ceux dont la plume précède le cerveau.**

Pour ma part, je suis de ceux dont le cerveau devance la plume. Il en sait toujours davantage que ma main droite, parfois clairement, parfois confusément. Clairement dans le cas où, tel un architecte, j'ai bâti un plan, avec une tension, des rendez-vous, un début, une fin. Confusément lorsque j'ai seulement conscience d'une nébuleuse en moi, un fœtus vivant, auquel je peux instinctivement me fier et qui demande à voir le jour. Dans ce dernier cas, je me perçois comme un auteur enceint, porteur d'une histoire que tous les éléments de mon quotidien nourrissent, responsable d'un être qui désire arriver à la lumière de la page. Écrire consiste à accoucher. Telle une mère qui découvre son enfant au moment de la délivrance, je découvre mon texte, prenant connaissance de détails déjà là, d'une cohérence naturelle qui se dévoile peu à peu, d'une unité organique d'abord soupçonnée, espérée, et enfin confirmée. Cette mise au monde ne m'apprend rien, elle révèle. Mon bureau est une table d'accouchement.

Chez d'autres, le cerveau chemine à la même allure que la plume. Composition et rédaction vont de pair, se mesurant et se fortifiant mutuellement jour après jour. Beaucoup de romanciers travaillent ainsi. Ils produisent une demi-page, une page par séance, un texte dont l'équilibre et les énoncés fouillés ont un caractère presque définitif.

Enfin, il y a ceux dont l'écriture précède le cerveau. Regardez-les à leur table : ils essaient les mots. Les formules surgissent, les

phrases coulent, consonnes et voyelles se répondent. La musique prime. Les expressions qui noircissent la page sont des sons avant d'être du sens. Ainsi procèdent la plupart des poètes, en prose ou en vers : ils volettent, ils grappillent, ils essaient, à l'affût de la trouvaille, prêts aux rencontres aléatoires, plus amoureux du génie de la langue que de leur intelligence. Libres avant tout, ils empruntent des chemins de traverse. Ensuite seulement, ils composeront en tentant de mettre de l'ordre dans leur butin.

Aucune de ces méthodes ne vaut mieux qu'une autre. De surcroît, l'écrivain se soumet à sa méthode davantage qu'il ne la choisit, tant elle relève de la génétique. Notre unique pouvoir d'intervention se réduit à repérer les qualités ou les défauts que produit chaque procédure, en cultivant les premières et en réduisant les dernières.

Chez ceux dont le cerveau devance la plume, le texte généré possède une consistance organique imparable, une force et une rondeur, mais il peut filer à trop vive allure, privilégiant l'ensemble sur le détail, sacrifiant le repos au mouvement, l'art à l'élan.

Chez ceux dont le cerveau et la plume cheminent ensemble, le texte est d'emblée soigné, tenu, dense. Ils courent pourtant le risque de repérer des fautes d'architecture une fois l'ouvrage achevé, devant couper des pages et alléger les phrases. S'ils ne le font pas, ils s'exposent à ennuyer, ou à donner l'impression d'avoir « bien fait leur travail » dans un oubli arrogant du lecteur.

Chez ceux dont la plume précède le cerveau, il y a l'assurance d'un texte perpétuellement musical, d'une grâce continue. Par contre, à l'occasion, celui-ci reste bref, un peu court de souffle, antidramatique, gâté par des minauderies, des redondances, des préciosités ou des formulations obscures. Le détail l'emporte sur l'ensemble, le son sur le sens, et le lecteur conclura : « Il écrit très bien, mais je n'ai pas envie de le lire. » ■

**ILS VOLETTENT,
ILS GRAPPILLEMENT,
ILS ESSAIENT,
À L'AFFÛT
DE LA TROUVAILLE**

Les Ateliers LiRE magazine

NOS RENDEZ-VOUS DE LA RENTRÉE

Les ateliers... pour vous lancer

→ **Lancez-vous dans l'écriture
de votre roman**

avec Frédérique Anne

● Lundi 2 septembre à 18 heures

→ **Comment débloquent
son écriture ?**

avec Clara Le Corre

● Dimanche 15 septembre à 17 heures

→ **Astuces de grands écrivains
pour ficeler son récit**

avec Lola Sorrenti

● Jeudi 19 septembre à 18 heures

Les ateliers... pour accompagner le travail sur vos textes

→ **Écrire ses souvenirs**

avec Lola Sorrenti

● Lundi 9 septembre à 18 heures

→ **Écrire une nouvelle**

avec Lola Sorrenti

● Mardi 17 septembre à 18 heures

→ **Créer les personnages**

de votre roman

avec Frédérique Anne

● Mardi 24 septembre à 18 heures

NOUVEAU

→ **Écrire sur l'histoire en train
de se faire**

avec Frédérique Anne

● Lundi 30 septembre à 18 heures

Même si vous ne souhaitez pas écrire un roman historique, vos personnages évolueront dans « l'histoire en train de se faire ». Comment en rendre compte ? Comment exposer l'arrière-plan, tenir compte du contexte, l'utiliser comme levier de votre intrigue ? À votre tour, plongez dans l'actualité de vos personnages !

Pour accompagner votre projet

→ **Tout savoir avant d'envoyer
son manuscrit à un éditeur**

avec Baptiste Liger

● Vendredi 30 août à 18 heures

Informations et réservations :

lire.fr/collections/ateliers-ecritures/

« Le style vient quand l'auteur est rodé »

Dans *Comment écrire*, **Pierre Assouline** explore les grands axes du processus créatif, en citant d'autres écrivains plutôt qu'en racontant son propre parcours.

Vous soulevez ce paradoxe :
« *Comment continuer
à demander à des écrivains
d'expliquer comment*

*ils font lorsque l'écrivain en moi sait
d'expérience que c'est inexplicable ?* »

Pourquoi alors avoir écrit ce livre ?

Pierre Assouline. Ce paradoxe n'est qu'apparent. À défaut de pouvoir expliquer cette alchimie qui fait la grâce d'une création artistique, on peut tourner autour avec le « comment », c'est-à-dire la technique et les rituels : ce qu'on appelle l'inspiration, un certain nombre de phénomènes, de mises en pratique, etc. Les transmettre peut aider des personnes à écrire. Ce livre nous entraîne dans l'atelier de l'écrivain. Car il y a une passion des lecteurs pour les coulisses.

**Pourquoi n'avez-vous pas parlé
de votre expérience personnelle
d'écrivain, comme le font
nombre d'auteurs dévoilant leurs
secrets d'écriture ?**

P.A. Raconter ma conception des choses et mon expérience ne m'intéresse pas, ou n'est pas suffisant. Depuis trente ans, pour alimenter mes cours d'écriture à Sciences Po, je collectionne des interviews d'écrivains. J'ai aussi collectionné un certain nombre de livres, parfois très anciens et épuisés, d'écrivains se racontant. En accumulant cette collection, j'ai toujours eu en tête d'écrire un livre sur comment écrire. Et puis j'ai fini par trouver la forme du livre, que je voulais originale, et j'en ai commencé la rédaction.

**Pourquoi écrivez-vous qu'il faut
« toujours considérer la première
page comme décisive » ?**

P.A. Très souvent, quand il écrit la première page de son livre, l'auteur n'est pas encore rodé. Après, une fois



rodé, le style vient et ça s'améliore très vite. C'est pour ça qu'il ne faut pas considérer qu'elle est définitive, car l'auteur n'est pas encore chaud, n'est pas prêt. D'autre part, beaucoup d'éditeurs jugent sur la première page. C'est pour cette raison que je conseille d'écrire une première page et de la jeter, pour recommencer une autre version. Car c'est trop important et, si c'est raté, la plupart des éditeurs n'iront pas plus loin. ■ **Propos recueillis par Simon Bentolila**



COMMENT ÉCRIRE
PIERRE ASSOULINE
336 p., ALBIN MICHEL,
24,90 €

Françoise Sagan, derrière la légende

LES CLASSIQUES



En 1954, un météore traversa le ciel de la littérature française. Doté d'un nom proustien (celui du prince de Sagan), il suscita à l'impact des vapeurs de scandale qui se sentirent jusqu'en Amérique... Ainsi Françoise Sagan devint une vedette, et ainsi naquit la légende qui devait entretenir l'intérêt pour son œuvre, mais aussi bien des clichés. Celui, notamment, de l'auteur très doué mais très paresseux qui a trouvé dans l'écriture un moyen d'entretenir une existence oisive. Or Sagan n'était pas réductible à son image publique. On la disait hédoniste, en oubliant que pour elle l'écriture était le plaisir suprême. On la voyait scandaleuse, pourtant on serait bien en peine de trouver la moindre vulgarité dans son œuvre. On la voulait paresseuse, sans savoir qu'elle réécrivit onze fois les cent premières pages de *La Femme fardée*. Et on jugeait sa prose étincelante mais superficielle, sans voir que sa surface cachait des idées parfois très sombres. Françoise Sagan savait ce qu'elle valait mais était trop modeste pour se faire valoir. Il est temps de la lire pour ce qu'elle était, non pour ce qu'elle paraissait. Avec Robert Kopp, Alain Vircondelet... ■ Alexis Brocas

500 expressions françaises décortiquées

HORS-SÉRIE RÉFÉRENCE



Avec la langue française, parfois, on ne sait plus à quel saint se vouer. Au long de son histoire, elle a sans cesse inventé des expressions très imagées, en plus de son vocabulaire pratique. Dans cette édition spéciale, *Lire Magazine* s'est intéressé à 500 formules (parmi tant d'autres), inspirées par les nombres, les animaux, les saints ou les considérations techniques, à travers des notices (des jeux, aussi) évoquant l'origine de ces locutions, leur signification, leur évolution (parfois surprenante) et leur utilisation dans la culture populaire. Alors, d'où viennent la « cinquième roue du carrosse », le « mouton de Panurge » ou le « coup de pied de l'âne » ? Que signifie une « victoire à la Pyrrhus » ou « avoir la danse de Saint-Guy » ? Sachez-le : il y a parfois anguille sous roche et, même lorsqu'on croit savoir, il ne faut pas vendre la peau de l'ours... De quoi, promis, vous faire tourner en bourrique! ■ Baptiste Liger

Disponibles chez votre marchand de journaux ou sur lire.fr

A COMME ANGOT



Addictif, constructif, récréatif, le premier
livre de non-fiction sur Angot

*Vous l'aimiez ? Vous l'aimerez plus encore !
Vous adoriez la détester ? Ce sera du passé...*



@ Daniel Meyers

Edith Soonckindt
Traductrice de *Chardonneret*
(Pulitzer 2014)

Éditions Asmodée Edern

Version papier & numérique : librairiecorsaire.com
Version papier sur commande en librairie

LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaque mois, *Lire Magazine* met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture et l'envie de faire exister leurs ouvrages.



IL EST ENFIN POSSIBLE DE VIEILLIR DEBOUT ! LA MÉDECINE ANTI-ÂGE EN 2024

DOCTEUR ALAIN LAFEUILLADE
BOOKELIS

La recherche sur le vieillissement vient d'aboutir à un nouveau paradigme : le vieillissement est LA maladie, les pathologies qui surviennent avec l'âge (diabète, accidents cardio-vasculaires, cancers...) en sont les symptômes. Seulement 20 % de notre vieillissement est dû à notre génétique, 80% à notre mode de vie.

Dans cet ouvrage, le Docteur Alain Lafeuillade présente les différents mécanismes scientifiquement prouvés en 2024 qui contribuent au vieillissement de l'être humain et trace des pistes pour agir dans le but de le ralentir. Pour cela il développe la notion d'âge biologique qui se différencie de l'âge chronologique. L'auteur passe également en revue les différents tests actuellement disponibles pour le mesurer.

→ ISBN : 9791042441999 - 248 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



ISADORA ÉCRIT

SANDRA
BELGRADE
LAUDY
LIBRINOVA

Après la mort brutale d'un de ses élèves, Isadora embarque pour un voyage littéraire sur l'île de Madère, afin de renouer avec son premier amour : l'écriture. Aux côtés d'Emmanuel, de Candice, d'Aude et d'Alexandre, elle redécouvre le pouvoir des mots, celui qui apporte la confiance en soi et, parfois, le pardon des autres ou de soi-même. Ses nouvelles résolutions pourront-elles remettre de l'ordre dans sa vie ?

→ ISBN : 9791040555483 - 279 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



L'ANIMATEUR EST MORT CHRISTOPHE GÉRO LIBRINOVA

Marc Lanain est mort. L'un des animateurs radio les plus populaires de sa génération a été assassiné dans l'un des studios de ShakerMusic, un micro enfoncé jusqu'au fond de la gorge. Marc Lanain a commencé sa carrière comme assistant et semble admiré de tous. Qui peut bien lui en vouloir à ce point ? Axel Kipias, flic entêté et respecté, et son jeune adjoint, Théo Cordérac, sont chargés de mener l'enquête !

→ ISBN : 9791040555513 - 226 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



FILS DU DESTIN EMMANUEL STRANGER LIBRINOVA

Les inégalités entre les femmes et les hommes ont toujours favorisé les comportements prédateurs : domination, blessures, viols et incestes. Ce roman raconte l'histoire d'une famille française. Tout commence avec une pianiste de la Belle Époque dans les années 20, qui s'est crue – hélas ! - l'égale d'un roi. De l'arrière-grand-mère au petit-fils, les conséquences sont lourdes : comment échapper à cette triste destinée ?

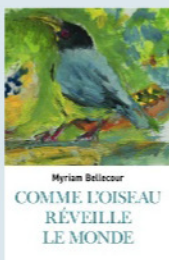
→ ISBN : 9791040556664 - 278 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



ALIAS ADAM CHARLES LEGRAND LIBRINOVA

Fondée sur des textes scientifiques et ésotériques, la thèse qui sous-tend l'intrigue de Alias Adam a de quoi nous ébranler. Charles Legrand s'attaque au plus grand mystère partagé par l'humanité : notre présence sur Terre. Suivez les traces de deux héroïnes jusqu'aux origines secrètes de l'humanité. Un dénouement explosif et inattendu !

→ ISBN : 9791040551683 - 466 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



COMME L'OISEAU RÉVEILLE LE MONDE

MYRIAM BELLECOUR
LIBRINOVA

Lorsque Lys Toucand rencontre Hervé-Pierre Leduque, un « nez » brillant, ce qui saute aux yeux, ce sont d'abord leurs différences ! Une relation se tisse pourtant

au fil des jours entre les deux, comme un parfum, avec ses notes de tête pétillantes, ses notes de cœur épicées et ses notes de fond rassurantes. Mais est-ce vraiment le hasard qui les a réunis ? Un roman léger et chaleureux, qui plongera son lecteur dans un univers de senteurs !

→ ISBN : 9791040552178 - 299 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



SUR UN AIR DE MAZURKA - PARIS, 1883

HERVÉ DEVRED
LE LYS BLEU

1883, Hubert Dumesnil, le fils d'un riche banquier, est assassiné. Sa fiancée accueille la nouvelle avec indifférence, jusqu'à ce qu'elle apprenne qu'un jeune poète, qui a été son amour de jeunesse, est accusé. Elle demande

à Nic, son amant, de l'aider. Commence alors une enquête qui les entraîne dans un monde de corruption et de trafics. Mais, que peuvent-elles faire dans une France où les femmes n'ont aucun droit ? Entre pressions familiales et jalousie, leur relation sera mise à rude épreuve dans ce roman historique.

→ ISBN : 9791042235277 - 270 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



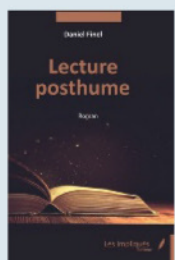
L'ÉCLAT DES AUTRES

NINA GAILORD
LIBRINOVA

Qui aurait cru qu'un petit mensonge pouvait vous impliquer dans une affaire criminelle ? Bien qu'elle soit divorcée, Rosalie fait encore les frais du caractère

dominateur de son ex-mari. Bien décidée à se libérer de son emprise et à reprendre sa vie en main, elle interfère sans le vouloir dans une histoire d'homicides, et décide de mener sa propre enquête. Un cosy mystery captivant, où suspense et désir d'émancipation se côtoient allègrement !

→ ISBN : 9791040551751 - 322 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



LECTURE POSTHUME

DANIEL FINEL
LES IMPLIQUÉS ÉDITEURS

Peu de temps après la mort de son mari, une jeune femme reçoit de la part d'une maison d'édition le livre qu'il avait écrit en secret après avoir appris qu'il était condamné. Sa

lecture la bouleversera, et remettra en question l'idée qu'elle se faisait des rapports humains, de sa vie de couple et même de ses relations avec ses proches. Elle découvrira, malgré quinze ans de mariage, un homme qu'elle ne connaissait pas..

→ ISBN : 9791042800598 - 208 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



LES DISCIPLES DE L'ORÉE LE FRAGMENT DE LA FORÊT (TOME 1)

F. B. SEIRIN

Dans le royaume d'Iryad, une ancienne légende resurgit au sein des peuples lorsqu'un réceptacle divin est retrouvé par l'Eglise. Les héritiers des premières Âmes pourraient communiquer avec les

créateurs et percer le secret de la vie. Dans sa quête de pouvoir, le Pape mène de dévastatrices croisades pour rester l'unique disciple de l'Orée mais nul ne saurait surpasser la volonté des Dieux... L'aventure peut commencer... Suivez Voly, une intrépide semi-elfe, dans un voyage à la découverte de son véritable destin

→ ISBN : 979 8325752889 - 460 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



E POUR EMMANUEL

LUCETTE BELLINI

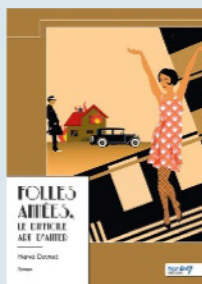
D'après les mémoires manuscrits de son père, le peintre et architecte Emmanuel Bellini, sa fille Lucette propose de redécouvrir le peintre. Elle

évoque sa vie à Monaco, à Cannes, sa famille, et ses métiers d'architecte et de peintre.

Lucette Bellini a reçu une médaille d'étain pour l'ensemble de son travail d'écriture : nouvelles, mémoires d'Emmanuel Bellini.

→ ISBN : 9782931020022

VOUS POUVEZ COMMANDER LE LIVRE EN ÉCRIVANT
À CHAPELLEBELLINI@ORANGE.FR.



**FOLLES ANNÉES, LE
DIFFICILE ART D'AIMER**
HERVÉ DEVRED
NOMBRE7 ÉDITIONS

1920, Clémentine revendique haut et fort sa place dans un milieu d'hommes méprisants et envieux. Ludovic a des origines et des ambitions plus modestes, il rêve de devenir ingénieur et de fonder une famille. Ils sont habités par la même rage de vivre, nourrie d'espoirs et d'illusions, dans une France grisée par l'euphorie des années d'après-guerre.

1924, la crise financière s'installe. L'insouciance des années folles laisse la place à la rancœur. Folles Années, le difficile art d'aimer est le roman d'une jeunesse en quête de repères dans une société à la dérive...

→ ISBN : 9791042702915
432 PAGES - BROCHÉ ET
NUMÉRIQUE



**BOUTS DE
FICELLE**
DOMINIQUE MORET
LIBRINOVA

1989. Après le spectacle de son école, Charles, 12 ans, disparaît mystérieusement. En 1991, une affaire de pédophilie dans un collège genevois éveille de nouveaux soupçons sur cette disparition.

Vingt-cinq ans plus tard, de vieux amis se réunissent : quand la justice n'a rien résolu, tous les moyens sont bons pour trouver la vérité. Les bouts de ficelle de Cora aideront-ils le groupe à résoudre l'énigme, malgré le danger ?

→ ISBN : 9791040544340
259 PAGES - BROCHÉ ET
NUMÉRIQUE



**NE M'APPELEZ PLUS
SAPIENS**
XAVIER ROYER
LIBRINOVA

En retraçant le parcours de l'Homo sapiens à travers les âges, Xavier Royer souligne sa nature à la fois géniale et cruelle. Dans un monde hostile, l'Homme a donné naissance à des miracles de l'esprit. Pourtant, aujourd'hui, il est engagé dans une course aveugle au progrès, qui laisse peu de place à l'humain. Un essai qui regarde vers le passé pour mieux se préparer à l'avenir. Un cri du cœur destiné à la génération qui peut encore tout changer !

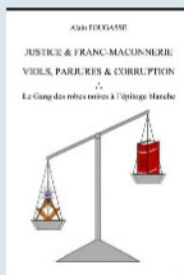
→ ISBN : 9791040543909
252 PAGES - BROCHÉ ET
NUMÉRIQUE



**À LA MER, DE GLACE ET
FONDANTE**
SANDRA BRANDSTETTER
LIBRINOVA

Chamonix, au pied du Mont-Blanc. Alban est un optimiste à l'âme bouillonnante. Léonie, une réaliste au cœur glacé. Ils se sont aimés, follement. Ils s'adorent encore, plus sagement. Mais est-ce de cette vie convenue qu'ils rêvaient ? Affrontant leurs doutes et leurs peurs, c'est ensemble qu'ils vont enfin tout oser. Avec À la mer, de glace et fondante, laissez-vous porter par ces rencontres inopinées qui chavirent le cœur et les destinées !

→ ISBN : 9791040540038
161 PAGES - BROCHÉ ET
NUMÉRIQUE



**JUSTICE ET FRANC-MAÇONNERIE,
VIOLS, PARJURES ET CORRUPTION**
ALAIN FOUGASSE

Tel un lanceur d'alerte, Alain Fougasse ouvre le débat sur l'incompatibilité du serment franc-maçon avec ceux du juge Républicain et de l'avocat, entraînant la disparition du libre arbitre de ceux prêtant les deux. Il propose d'éclaircir la relation ambiguë entre la justice française et la franc-maçonnerie, générée par ce conflit d'intérêt...

Un ouvrage fort de 16 ans de témoignages et d'analyses pour vous aider à bâtir votre jugement !

→ ISBN : 9798884835849 - 405 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



LE MAMMOUTH ET LA FOURMILIÈRE : QUEL DEVENIR POUR L'ÉCOLE PUBLIQUE ET SES PROFESSEURS ?

EVELYNE BALLANFAT ET LE COLLECTIF « PROFESSEURS AUJOURD'HUI »
L'ALCHIMISTE ÉDITIONS

Un nouveau livre sur l'école, est-ce bien nécessaire ? Pourtant, voyons les choses en face : si l'école publique s'effondre, c'est la société tout entière qui est menacée dans ses principes et ses valeurs.

Les avis foisonnent, sur son déclin et son devenir, et les périls s'accumulent : baisse du niveau, crise du recrutement, attaques dramatiques de professeurs et violences de toutes sortes. Laïcité et gratuité sont bafouées, là où le savoir se mue en objet marchand comme un autre.

Ce livre est une plongée réalisée à l'intérieur de l'enceinte scolaire grâce aux témoignages et réflexions de vingt-cinq professeurs et s'adresse à tous ceux qui veulent comprendre ce qui se passe réellement au cœur de l'école et repenser celle que l'on souhaite pour demain.

→ ISBN : 9782379663215 - 300 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



LE PARLOIR DES ÂMES **PHILIPPE GOUJON**

LIBRINOVA

Après un accident de voiture, Léonard et Rebecca atterrissent dans une dimension temporelle où sont conduits les humains dont la mort n'était pas prévue. Bonne nouvelle : leur décès n'est pas officiellement validé ! Des épreuves les attendent, deux verdicts possibles : le retour à la vie ou la confirmation de leur trépas. Un roman fantastique original, qui ouvre le

débat sur la légitimité de notre existence et nous réconcilie avec l'Au-delà !

→ ISBN : 9791040546719 - 259 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



UN PIANO SUR LE DOS **ELSA ERRACK**

LIBRINOVA

Cette biographie romancée de L.M. Gottschalk vous fera découvrir le destin de

ce Louisianais célèbre au XIX^e siècle comme l'un des meilleurs pianistes et compositeurs. S'inspirant aussi bien des mélodies créoles que des œuvres de Chopin, L.M. Gottschalk a parcouru inlassablement l'Europe et l'Amérique afin de faire découvrir sa musique au plus grand nombre. Lui qui rêvait de fortune et d'amour, qu'a-t-il finalement trouvé au bout du chemin ?

→ ISBN : 9791040532958 - 506 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



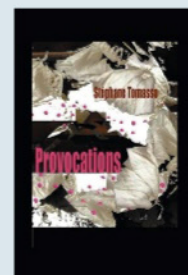
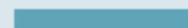
LE TEMPS À PEU D'IMPORTANCE **CATHERINE SIMONET**

LIBRINOVA

Comment respirer quand les émotions nous submergent et nous étouffent ? À

fleur de mots, Katja se livre, tente de donner du sens et d'inviter la poésie dans ce monde qui la percute. Les scènes s'enchaînent et forment un récit atypique et puissant, à la croisée des chemins entre biographie et poésie. Cet ouvrage a reçu le Label Création humaine, qui garantit qu'il a été conçu et écrit par son auteur sans usage de l'Intelligence Artificielle.

→ ISBN : 9791040552277 - 89 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



PROVOCATIONS **STÉPHANE TOMASSO**

LIBRINOVA

Entre amours et amitiés, sur la Côte d'Azur, un jeune homme multiplie les fêtes et ne recule devant aucune drogue, sans trouver d'autre but à son existence que la futile beauté des paradis artificiels, du sexe et de la peinture. Il appartient à cette génération perdue au beau milieu des convenances sociales, une génération marginale, pleine de désillusions... Une fresque trash et déjantée, sans complaisance, de la jeunesse dorée contemporaine !

→ ISBN : 9791040552543
135 PAGES - BROCHÉ ET
NUMÉRIQUE



UNE QUESTION ?
contact@lire.fr
01 47 00 03 23

INDEX DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire Magazine a aimé : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

Pierre Adrian	Hotel Roma	Gallimard	38	★★★★☆
Viola Ardone	Les Merveilles	Albin Michel	86	★★★★☆
Abigail Assor	La Nuit de David	Gallimard	73	★★★★☆
Hélios Azoulay	Les Reflets du hasard	Le Rocher	70	★★★★☆
Souleymane Bachir Diagne	Universaliser	Albin Michel	110	★★★★☆
Ruben Barrouk	Tout le bruit du Guéliz	Albin Michel	77	★★★★☆
Marie Baudet	Eyes Without a Face	Virages graphiques	93	★★★★☆
Mary Beard	Imperator	Seuil	107	★★★★☆
Aurélien Bellanger	Les Derniers Jours du Parti socialiste	Seuil	68	★★★★☆
Vera Bogdanova	Saison toxique pour les fœtus	Actes Sud	86	★★★★☆
Hwang Bo-reum	Bienvenue à la librairie Hyunam	Picquier	85	★★★★☆
Grégoire Bouillier	Le Syndrome de l'Orangerie	Flammarion	76	★★★★☆
Youness Bousenna	Les Présences imparfaites	Rivages	77	★★★★☆
Émile Bravo	Les 7 ours nains contre le grand méchant loup	Seuil Jeunesse	99	★★★★☆
Doan Bui	Le Pays de Nulle part	Grasset	64	★★★★☆
Michel Bussi, Martine Drozdz, Fabrice Argouès	Nos lieux communs	Fayard	109	★★★★☆
Jérónimo Cejudo	Ripper (t. 4)	Ankama	98	★★★★☆
Pauline Clavière	Wunderland	Albin Michel	74	★★★★☆
Collectif	Mafalda, mon héroïne	Glénat	99	★★★★☆
Sandrine Collette	Madelaine avant l'aube	JC Lattès	73	★★★★☆
Xavier Coste, Philip Börgn	Journal de 1985	Sarbacane	93	★★★★☆
E.E. Cummings	Poèmes choisis	Corti	101	★★★★☆
Michael Cunningham	Un jour d'avril	Seuil	6	★★★★☆
Charles Dantzig	Histoire littéraire des Français	Bouquins	100	★★★★☆
Kamel Daoud	Houris	Gallimard	66	★★★★☆
Pierre Darkanian	Nous sommes immortelles	Anne Carrière	74	★★★★☆
Guillaume Debré	La Nouvelle Guerre de Sécession	Fayard	110	★★★★☆
Julia Deck	Ann d'Angleterre	Seuil	64	★★★★☆
Agnès Desarthe	Le Château des rentiers	Points	75	★★★★☆
Alice Develey	Tombée du ciel	L'Iconoclaste	79	★★★★☆
Joffrine Donnadieu	Chienne et louve	Folio	75	★★★★☆
Joël Egloff	Ces féroces soldats	Buchet-Chastel	71	★★★★☆
Alaa El Aswany	Au soir d'Alexandrie	Actes Sud	89	★★★★☆
Mariana Enriquez	La Petite Sœur	Sous-sol	90	★★★★☆
Emmanuel Falque	Spiritualisme et phénoménologie	PUF	111	★★★★☆
Jérémie Foa	Survivre	Seuil	109	★★★★☆
Peter Frankopan	Les Métamorphoses de la Terre	Tallandier	108	★★★★☆
Anna Funder	L'Invisible Madame Orwell	Héloïse d'Ormesson	90	★★★★☆
Peter Godfrey-Smith	L'Odyssée de la conscience	Flammarion	112	★★★★☆
Leila Guerriero	Le Fantôme de Truman Capote	Rivages	89	★★★★☆
Olivier Guez	Mesopotamia	Grasset	71	★★★★☆
Nathan Hill	Bien-être	Gallimard	85	★★★★☆
Elizabeth Jane Howard	La Fin d'une ère	Folio	89	★★★★☆
Philibert Humm	Roman de gare	Équateurs	72	★★★★☆
Quentin Jardon	Le Chagrin moderne	Flammarion	78	★★★★☆
Raphaël Jeanson	Dans la tête des araignées	HumenSciences	112	★★★★☆
Laurent Joffrin	La Conquête de la liberté	Tallandier	109	★★★★☆
Marc Joly	La Perversion narcissique. Étude sociologique	CNRS	111	★★★★☆
David Joy	Les Deux Visages du monde	Sonatine	92	★★★★☆
Kirstin Innes	Reine d'un jour	Métailié	89	★★★★☆
Marie Kelbert	Le Buzuk	Viviane Hamy	78	★★★★☆
Maylis de Kerangal	Jour de ressac	Verticales	75	★★★★☆/★★★★☆
Tobie Lakmaker	Ma sexualité en toutes lettres	La Peuplade	87	★★★★☆
Sophie Lalanne (dir.)	Une histoire des femmes en Europe	Armand Colin	106	★★★★☆
Mathilde Larrère	On s'est battus pour les gagner	Le Détour	110	★★★★☆
Céline Laurens	La Maison Dieu	Albin Michel	74	★★★★☆
Sandra Lavorel	Les Écosystèmes, un bien commun	CNRS	112	★★★★☆
Nina Leger	Mémoires sauvées de l'eau	Gallimard	70	★★★★☆
Jeff Lemire	Les Ephémères (t. 2)	Futuropolis	93	★★★★☆
Rebecca Lighieri	Le Club des enfants perdus	P.O.L	73	★★★★☆
Clare Mac Cumhaill, Rachael Wiseman	Le Quartet d'Oxford	Flammarion	111	★★★★☆
Stephen Markley	Le Déluge	Albin Michel	88	★★★★☆
Nicolas Martin	Fragile/s	Au diable vauvert	91	★★★★☆
Célestin de Meeûs	Mythologies du .12	Sous-sol	79	★★★★☆
O.V. de L. Milosz	Œuvres	Quarto	100	★★★★☆
Satoshi Miyagawa, Keisuke Gotoh	One Operation Joker	Pika	98	★★★★☆
Richard Morgiève	La Mission	Joëlle Losfeld	72	★★★★☆
Catherine Mory, Jean-Baptiste Hostache	Il était une fois l'Amérique (t. 2)	Les Arènes	93	★★★★☆
Sandra Newman	Julia	Robert Laffont	90	★★★★☆
Anatole Édouard Nicolo	À l'ombre des choses	Calmann-Lévy	78	★★★★☆
Véronique Olmi	Le Courage des innocents	Albin Michel	76	★★★★☆
Makenzy Orcel	Une somme humaine	Rivages Poches	75	★★★★☆
Jean-Noël Orenge	« Vous êtes l'amour malheureux du Führer »	Grasset	76	★★★★☆
Oulipo	Les Villes indivisibles	Nous	101	★★★★☆
Camille Pascal	La Reine du labyrinthe	Robert Laffont	71	★★★★☆
Stanis Perez	Le Corps des femmes	Perrin	106	★★★★☆
Abel Quentin	Cabane	L'Observatoire	68	★★★★☆
Veronica Raimo	Tout faux	Piccolo	89	★★★★☆
Emmanuel Ruben	Malville	Stock	72	★★★★☆
Eliot Ruffel	Après ça	L'Olivier	78	★★★★☆
Safya Sinclair	Dire Babylone	Buchet-Chastel	87	★★★★☆
Peter Stamm	L'Heure bleue	Christian Bourgois	87	★★★★☆
Tomato Soup	Jaadugar (t. 1)	Glénat	98	★★★★☆
Alessandro Stanziani	Les Guerres du blé	La Découverte	108	★★★★☆
Scarlett St. Clair	Le Roi de la guerre et du sang	Hugo Publishing	91	★★★★☆
Abdellah Taïa	Le Bastion des larmes	Julliard	67	★★★★☆
Colm Tóibín	Long Island	Grasset	84	★★★★☆
Justin Torres	Blackouts	L'Olivier	88	★★★★☆
Perrine Tripier	Conque	Gallimard	69	★★★★☆
Olivier Truc	Le Premier Renne	Métailié	92	★★★★☆
Simone Veil	Pour les générations futures	Albin Michel	107	★★★★☆
Éric Veillé	La Rentrée des oiseaux	Actes Sud Jeunesse	99	★★★★☆
Pierre Vesperini	Que faire du passé ?	Champs	112	★★★★☆
Marie Vingtras	Les Âmes féroces	L'Olivier	54	★★★★☆
Michel Wieviorka	L'Antisémitisme expliqué aux jeunes	Seuil	112	★★★★☆
Missouri Williams	La Doloriade	Christian Bourgois	91	★★★★☆
Anna Woltz	Nos cœurs dans le plâtre	Bayard Jeunesse	99	★★★★☆
Alice Zeniter	Frapper l'épopée	Flammarion	69	★★★★☆

LiRE magazine



UN HORS-SÉRIE DE 200 PAGES
pour connaître les origines
des expressions
françaises

Disponible chez votre marchand
de journaux et ici aussi



DANIEL AUTEUIL

VOS PREMIERS SOUVENIRS DE LECTURE ?



« J'ai 12 ou 13 ans, je m'ennuie, je passe devant une bibliothèque municipale, j'entre et je prends des livres au hasard, dont *Le Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley

et, surtout, *Bel-Ami* de Maupassant. Je suis frappé par son cynisme, l'ambition des personnages, leur violence. Souvenir très intense. Parallèlement, je tombe aussi par hasard sur les romans de San-Antonio. C'est différent, mais dans chacun il y a un travail sur la langue, une forme de liberté. »



LES LIVRES DÉCOUVERTS À L'ÉCOLE ?

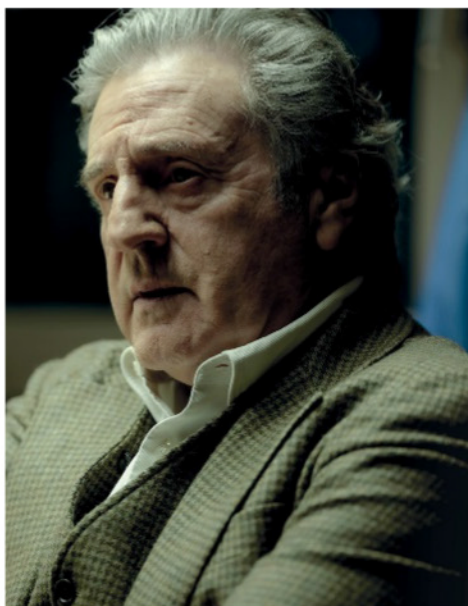
« J'ai eu un professeur de musique qui donnait des cours de théâtre amateur. J'ai donc

eu grâce à lui mes premières pièces de Molière et de Marivaux. Celles de Molière me donnent toujours l'impression d'avoir été écrites aujourd'hui. C'est ce qui me touche. Il m'arrive aussi de lire les pièces d'avant-garde de ma jeunesse pour voir ce qu'elles sont devenues. Beckett, par exemple. Il fallait que les jeunes metteurs en scène de l'époque aient du talent pour reconnaître ces auteurs qui deviendraient des classiques. »

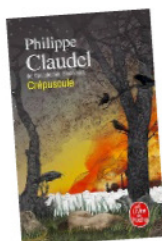


LE CLASSIQUE QUI VOUS TOMBE DES MAINS ?

« Proust. J'ai essayé plusieurs fois, je n'y suis pas arrivé. Désolé. »



Pour *Le Fil*, film de procès adapté d'un texte de l'avocat Jean-Yves Moyart, alias Maître Mô, Daniel Auteuil est à la fois devant et derrière la caméra. Ce grand lecteur nous ouvre les portes de sa bibliothèque et de son imaginaire.



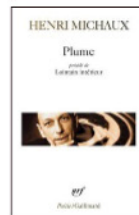
VOS LECTURES DU MOMENT ?

« Je lis et je relis *Crépuscule* de Philippe Claudel. Je songe à l'adapter, alors je tourne autour. Le roman possède à la fois une dimension philosophique forte et une autre, très cinématographique. Mais je dois trouver le fil à tirer pour l'adaptateur. Moi qui suis

acteur, il faut que je fasse partie d'un

personnage, en l'occurrence le policier. Voir jusqu'où je peux l'amener à moi. J'hésite encore, car je me souviens de ce que disait Claude Sautet : les grands livres ne font pas forcément les grands films. Claude prenait juste deux ou trois scènes d'un livre qu'il adaptait. Est-ce que je peux me le permettre avec un immense auteur comme Philippe Claudel, qui, en plus, est mon ami ? »

Propos recueillis par Éric Libiot



LES OUVRAGES QUE VOUS AIMEZ OFFRIR ?

« Des livres de poésie, parce que j'aime en lire. Je suis amateur depuis

mon adolescence. Je suis fan d'Henri Michaux, qui me désoriente beaucoup, qui me perturbe, mais il y a dans *Plume* des poèmes qui me bouleversent. C'est inexplicable. »

LES LIVRES QUE VOUS AVEZ ENVIE D'ADAPTER ?

« Le premier, c'était *Les Derniers Jours de Charles Baudelaire*, de Bernard-Henri Lévy. Une scène m'avait traumatisé, celle du train où Baudelaire ne parvient pas à faire ce qu'il veut. C'est un de mes cauchemars : ne pas arriver au bout de ce que j'entreprends. C'était très bien rendu dans le livre. Pour *Le Fil*, j'ai adapté un des textes de *Au guet-apens. Chroniques de la justice pénale ordinaire*, de Maître Mô, un avocat. Le film me permet de raconter l'histoire d'un homme de mon âge qui allait encore une fois à l'assaut de sa passion. »



LE FIL

De et avec Daniel Auteuil. Avec aussi Grégory Gadebois, Sidse Babett Knudsen... En salles le 11 septembre.



Villeneuve se livre



Rêver demain

Festival littéraire

28 – 29 SEPTEMBRE 2024

Présidé par Corinne Royer et Hervé Le Tellier

VILLENEUVE-SUR-LOT
www.ville-villeneuve-sur-lot.fr



LOT-ET-GARONNE
Le Département Cœur du Sud-Ouest



CULTIVEZ L'ART DE VOYAGER

Avec Arts et Vie

le n°1 du voyage culturel



Voyages accompagnés
en petits groupes



Programmes culturels
de qualité



Guides francophones
expérimentés



98% de voyageurs
satisfaits



Engagés pour un
tourisme responsable



DEMANDE DE BROCHURE

Recevez gratuitement notre brochure
de voyages *Evasion 2025* :

- Par téléphone au 01 64 14 52 97
- Sur internet : en scannant le QR Code

www.artsetvie.com

ARTS ET VIE
VOYAGES CULTURELS

